

# Le Samedi

Vol. XII. No 50  
Montreal, 11 Mai 1901

(40 Pages)

Journal Hebdomadaire Illustré

(40 Pages)

Prix du numero, 5c



LA PETITE ET SES CANICHES.



# Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE

Organe du Foyer Domestique

ABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25  
(Strictement payable d'avance)

PRIX DU NUMERO, 5 CENTIMS | Tarif d'annonce—10c la ligne, mesure agate.



POIRIER, BESSETTE &amp; CIE,

Propriétaires,

No 35 RUE ST-JACQUES, MONTRÉAL.

## La Circulation du "Samedi"

Nous tenons à porter à la connaissance du public annonceur le fait — important pour lui — que depuis deux ans la circulation du "SAMEDI" dépasse deux fois, et dans certains cas trois fois, celle de toute autre publication illustrée de langue française sur le continent américain. Que les éditeurs de journaux illustrés qui croient pouvoir nous contredire acceptent la proposition suivante: si nous avons raison, ils verseront CENT DOLLARS à la caisse de l'Hôpital Notre-Dame; dans le cas contraire c'est nous qui ferons ce versement.

LES PROPRIÉTAIRES-ÉDITEURS.

MONTRÉAL, 11 MAI 1901

## CARNET EDITORIAL



Dès avril le monde du sport a commencé son trimage en vue de la saison des chaleurs. Des programmes ont été ébauchés, le terrain de jeu déblayé et retoileté, les bicyclettes sortis de la remise, les accessoires du *base-ball* passés en revue.

Mais en mai, c'est la période d'action qui débute. Il paraît que déjà des défis sont échangés et des dates fixées pour les rencontres. Le sport et le lamination, ça ne couche pas ensemble.

Un des signes du réveil de la saison sportive qui nous ont certainement les plus réjouis, c'est la nouvelle que le club de Natation de l'Île Sainte-Hélène était déjà en branle-bas. A peine la dernière glace avait-elle frôlé l'extrémité de la modeste batture qui sert d'éperon à notre île, que déjà ce club s'armait pour ouvrir sa saison.

Le SAMEDI a très souvent, dans le passé, conseillé à ses lecteurs, aux jeunes surtout, de profiter de l'existence d'un club si proche, si bien équipé et si prudemment dirigé pour aller, à peu de frais, jouir d'un sport si éminemment agréable, salubre et utile.

Agréable, parce que l'une des plus délicieuses sensations est bien celle du bain dans une eau limpide, vive, très courante.

Salubre, car au point de vue de la gymnastique et de l'hygiène le bain a toujours été — et dès les temps les plus primitifs — l'agent le plus fort, le plus efficace, le plus naturel, tout en étant le plus économique.

Quant à l'utilité de savoir nager, est-il nécessaire de rappeler quel auxiliaire puissant est cette science à notre époque où tant de jours de notre vie se passent sur l'eau, que nous y soyons amenés par le plaisir ou par les affaires.

Ce dernier point, toutefois, est trop important pour ne pas insister, d'autant plus qu'il intéresse nos lecteurs de partout.

\* \* \*

M. A. Acloque, dans ses *Théories des sports*, dit que la difficulté de se maintenir à la surface de l'eau vient de ce fait qu'il faut conserver à l'air le libre accès des narines, chemin de l'appareil respiratoire, orifice externe des poumons.

À cela près, d'ailleurs, l'homme peut se féliciter de n'avoir point, comme la bête, le regard toujours tourné vers la terre; car s'il y perd une chance de salut et un moyen de défense contre les surprises de l'élément liquide, il peut aisément y suppléer par les ressources que lui indiquent son intelligence et son expérience.

N'est-ce pas, d'ailleurs, son exclusif apanage de savoir imiter industriellement les talents naturellement départis aux autres êtres vivants, et dont il est privé? Le lion a des griffes et des dents robustes, mais l'homme a des flèches et des balles; l'oiseau a des ailes, mais l'homme a des ballons; le poisson a des nageoires, mais l'homme a des navires.

Dans le cas particulier de la natation, l'effort exigé pour tenir la tête hors de l'eau, et pour progresser à la surface, résultat obtenu artificiellement par des mouvements des membres, est relativement faible.

On sait que tout corps flotte si son poids est, même dans une mesure insignifiante, inférieur à celui du volume d'eau qu'il déplace. Il subit en ce cas une poussée de bas en haut qui s'oppose à la submersion. Or, le poids spécifique de l'homme est très voisin de celui de l'eau, à tel point qu'autrefois la justice, qui se plaisait à ce genre d'épreuves, a pu considérer l'insubmersibilité comme une garantie d'innocence dans les cas douteux: certains hommes déplacent un volume d'eau pesant plus lourd que leur propre poids et surnagent ainsi sans subterfuge.

Il paraît même que, d'une manière générale, le poids de l'homme et

celui de l'eau que son corps déplace sont sensiblement égaux tant que les poumons sont pleins d'air; les mouvements nécessaires à la natation ne seraient donc utiles qu'au moment précis où, dans l'acte respiratoire, l'acide carbonique est rejeté par les narines. Aussi ces mouvements ne comportent-ils qu'une faible amplitude.

Au fond, la natation est analogue au saut, avec cette légère différence qu'une partie de l'effort dépensé pour l'impulsion est perdue, l'eau offrant une moindre résistance que le sol. Elle s'obtient par des flexions et des extensions alternatives des membres, qui prennent successivement les positions que nous décrivons sommairement:

Le corps étant maintenu horizontalement, la tête aussi élevée que possible, les membres tout d'abord fléchis, les talons ramenés aux cuisses, la pointe des pieds en dehors, les mains rapprochées par la paume en avant de la poitrine.

Un mouvement brusque d'extension frappe l'eau par la face plantaire des pieds, la face postérieure des cuisses et la face antérieure des jambes, et détermine la progression, à laquelle les mains, s'allongeant suivant leur tranche, opposent une résistance minima. Le retour des mains en décrivant un cercle, retour qui accompagne la flexion des membres inférieurs, contribue à son tour utilement à la progression en frappant l'eau comme des rames.

Les mouvements de flexion doivent être lents, les mouvements d'extension brusques. Si vous voulez arriver à la perfection, contemplez la grenouille qui nage, et proposez-vous pour idéal de l'imiter complètement.

\* \* \*

Mai qui nous ramène les fleurs nous fait aussi renouer connaissance avec ce minuscule ennemi, auquel plusieurs ont quelquefois préféré la rage de dent: je veux parler de la mouche. Cette demoiselle de l'air, qui eut l'honneur d'être mise au nombre des sept plaies d'Égypte, n'est pas seulement un agent de martyre à petites doses par ses mille taquineries de jour et sa musique infernale nocturne: les savants sont maintenant d'accord à la qualifier de véhicule de microbes.

Je lis dans un résumé du traité de MM. Spilmann et Hansalter sur la question, que si l'on pénètre dans une salle d'hôpital, on est frappé de la persistance avec laquelle les mouches affluent autour des lits des poitrinaires et surtout des crachoirs, au fond desquelles elles viennent pomper les produits de l'expectoration.

Ils ont donc recueilli plusieurs mouches qui s'étaient repues pendant un certain temps dans le crachoir d'un tuberculeux: ils les ont placées vivantes sous une cloche en verre; le lendemain, plusieurs d'entre elles avaient péri. On apercevait sur les parois internes de la cloche sous forme de taches grises arrondies, les traces de leurs excréments. Or, dans ces excréments, ainsi que dans le contenu de l'abdomen de plusieurs mouches qui étaient mortes, et dans les excréments de mouches raclés sur les fenêtres ou sur les murs d'une salle d'hôpital, ils ont constaté la présence d'une grande quantité de microbes de la tuberculose. D'où il résulte que la cavité abdominale des mouches qui ont absorbé des crachats tuberculeux contient des microbes tuberculeux. Après leur vie, fort courte du reste, ces insectes se dessèchent et tombent en poussière; les bacilles qu'ils contenaient sont mis en liberté, et comme les mouches vont mourir sur les plafonds, sur les tentures, sur les tapisseries, elles peuvent alors semer partout les germes de la tuberculose. Ces germes, elles peuvent les disséminer encore par leurs excréments, dont elles vont imprégner bien des substances alimentaires dont elles sont si friandes. Il est peu probable que le séjour des microbes dans le corps desséché d'une mouche ou dans ses excréments puisse altérer ou abolir leur vitalité, alors que tous les expérimentateurs ont montré combien ils résistent à la dessiccation, à la putréfaction et même à l'absence d'oxygène. Des inoculations les édifieront du reste à ce sujet. Aussi paraît-il vraisemblable que les mouches qui ont vécu dans une salle d'hôpital ou dans une chambre où des crachats de tuberculeux sont exposés à l'air libre, peuvent devenir des agents de transmission et de dissémination du bacille de la tuberculose. Pour éviter cette dissémination, soit sur place, soit dans des endroits plus ou moins éloignés des malades, il y a lieu de recueillir les crachats dans des vases en verre ou en porcelaine munis d'un couvercle, et de les stériliser ensuite au contact de l'eau bouillante ou d'une solution d'acide phénique à 5 pour 100.

Il est prouvé aussi que les mouches se reposent sur les yeux des enfants qui dorment, surtout lorsqu'ils sont atteints de conjonctivite purulente et granuleuse. Ces mouches peuvent aller sur d'autres enfants importer la maladie par le contact.

\* \* \*

En voyant, ces jours-ci, se ballader en tous sens locataires et meubles de tous âges et de toutes conformations, je me suis rappelé ce fait abracadabrante, peu banal d'une maison sans propriétaire. Elle existe à Paris et c'est un journal sérieux qui nous apprend, qu'après la mort du proprio, le partage de la succession donna lieu à un procès et qu'aucun des héritiers ne voulut s'occuper de l'immeuble. Pendant quelque temps un épicier du voisinage qui était venu s'installer dans la loge du concierge alors vacante, toucha les loyers, dont il ne rendait d'ailleurs le moindre compte à personne, pour cette excellente raison que personne ne lui en demandait. Mais les locataires furent vite au courant de ce détail et bientôt ils refusèrent de payer. Le concierge alors, trouvant que la place devenait moins bonne, la céda à un de ses amis qui n'exige des locataires que des étrennes dont il fixe lui-même le montant.

Actuellement cette maison est habitée par soixante et une personnes, dont vingt et un ménages. Ils ne payent rien. Et l'on viendra dire encore que les logements sont chers partout.

MISTIGRIS.



SANS QUOI...



Flemmard. — Heureusement que j'ai ma pipe. Sans ça rien n'aurait pu me consoler de la mort de ma défunte.

MÉLANCOLIE

*J'ai butiné les fleurs d'amour  
Qui sont des fleurs de mélancolie ;  
La simple lumière du jour  
Me grisa comme une folie.*

*Les oranges du golfe bleu ;  
Parmi les feuilles dans les arbres,  
L'odeur que souffle un ciel de feu,  
La plante aux fissures des marbres.*

*Ce ne fut pas assez des fleurs  
De France, près de nous écloses ;  
Il me fallut d'autres couleurs :  
Les noirs cyprès, les lauriers-roses ;*

*Où suis-je ? Le soir est venu !  
La tâche n'est que commencée.  
Quel miel, hélas ! ont retenu  
Les abeilles de ma pensée !*

A. MÉRAT.

LE BOSSU

On dit "rire comme des bossus", je ne sais jusqu'à quel point cet adage est vrai, mais il me rappelle une anecdote que me conta un de mes amis, acteur à l'Odéon.

Depuis quelques semaines, Lucien X..., l'acteur en question, remarquait, chaque soir qu'il jouait, un petit bossu occupant toujours la même place dans une des avant-scènes, à droite du théâtre. Cet Aristarque se montrait sévère et, fort souvent, par des gestes d'impatience manifestes, désapprouvait le jeu du comédien.

Cela agaça Lucien. Il avait beau, chaque soir, vouloir prendre sur lui de ne point se préoccuper de l'opinion de ce monsieur et de se livrer tout à son rôle, bah ! cela lui était impossible ; malgré lui, ses yeux attirés magnétiquement par ceux du maudit petit bossu se tournaient fatalement du côté de l'avant-scène, et ce sortilège finissait par le troubler au point que, de toute la salle, il ne voyait plus que son détracteur systématique et obstiné.

Lucien, impatienté, exaspéré, résolut enfin de rompre le charme.

Un jour, il alla trouver le monsieur chez lui, et lui dit :

— Monsieur, je viens vous prier de me rendre un grand service. Je ne prétends pas vous priver du spectacle que vous paraissez aimer avec passion, ni de vous imposer de me trouver beau ou bon quand j'ai le malheur de vous déplaire, mais je vous en supplie, au nom de la tranquillité de mon esprit que vous troublez étrangement, de choisir une tout autre place dans la salle, afin que je ne vous aie pas là, sans cesse, sous les yeux ; car, je vous l'avoue, vos gestes, votre tenue, toute votre personne me préoccupe tellement que, je le sens, je ne pourrais plus jouer.

— J'en suis bien fâché, répondit en ricanant le petit bonhomme, mais je tiens à ma place et je ne saurais y renoncer, même pour vous rendre service. Mon cher monsieur Lucien, je suis désolé de vous refuser, mais je veux vous étudier tout à fait, tout à mon aise, et je resterai dans mon avant-scène.

Lucien, comme l'on peut présumer, sortit vivement irrité.

COUTUMES RURALES



— Quand j'asons les gas d'cheux nous, j'rachons sur la savonnette pour leur-z-y frotter l'menton, mais pour vous j'n'osions point, m'sieu l'montréalais, crachez donc vous-même !

— Parbleu, se dit-il, mon coquin, j'aurai ma revanche. Il entre à l'Odéon, loue les cinq places qui restaient de l'avant-scène, et passe sa journée à les distribuer avec discernement.

Le soir à l'ouverture de la salle, un monsieur vient prendre sa place dans l'avant-scène.

— Tiens, chuchotent les habitués de l'orchestre, un tel (l'habitué de l'avant-scène) sera, ce soir, en bonne compagnie. Son voisin est bossu ! comme cela se rencontre bien ! ils vont s'amuser et rire ensemble comme deux bossus !

On ouvre la loge, un second monsieur paraît.

— Ah ! encore un bossu ! Oh ! oh ! on jurerait que c'est vraiment fait exprès ! Que va dire un tel ?... " Au rendez-vous des trois bossus ! "

Une quatrième personne entre.

Un éclat de rire accueille le nouveau venu : c'est un quatrième bossu !

Enfin, le cinquième invité de Lucien est salué avec des trépignements de tout l'orchestre en délire : cinquième bossu !

Au lever du rideau, notre habitué arrive ; on l'attendait avec impatience ! La salle entière est debout... on lui fait une ovation de hurraas, de bravos, un tonnerre de huées !...

Notre petit bossu, tout pâle, s'assied au milieu de ses confrères, qui se mettent à rire, en bossus d'esprit ; pendant l'entr'acte, il s'esquive.

Il ne reparut plus. Mon ami Lucien était vengé.

PHILIBERT D'EGMONT.

L'ESPRIT DE LA SCÈNE

Mlle L..., une des beautés de la scène contemporaine, très jolie encore, quoique sur le retour, rencontra, sur le boulevard un journaliste qui l'a courtisée en 1863.

Elle parla de l'âge des actrices en vue, que plusieurs journaux ont eu l'indiscrétion de publier, — et elle chicanait un peu en ce qui la concernait.

— Ma chère amie, lui dit son adorateur, je sais bien votre âge, moi ! Vous aviez, quand je vous ai connue...

Elle l'interrompit vivement :

— Oh ! mon ami, à cette époque-là, je me vieillissais !

COLORISME

L'éditeur. — Votre roman n'est pas mal, mais il est un peu haut en couleur...

L'auteur. — Comment cela ?

L'éditeur. — Mais oui... Dans un seul chapitre, je vois un vieux monsieur qui devient pourpre de colère, un amoureux rendu verdâtre par la jalousie et un cocher tout bleui de froid.

DÉDUCTION

Le notaire. — Vous semblez bien affecté par la mort de votre oncle...

Le neveu. — Moi ? Pas le moins du monde ; mais comme je l'ai fait enfermer l'année dernière dans un asile d'aliénés et qu'il me laisse toute sa fortune, j'ai malheureusement acquis la preuve qu'il était dans son bon sens.

SIMILITUDE



!!!

L'employé. — Vous n'avez pas une pièce d'identité ?

Deveinard. — Si, mon acte de décès.

L'employé. — !!!

Deveinard. — Oui, j'ai été une fois enterré vivant.

UN PÊCHEUR

Mme Ixe. — Votre mari aime-t-il le poisson ?

Mme Oxe. — Oh ! oui, ça lui donne une si belle occasion de mentir.

PENSÉE

Voulez-vous être décoré par le gouvernement ? Louez-le !

Voulez-vous louer votre appartement ? Décorez-le !

LE SUCCÈS

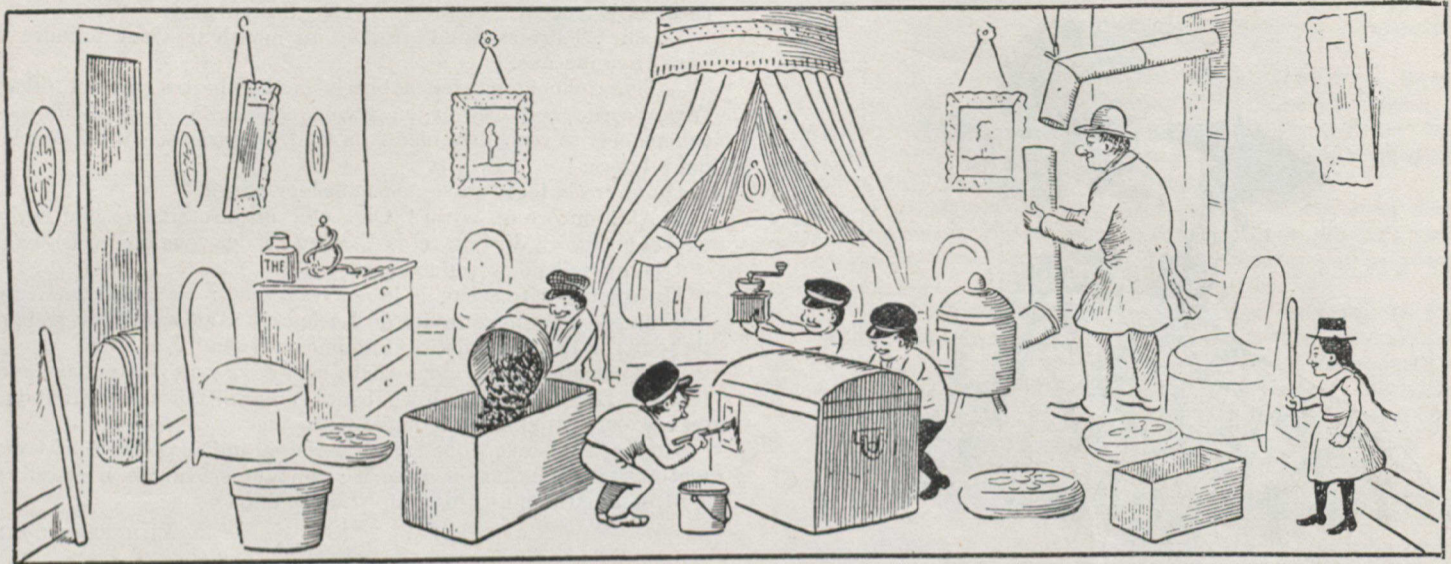
Pat. — Votre grève a-t-elle été un succès.

John. — Complet. Après avoir passé trois semaines à ne rien faire, on a réussi à reprendre notre job.

Mme Apic. — On dit que quand un tigre a une proie à son pouvoir, celle-ci ne ressent ni crainte, ni souffrance — rien qu'un rêve extatique.

Son mari. — Je le crois volontiers. Telle fut mon impression le jour où tu m'acceptas pour mari.





I.

## LA BALLADE DES PUNAISES

*Mais commençant on va revoir  
De tous côtés la promenade  
Qui dure de l'aurore au soir  
De meubles à la débarrade,  
Dans des voitures, à cent sous  
De l'heure, lits, tables et chaises  
S'empilent sans dessus dessous...  
C'est la ballade des punaises.*

*Les pauvrettes, au désespoir,  
Ayant l'humeur fort peu nomade  
Vont, viennent, non sans s'émouvoir ;  
Plus d'une en doit être malade !  
Le soir, dans les vieux acajous,  
Elles retrouveront leurs aises  
Après ces trimballages fous...  
C'est la ballade des punaises.*

*Il en est qui, sur le trottoir,  
Trouvant leur séjour trop maussade,  
Sournoisement se laissent choir  
Et vont tenter une escapade,  
Celles qui préfèrent leurs trous  
Aux hasards des routes mauvaises  
Restent — et c'est tant mieux pour nous !...  
C'est la ballade des punaises.*

ENVOI

*Prince, ce jour-là, gardez-vous  
Des tables, lits, buffets et chaises  
Que déménagent des gens saouls...  
C'est la ballade des punaises.*

FERNAND TAVERNIER.

## TOC... TOC...

Toc... Toc. Les gouttes tombaient.  
Jean s'était réveillé. La grande clarté de la nuit faisait un trou dans la chambre à coucher, et il avait la tête inondée de lumière blanche.

Toc... Il pleut toujours ? se demanda-t-il.  
Mais non. Par la fenêtre laissée entr'ouverte à cause de la grande chaleur d'été, il apercevait les innombrables étoiles, pareilles à une poudre d'or, et le ciel bleuissant, et l'air laiteux. Rien de ces soirs enténébrés où les oiseaux flottent comme des épaves ; pas de cris plaintifs, pas de chouette qui miaule, mais des bruits calmes, la grande symphonie nocturne, l'infini gazouillement de la terre, les grenouilles — ronflement du paysage endormi

— et la clochette en si bémol de l'engoulement.

Toc... Mais alors, pourquoi ces gouttes tombaient-elles, puisqu'il faisait beau ? Jean se dressa sur son séant, et il écouta : c'était dans la chambre qu'il pleuvait. Étonné, il leva les yeux vers le plafond, puis il les baissa sur le parquet. Les meubles faisaient de grandes ombres partout, et il ne vit rien.

Un instant il crut à une illusion de l'ouïe, et voulut se rendormir. Mais les gouttes tombaient toujours ; de nouveau il se mit à écouter : elles tombaient tout près de lui, à un mètre du lit peut-être, et tantôt elles se suivaient précipitamment : toc, toc ; tantôt elles s'espaçaient, toc... toc. Il y en avait de lourdes qui s'aplatissaient sur le plancher, il y en avait de sèches qui s'y piquaient comme une pointe d'aiguille. Et

à présent chaque fois qu'une d'elles touchait le sol, il semblait à Jean que, par un ricochet, elle venait le frapper à la tempe, une étreinte lui contractait le cœur brusquement, et un court frisson lui plissait les côtes, des hanches aux aisselles.

“ Ah ! zut ! ”

A la fin il se révolta contre cette angoisse qui peu à peu s'insinuait dans sa chair. C'était vraiment trop bête ! Il rejeta les couvertures et sauta à bas du lit.

Il fit un pas dans le milieu de la chambre, aussitôt il recula : son pied nu venait de glisser sur de l'humidité tiède et il était mouillé. C'était là qu'il pleuvait. Il s'arrêta une seconde, surpris par l'absolue certitude qu'il n'avait jamais été le jouet d'une hallucination. Puis il tendit la main vers la cheminée, et alluma une bougie. Alors ce fut un saisissement : ses yeux se dilatèrent, et la respiration lui manqua : son pied était rouge de sang. Il avait envie de crier, mais les cris restaient cloués dans sa gorge ; il avait envie de fuir, mais le sol lui collait aux pieds, et maintenant, un silence énorme l'enveloppait.

Toc... Une goutte tomba. Dès qu'il l'entendit, il la vit et il vit aussi la place où du sang s'étalait, mettant sur le plancher jaune clair une tache brune, d'un brun rougeâtre. Et ce fut une diversion à son épouvante. Son être se dédoublait : il y eut en lui un homme qui avait peur, peur bêtement, peur sans savoir pourquoi, peur de l'inconnu, peur de ce sang qui était là par terre et dont il avait le pied trempé. Mais derrière cet homme, il y en avait un autre, obscur et effacé, qui s'efforçait de se substituer au premier, qui voulait raisonner, et qui parvenait tout au plus à se souvenir ! Il retrouvait, en effet, dans les lointains de sa mémoire des situations analogues, des terreurs causées par le mystère des choses ou bien encore par des dévergondages d'imagination. Il se rappelait des peurs d'enfant, la sensation d'un danger derrière une porte, l'effroi des cauchemars que le cerveau poursuit après le réveil, l'ennemi qu'on ne connaît pas, l'invisible ennemi, qui vient on ne sait d'où, on ne sait pourquoi, ni dans quel but, mais dont la présence s'impose à l'esprit troublé, et lui suggère la plus effroyable angoisse, celle qui ne peut s'exprimer et qui avoisine la mort.

Quand on est encore enfant et qu'on a de ces peurs-là, la nuit, on s'enfonce sous ses couvertures, et la tête rentrée dans les épaules, le corps plié en deux, on se fait d'instinct tout petit, pour que l'invisible ennemi ne vous voie pas, on s'efforce de ne rien voir, de ne rien entendre, et on attend pendant des minutes, qui valent des heures, jusqu'à ce que la sensation du danger se soit effacée avec le grand calme qui monte de la chaleur du lit.

Et en effet, comme lorsqu'il était enfant, Jean se plongea brusquement sous ses couvertures et attendit.

Mais les gouttes, de nouveau, tombaient une à une. Et leur toc... toc le poursuivait, à présent régulier comme un balancier de pendule, tandis que son pied, encore humide, semblait se gonfler de sang. Il fermait les yeux et, malgré cela, il voyait la tache de sang sur le plancher ; à chaque goutte qui tombait, elle s'élargissait ; bientôt elle gagnait la chambre tout entière ; le lit, les chaises, les meubles en étaient imprégnés, et la lumière blanche de la nuit se faisait rouge, elle aussi.

Il renonça à la lutte. Il rejeta les couvertures et s'allongea sur le lit, les yeux grands ouverts.

Alors, au-dessus de sa tête, il entendit un bruit, une voix rauque, hoqueuse, bouleversée, un hou ! lou ! lou ! saccadé et désespéré, et ce fut une émotion nouvelle, mais qui se substitua à la folle épouvante et la domina. Cette fois, il savait d'où venait la voix ; sa chambre était située juste au-dessous du grenier. C'était dans le grenier qu'il se passait quelque chose ; et c'était du grenier que les gouttes de sang tombaient.

Il se leva ; il avait peur toujours, mais non de la même façon, car il dirigeait à présent sa peur, il la raisonnait, il s'efforçait de la surmonter. Et il était capable d'une décision.

“ Il faut que j'aille voir ! ” se disait-il.

Cependant, il s'était arrêté près de la porte et il écoutait. Derrière lui, les gouttes tombaient toujours. Mais là-haut, au hou ! lou ! hou ! lou ! déses-

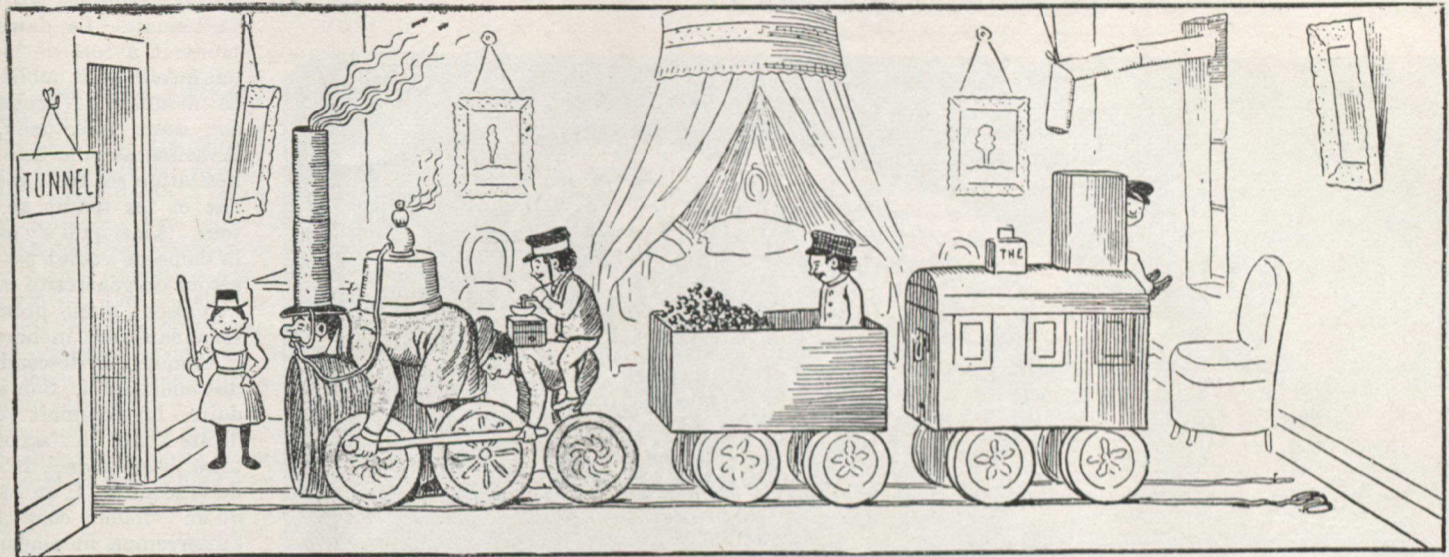
## PETITE GOURMANDE



— Mais, bébé, tu n'as pas besoin de cette loupe pour manger ta poire.

— Oh ! si, petite mère, elle est bien plus grosse.





II.

péré se joignait à présent un autre bruit, un bruit de fer qui heurterait du fer ou traînerait sur le sol avec fracas.

Jean hésitait : la légende des maisons hantées, des revenants et des apparitions fantômales qui fréquentent les vieux châteaux ou les masures abandonnées, le son des chaînes qui roulent sur les parquets ou sur les dalles, les manifestations bruyantes des esprits frappeurs à travers les murailles, le fantastique et l'extraordinaire, dont se repaissent certaines imaginations, tout cela lui traversa le cerveau. Alors il prit une pincette, seule arme qu'il avait sous la main, sortit de sa chambre et il grimpa l'échelle qui menait au grenier. Son cœur battait, et il se sentait très pâle. Mais il était prêt à tout... Lentement, il ouvrit la porte.

Au milieu du grenier, traînant sur le plancher son bec, d'où le sang dégoulinait à flots, attachée par la patte à une poutre, une dinde magnifique fixait sur Jean la pointe de son œil éperdu. A moitié morte, elle se débattait, avec de temps à autre un gloussement de détresse, et des coups d'aile fous qui venaient fouetter le couvercle d'une vieille bassinoire démolie et jetée là au rancart.

Par la lucarne, montaient le grand calme de la nuit claire, toute poudrée d'or, et la grande symphonie nocturne, le ronflement du paysage endormi.

MARCEL LHEUREUX.

OH ! OH !

*Gavroche.*—Madame, voulez-vous que je vous aide à traverser ?

*Mlle Lesec.*—Volontiers, petit gamin, mais...

*Gavroche.*—Oh ! madame, soyez sans crainte... Je prendrai autant de précautions que si vous étiez jeune et jolie...

## EN CHEMIN DE FER

—Conducteur, combien pouvez-vous entasser de personnes dans un train ?

—Monsieur, cela dépend de ce que sont les voyageurs, célibataires ou gens mariés...

## CE QU'IL A DIT

Fin de conversation après la condamnation.

—Le jury a dit que j'étais coupable, et alors, le président a dit qu'on me couperait le cou.

—Et toi, mon pauvre vieux, qué q'tas dit ?

—Dame, j'ai dit qu'il avait manqué une riche occasion de se taire !

## L'AGRICULTURE MANQUE DE BRAS

Un député manchot voulait absolument faire partie d'une combinaison ministérielle.

Ayant appris que M. X... était chargé de former un cabinet, il alla chez lui, fit valoir tous les services qu'il avait rendus et, finalement, demanda un portefeuille.

Le président du futur Conseil répliqua :

—C'est que tout est pris..., l'intérieur, la justice...

—Le commerce, alors ! dit le manchot.

—Promis.

—Enfin, il me faut un équivalent.

—Attendez, dit M. X..., peut-être pouvons-nous arranger l'affaire. Faites-vous couper l'autre bras et nous vous mettrons à l'agriculture.

## RAFFINEMENT DE CRUAUTÉ

*Freddie.*—Quand je fais le méchant, maman m'enferme dans la cave.

*Toto.*—Tu es chanceux. La mienne me met dans le salon.

## UN AVISEUR

*L'artiste.*—Pouvez-vous me donner quelque avis au sujet de ces dessins ?

*L'éditeur.*—Oui, celui d'essayer de les passer à un autre qu'à moi.

## CRUEL

*Le cousin.*—J'apprends que tu vas te remarier ?

*La cousine.*—Tu as l'air surpris. Je ne vois rien d'extraordinaire là-dedans : je n'ai toujours bien que vingt-cinq ans.

*Le cousin.*—Oh ! cela, il y a joliment longtemps que je le sais.

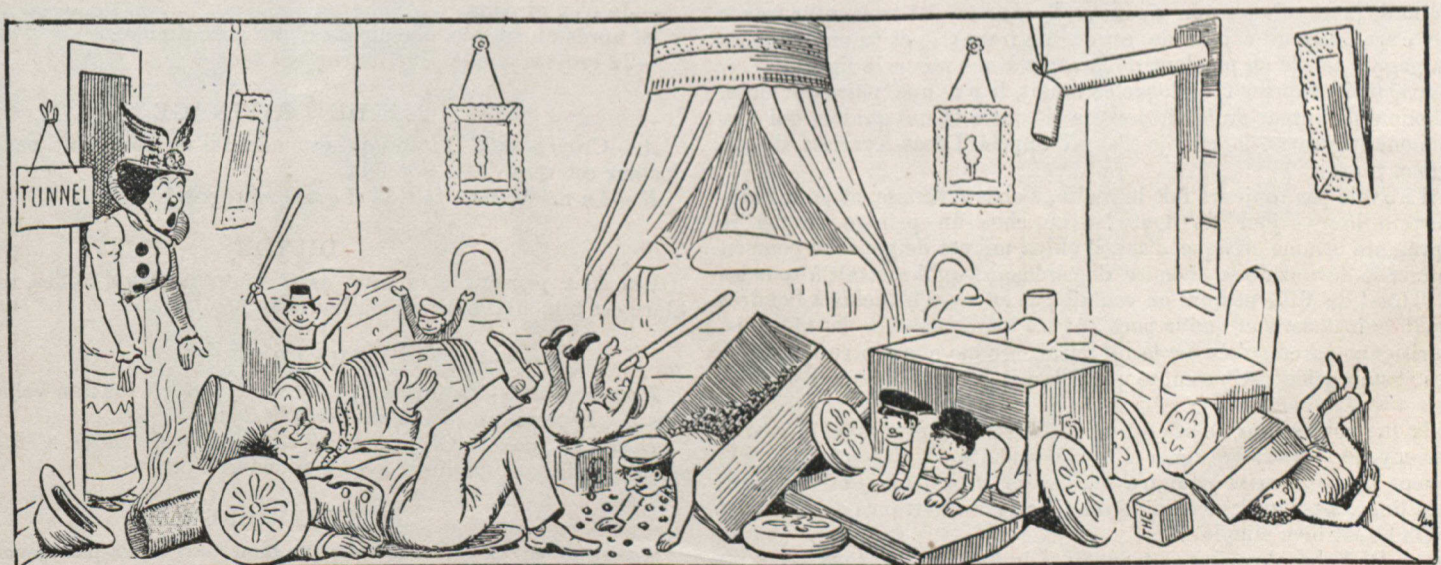
## AU THÉÂTRE

*Lui.*—La dame qui est derrière toi ne peut pas voir la scène. Tu devrais ôter ton chapeau.

*Elle.*—Mais si je l'ôte elle ne pourra pas le voir.

## PETITE PHILOSOPHIE

Dans le coin le plus profond du cœur de chaque femme se trouve le désir d'être aimée comme on aime sur la scène des théâtres.



*Madame.*—Mais tu es fou, Agénor !

*Monsieur.*—Du tout, ma poulette, nous jouons au chemin de fer avec catastrophe !



## EXPOSITION "PAN-AMERICAN"



SCULPTURE DÉCORATIVE.

## RÉCONCILIATION

(Pour le SAMEDI)

*Il est des jours où notre cœur,  
Plein d'une indicible tristesse,  
A soif d'amour et de tendresse  
Et s'envole après le bonheur.*

*Si, sans prendre garde au passé,  
On lui souhaite bienvenue,  
Si la paix est bientôt conclue,  
L'ingrat redevient empressé.*

*Il s'en va, d'un rapide essor,  
Vers l'être qui charmait son rêve,  
Et l'heure qui passe trop brève  
Lui rappelle qu'il l'aime encor.*

*Qu'on lui fasse mauvais accueil,  
Qu'un autre cœur ait pris sa place,  
Du coup, il redevient de glace  
Et part, blessé dans son orgueil.*

*Si je me sens pris de remords,  
Allons, ne soyez pas cruelle,  
Et pardonnez à l'infidèle  
Qui vous fait l'aveu de ses torts.*

PAUL HYSSENS.

## LES CONSEQUENCES

OU COMMENT AVEC TROIS SOUS ON PEUT GAGNER 100,000 FRANCS.

—Mon vieux...

—D'abord, je ne suis pas ton vieux... Tu penses, j'ai trois mille francs de rente, c'est-à-dire un capital de cent mille francs... et tu en es encore réduit à gagner ta vie en pondant de la copie à que sais-je la ligne!

Ce court, mais expressif dialogue se tenait, il y a une paire de jours, entre l'honorable auteur de la littérature ci-contre et un quidam qui sera suffisamment stigmatisé lorsque je l'aurai appelé Lebas-Avarisse, de son propre nom propre.

Ah! il n'avait pas toujours fait le malin, Lebas-Avarisse, et je me rappelle certain jour — jour de honte! — où, chez un peintre auquel je l'avais présenté comme critique d'art, il chipa un pot de gouache pour en badigeonner le devant de sa chemise de cérémonie qu'il mettait à tous les bals de l'Hôtel de Ville et qu'il ne voulait pas envoyer blanchir à Londres parce qu'il était dedans et que le port eût été lourd, ni chez la blanchisseuse parisienne parce qu'elle ne la lui aurait rendue que contre cinquante centimes et un ancien petit compte qui s'élevait à huit francs soixante-quinze.

—Mais que voulez-vous, la vie est une auberge de mufles et dans ce singulier voyage il faut se résigner à la table d'hôte.

Comment Lebas-Avarisse, qui n'avait pas de quoi, jadis, se faire amonceler le linge, a-t-il au jour d'aujourd'hui trois mille francs de rente sur l'Etat? Oh! c'est bien simple...

Ce matin-là, Lebas-Avarisse se trouvait à la tête de six sous. Ancien prix d'honneur de mathématiques chez les Frères, cousin d'un candidat à la Polytechnique, il fit rapidement le décompte de son budget: trois sous de tabac à fumer dans la pipe dudit et trois d'omnibus.

Sur l'omnibus un incident l'attendait. La dame qui se trouvait à côté de lui, s'aperçut qu'elle avait oublié son porte-monnaie. N'écoutant que son désir affectueux, Lebas-Avarisse sacrifia sans aucune hésitation ses trois sous de tabac et les tendit au conducteur. Ainsi qu'il s'y attendait, la dame ne voulut pas être en retour de générosité et elle lui fit présent d'une promesse de reconnaissance inébranlable.

Comme elle descendait là, il descendit aussi. Son acte solidaire lui donnait quelques droits à un flirt accompagnatoire jusqu'en deçà du domicile de l'inconnue. Il en usait lorsqu'un violent coup de pied l'interrompit inopinément. Le pied appartenait à la jambe du mari, lequel rentrait précieusement au domicile.

L'explication définitive eut lieu chez le commissaire de police. Lebas-Avarisse raconta sa louable conduite de l'impériale, la dame proclama sa gratitude, le mari s'ébroua en excuses.

—Portez vous plainte? demanda le commissaire au héros de l'aventure; vous aurez des dommages-intérêts.

—Je les accorde immédiatement! dit le mari.

Il était sculpteur, ce mari, c'est-à-dire pauvre; il donna une facture qu'il devait incessamment aller toucher chez un

fabricant de bronzes. Quand Lebas-Avarisse se présenta chez l'industriel avec son papier, celui-ci se baissait pour mettre la clef sous la porte devant la hideuse faillite. En échange de la facture, il donna ce qui lui restait au fond de sa caisse: des billets de la loterie de l'Exposition, avec, toutefois, la réserve que, sans doute, ils ne valaient plus rien. Or, un soir qu'au café Lebas-Avarisse avait demandé "de quoi lire" et qu'on lui avait apporté la *Liste des lots non réclamés*, il s'aperçut qu'un de ses billets gagnait cent mille francs.

EDMOND CHAR.

## ENTRE GENS PACIFIQUES

*Biff.*—Oui, monsieur, vous ne me ferez pas peur; je soutiens qu'il fait un chien de temps.

*Tiff.*—Monsieur, vos grands airs ne m'en imposent pas; ils ne m'empêcheront pas de proclamer qu'il fait un temps de chien.

## TOUT

Lors du mariage du comte d'Artois — plus tard Charles X — la ville de Paris consacra une somme pour doter un certain nombre de jeunes filles. Parmi elles, une innocente de seize ans se fit inscrire.

Quand on lui demanda son nom, elle répondit:

—Lise Noirin.

—Où est votre fiancé?

—Je n'en ai point.

Et après un silence, elle ajouta d'une voix timide:

—Je croyais que la ville fournissait tout.

## PAS DE "FAFINAGE"

*A.*—Croyez-vous, Durand qui est mort! il ne paraissait pas malade, le docteur est venu juste une fois.

*B.*—La médecine a fait de si grands progrès!

## DICTON

Les fous pensent être faits avec toutes sortes d'étoffes, mais la doublure est toujours la même: à bon marché.

## COMPARAISON

*Premier poète.*—Le printemps dernier, j'ai écrit tout un volume de poésies... Il pesait au moins une livre et demie...

*Deuxième poète.*—Oh! moi, c'est bien autre chose... Mon éditeur s'est chauffé tout un hiver avec mon œuvre!...

## L'EXPÉRIENCE

*La jeune mariée.*—Savez-vous que mon mari ne va pas même me chercher une chaudière de charbon sans m'embrasser avant.

*La vieille mariée.*—En bien, ma chère, dans deux ans vous pourrez vous considérer chanceuse s'il va seulement chercher le charbon.



## LA ROBE

(FANTAISIE)

—C'est le soir... La journée est faite, le travail rendu. Maintenant, Gertrude est libre.

Elle a soupé avec sa vieille mère. Le repas a duré longtemps. Repas de pauvres, plus long que des ripailles de soupeurs ; car dispersée par le travail du jour, la famille ne se réunit qu'autour de la table commune — et l'on mange lentement pour faire durer le plaisir d'être ensemble.

Puis Gertrude a fait coucher sa mère et a tout rangé pour le lendemain. Neuf heures sonnent à une horloge lointaine. Des voitures passent, allant au théâtre. Les Flamin, voisins d'à côté, descendent, leur lanterne à la main, pour faire la veillée chez le cousin Gaspard. On entend leurs galoches sur les marches de bois. Mais Gertrude ne s'occupe pas de ces bruits du dehors. Elle ne va pas au théâtre ; elle ne va pas à la veillée chez le cousin Gaspard.

Elle a bien autre chose à faire, Gertrude.

Dans sa chambre, la porte fermée, elle pose la lampe sur le bord de la table, tout près de sa machine à coudre. Puis, ouvrant son armoire, elle en sort une robe commencée — une robe blanche.

—Sa robe de noce... Dire que c'est la sienne, cette fois... Après en avoir tant fait pour les autres, après avoir habillé tant de joyeuses fiancées, elle travaille pour elle, maintenant. Chaque soir, la journée finie, quand tout le monde est couché, elle sort sa robe et, les mains tremblantes, elle y travaille avec amour. Rien qu'à frôler cette étoffe soyeuse, ses yeux se brouillent, le dé tremble au bout de son doigt piqué de points noirs... Elle, l'habile couturière, ne peut pas enfiler l'aiguille... C'est sa robe de noce.

L'autre jour, elle a eu peur... Elle croyait l'avoir tachée, pensez-y donc ! Et cela n'était rien du tout, une goutte d'eau — peut-être une larme tombée sur le satin blanc... Une peur...

Car c'était dans un mois le mariage. Frédéric l'a désiré ainsi, à la fin de décembre... Il veut commencer l'année avec sa petite femme, tous deux pelotonnés dans le foyer nouvellement éciols, tout chaud... Elle le veut bien aussi. Il est si raisonnable, Frédéric, quoi qu'il ait des yeux de demoiselle et pas beaucoup de moustache.

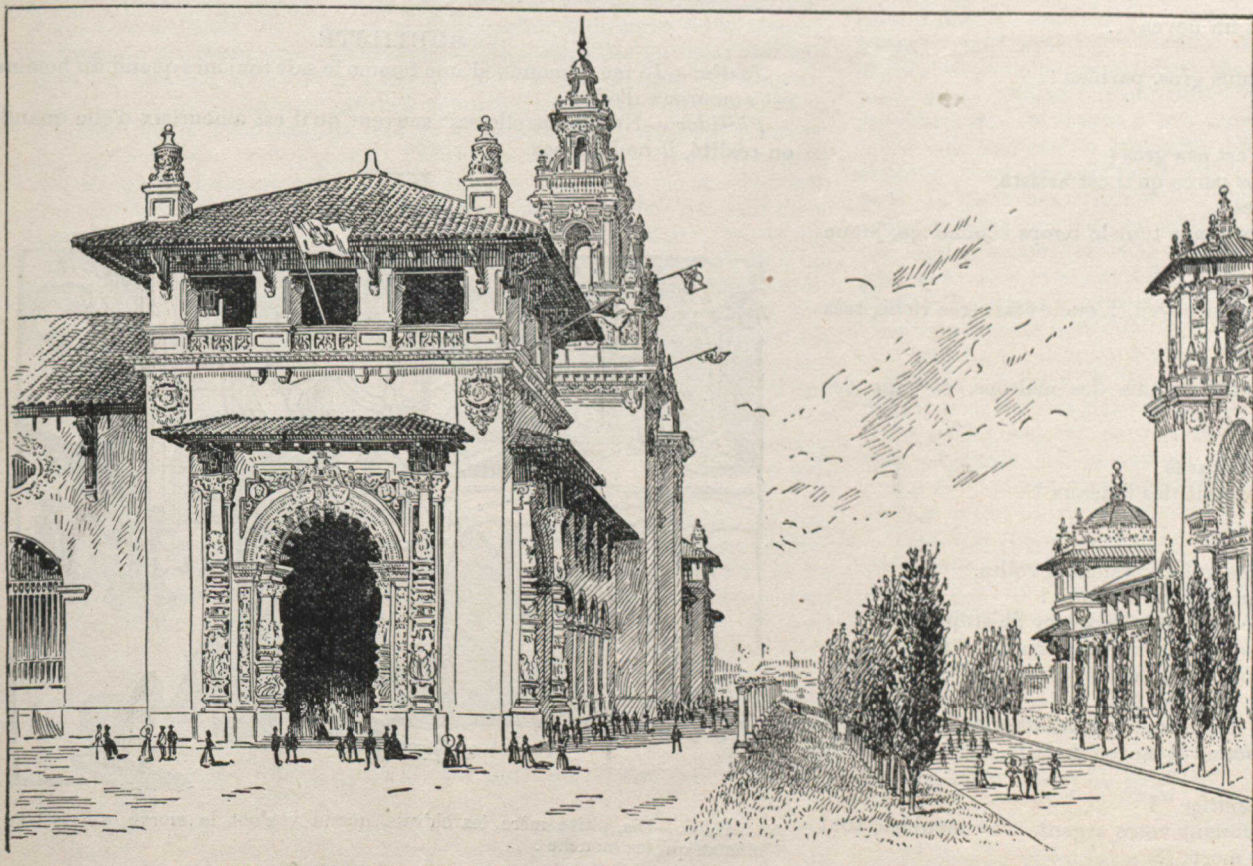
...L'aiguille s'enlève attardée sur une pensée. La nuit est silencieuse. La lampe baissée. Dans ce silence, Gertrude "entend" son émotion. Elle pense à sa vie finie, à son insouciance de jeune fille, qui s'en va, à laquelle chaque coup de ciseaux qu'elle donne, fait une entaille irréparable. Elle laissera cette chambre qui l'a vue toute petite, où elle a grandi, où elle a été heureuse. Elle laissera sa tapisserie bleue, dont chaque guirlande enferme un de ses rêves... Dans la rue tranquille, une porte se ferme. Et Gertrude tressaille. Il lui semble que cette porte vient de se fermer sur ce passé.

Alors, elle se tourne vers cette robe blanche qui entr'ouvre pour elle un nouvel horizon, et la regarde longuement, comme pour lui arracher son secret. C'est qu'elle sait ce qu'un morceau d'étoffe renferme de mystères, de larmes ou de joies. Mieux que personne, elle sait, par l'histoire des robes, elle saisit l'intimité d'une vie...

Et ceci lui arrive tous les jours...

On l'a fait appeler... Vite, Gertrude, une robe blanche... Et elle voit

## EXPOSITION "PAN-AMERICAN"



COIN AU NORD-EST DU PALAIS DES MACHINES ET DES MOYENS DE TRANSPORT.

## EXPOSITION "PAN-AMERICAN"



L'ART AMÉRICAIN.

les beaux époux, les yeux remplis d'ivresse, la tendresse toute neuve, les cierges allumés, et le prêtre qui étend les mains : "Je vous bénis mes enfants... Soyez heureux..."

Puis un coupé s'arrête devant sa porte. Une femme monte, affairée, les joues chaudes de plaisir... "Gertrude, il me faut une robe de bal, pour samedi sans faute... Oh ! quelque chose de très élégant, vous savez... pour chez Mme de Lignères..." Gertrude entend dans les plis de la robe de bal comme on entend dans une coquille marine, des rires lointains, des bruits de fête, de pimpants refrain de valse...

Et bientôt... "Gertrude, une petite robe d'enfant, un bonnet de dentelles, tout ce que vous avez de plus ravissant..." Oh ! l'heureuse mère, penchée sur le berceau... Les premières risettes, les premiers pas.

Puis... "Oh ! non, Gertrude, pas de robe claire... Je n'ai pas le cœur à la gaieté, allez !..." Pauvre femme...

...Et puis la robe noire, l'inévitable robe en deuil...

N'est-ce pas que vous en avez vu, ô robes ! de ces histoires intimes, de ces scènes de chaque jour, vous vous associez sans cesse, mettant dans la maison le rire de votre satin ou l'endeuilement de vos crêpes.

Et voilà pourquoi Gertrude, qui sait tout cela, se penche sur sa robe de noce, lui demande son histoire à elle, le secret de son avenir, ce que cette vie qui va s'ouvrir lui apportera de joies et de tristesses — et si elle ne regrettera jamais les jours d'autrefois, et cette chambre paisible, où la lampe, presque éteinte, met un recueillement de crépuscule.

JEAN MADELINE.

## LES BIZARRERIES

*Fabien.*—Docteur, je suis atteint d'une maladie bizarre... Le soir, je ne peux pas m'endormir et, le matin, impossible de m'éveiller !...

*Le médecin.*—Dame ! Si vous ne pouvez pas vous endormir le soir, comment voulez-vous vous éveiller le matin ?

## RUE CRAIG

*Le client.*—Ce pantalon est trop court pour mon garçon ; dans quatre semaines il ne pourrait plus le mettre.

*Rosenbaum.*—Quatre semaines ? Le pantalon ne durera pas jusque-là, vous pouvez l'acheter sans crainte.

## DIALOGUE DES RUES

*Le comte.*—Baptiste, où allez-vous si pressé ?

*Baptiste.*—Monsieur, je suis témoin.

*Le comte.*—A charge ou à décharge ?

*Baptiste.*—Les deux, monsieur. C'est un duel au pistolet.

## DIAGNOSTIC RETROSPECTIF

X.—Tu sais Machin ! Il est mort !

XX.—Ah !

X.—Ecrasé par un train...

XX.—Le fait est qu'il n'avait pas l'air bien solide !

## A LA CASERNE

—Major, est-il vrai qu'un ennemi mourut pour vous sauver la vie ?...

—Oui, mon général.

—Et comment cela arriva-t-il ?

—Je le tuai. Voilà, mon général.

## PHILOSOPHIE COURANTE

Pour conserver vos amis, traitez-les affectueusement ; pour les tuer... traitez-les souvent.



## PRESQUE DE L'HOMÉOPATHIE



*Le médecin.*—Je vous avais dit de ne manger que des légumes et de prendre ma drogue avant vos repas. Et vous voilà qui mangez de la viande et je ne vois pas ma bouteille de médecine.

*Pat.*—Je vous obéis, docteur. Seulement voici : notre chèvre a avalé les légumes et la médecine, et... je mange la chèvre.

## LA LÉGENDE DU RECENSEUR

*En soixante-douze, un recenseur  
Se présentait, la bouche en cœur,  
Chez un' dame aux charmes tentants  
Qui dit avoir trente ans.*

*L'même, après cinq ans révolus,  
Se présentait chez la mêm' dame,  
Se figurant qu' la jol' femme  
Devait avoir cinq ans de plus.*

*Quel ne fut pas son étonn'ment  
Quand il vit, après l' recens'ment  
Que la dame aux charmes tentants  
Avait encor trente ans !*

*L'même, après cinq ans révolus,  
Se présentait chez la mêm' dame,  
Se figurant qu' la jol' femme  
Devait avoir dix ans de plus.*

*Quel ne fut pas son étonn'ment  
Quand il vit, après l' recens'ment,  
Que la dame aux charmes tentants  
Avait encor trente ans !*

*L'même, après cinq ans révolus,  
Se présentait chez la mêm' dame,  
Se figurant qu' la jol' femme  
Devait avoir quinze ans de plus,*

*Quel ne fut pas son étonn'ment  
Quand il vit, après l' recens'ment,  
Que la dame aux charmes tentants  
Avait encor trente ans.*

*Hier, après cinq ans révolus,  
L' s' présentait chez la mêm' dame,  
Se figurant qu' la jol' femme  
Devait avoir vingt ans de plus.*

*En approchant, sur le trottoir,  
Il vit un' lettr' bordée de noir :  
La jol' femm', dans son grintemps,  
Était morte à trente ans.*

JULES JOUY.

## UN MOYEN COMME UN AUTRE

- Il y avait une fois un oncle et un neveu...
- Lequel est l'oncle ?
- Comment, lequel ? C'était le plus gros, parbleu !
- C'est donc gros, les oncles ?
- Souvent.
- Pourtant, mon oncle Henri n'est pas gros ?
- Ton oncle Henri n'est pas gros parce qu'il est artiste.
- C'est donc pas gros, les artistes.
- Tu m'embêtes... Si tu m'interromps tout le temps comme ça, je ne pourrai pas continuer mon histoire.
- Je ne vais plus t'interrompre, va.
- Il y avait une fois un oncle et un neveu. L'oncle était très riche, très riche...
- Combien qu'il avait d'argent ?
- Dix-sept cent milliards de rentes, et puis des maisons, et puis des voitures, et puis des campagnes...
- Et des chevaux ?
- Parbleu ! puisqu'il avait des voitures
- Des bateaux... Est-ce qu'il y avait des bateaux ?
- Oui, quatorze ?
- A vapeur ?
- Il y en avait trois à vapeur, les autres étaient à voiles.
- Et son neveu, est-ce qu'il allait sur les bateaux ?
- Fiche-moi la paix ! Tu m'empêches de te raconter l'histoire.
- Raconte-la, va, je ne vais plus t'empêcher maintenant.
- Le neveu, lui n'avait pas le sou, et ça l'embêtait énormément.
- Pourquoi que son oncle lui en donnait pas ?
- Parce que son oncle était un vieil avare qui aimait mieux garder tout son argent pour lui. Seulement, comme le neveu était le seul héritier du bonhomme...
- Qu'est-ce que c'est que ça, "héritier" ?
- Ce sont les gens qui vous prennent votre argent, vos meubles, tout ce que vous avez, quand vous êtes mort...

—Alors, pourquoi qu'il ne tuait pas son oncle, le neveu ?  
—Eh bien ! tu es aimable, toi ! Il ne tuait pas son oncle parce qu'il ne faut pas tuer son oncle, dans aucune circonstance, même pour hériter.

—Pourquoi qu'il ne faut pas tuer son oncle ?  
—A cause des gendarmes.  
—Mais si les gendarmes ne le savent pas ?  
—Les gendarmes le savent toujours, le concierge va les prévenir. Et puis, du reste, tu vas voir que le neveu a été plus malin que ça. Il avait remarqué que son oncle, après chaque repas, était rouge...

—Peut-être qu'il était saoul ?  
—Non, c'était son tempérament comme ça. Il était apoplectique...

—Qu'est-ce que c'est "apoplectique" ?  
—Apoplectique... Ce sont des gens qui ont le sang à la tête et qui peuvent mourir d'une forte émotion...

—Moi, je suis-t-y apoplectique ?  
—Non, et tu ne le seras jamais. Tu n'a pas une nature à ça. Alors le neveu avait remarqué que surtout les grandes rigolades rendaient son oncle malade, et même une fois il avait failli mourir à la suite d'un éclat de rire trop prolongé.

—Ça fait donc mourir, de rire ?  
—Oui, quand on est apoplectique... Un beau jour, voilà le neveu qui arrive chez son oncle, juste au moment où il sortait de table. Jamais il n'avait si bien dîné. Il était rouge comme un phoque...

—Commes les phoques du Jardin d'acclimation ?  
—Ce ne sont pas là des phoques, d'abord, ce sont des otaries.

Le neveu se dit : "Voilà le bon moment", et il se met à raconter une histoire drôle, drôle.

—Raconte-la-moi, dis ?  
—Attends un instant, je vais te la dire à la fin... L'oncle écoute l'histoire, et il riait à se tordre, si bien qu'il est mort de rire avant que l'histoire fût complètement terminée.

—Quelle histoire qu'il lui a racontée ?  
—Attends une minute... Alors, quand l'oncle a été mort, on l'a enterré, et le neveu a hérité...

—Il a pris aussi les bateaux ?  
—Il a tout pris, puisqu'il était seul héritier...  
—Mais quelle histoire qu'il lui avait racontée, à son oncle ?

—Eh bien ! celle que je viens de te raconter.  
—Laquelle ?  
—Celle de l'oncle et du neveu.  
—Fumiste, va !  
—Et toi, donc !

ALPHONSE ALLAIS.

## LA PASSION DU JEU

O.1 se lève de table après avoir joué vingt parties de whist.  
—Viendrez-vous prendre revanche mardi ? demande A à B.  
—Je me marie ce jour-là... Mais, j'y pense, je puis faire remettre la cérémonie, répond B.

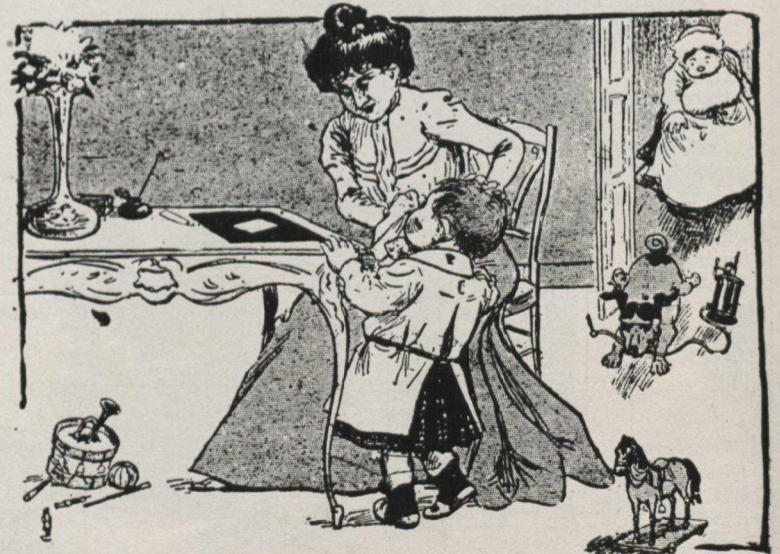
## DIALOGUE CONJUGAL

*Elle.*—Vous vous plaignez toujours des femmes, Ernest ; comment feriez-vous pourtant s'il n'y en avait pas ?  
*Lui.*—Je les aimerais peut-être mieux.

## SUBTILITÉ

*Justin.*—Je me demande si une femme le sait toujours quand un homme est amoureux d'elle...  
*Philidor.*—Non, mais elle sait souvent qu'il est amoureux d'elle quand, en réalité, il ne l'est pas.

## A PROPOS



*Peton.*—Dis, p'tite mère, les ch'vals, quand y z'ont la morve, c'est-y leur maman qui les mouche ?





II. — ELLE DÉCIDE DE MOURIR EN DÉPIT DE SON MÉDECIN.

## Les Enfants Mangent Trop

L'un des axiomes les plus judicieux de la médecine est qu'on est nourri par ce qu'on *digère* et non par ce qu'on *mange*.

Or un point d'observation incontestable applicable aussi bien aux adultes qu'aux petits enfants, c'est qu'à notre époque on mange beaucoup trop ! d'où résulte toute espèce de conséquences fâcheuses pour la santé (dérangement d'estomac, diarrhée et vomissements, dépôts dans les urines, etc., etc.)

Dès les premiers mois, on fait manger les enfants, on leur donne de la bouillie, de la soupe épaisse. A la campagne, afin de les fortifier, on leur donne non seulement de la soupe, mais des pommes de terre, de la viande, du lard, du saucisson, etc. . . puis on les laisse ainsi des journées entières dans leur berceau, un *suçon* à la bouche qui les épuise sans les nourrir. Ainsi *bourré* de nourriture, réduit à l'immobilité dans un maillot humide et malpropre, le nourrisson est loin de se fortifier. Son corps, ses jambes s'amaigrissent, son ventre grandit. Sous sa peau molle et flasque, ses côtes se dessinent et forment, près de l'estomac, des espèces de nœuds d'autant plus sensibles que l'enfant est plus maigre. Les extrémités osseuses grossissent. . . Pour le praticien habitué aux maladies de l'enfance, ces symptômes constituent un commencement de rachitisme, uniquement dû à un mauvais régime alimentaire. Pour les mères et les nourrices ignorantes, l'enfant se noue, a le carreau. Afin de le dénouer, afin surtout de le fortifier, on lui donne à manger de tout, qu'il ait des dents ou qu'il n'en ait pas. Plus l'enfant maigrit, plus on insiste sur ce régime pour lui donner de la force. Atteint d'une diarrhée incoercible, le nourrisson devient d'une maigreur effrayante, sa peau se ride, sa figure est celle d'un vieillard, son corps un véritable squelette. Presque toujours la mort vient terminer cette longue agonie. Tel est le résultat invariable de l'alimentation prématurée.

“ On ne doit pas, dit Van Swieten, dès qu'un enfant est sevré, lui donner immédiatement de tout. Il faut commencer par les aliments les plus tendres, et passer insensiblement à une nourriture plus forte afin de l'y accoutumer par degrés. Dans le peuple, les pères et mères sont dans l'usage de faire asseoir leurs enfants à table avec eux, et comme ils sont charmés de les voir manger de grand appétit, ils leur présentent de tout. Les enfants avalent bien tout ce qu'on leur donne, mais ne le digèrent pas. Le bas ventre, farci d'aliments non digérés, se gonfle et se tuméfie, tandis que le reste du corps maigrit excessivement, et souvent les pauvres enfants meurent de cachexie ou altération des organes.”

Il y a longtemps, d'ailleurs, qu'Hippocrate a dit : “ Les enfants voraces qui ne profitent pas sont maladifs.”

Que les mères et les nourrices méditent ces paroles, et qu'elles apprennent enfin si cela est possible, à bien nourrir, à bien élever leurs enfants. Qu'elles sachent et qu'elles ne l'oublient jamais, que les enfants qui man-

gent trop tôt, qui mangent de tout ou qui mangent toujours, ne sont jamais des enfants bien portants.

Les affections vermineuses, n'ont jamais été aussi fréquentes chez les enfants qu'ils le sont aujourd'hui. Cela tient, en grande partie, à l'usage ou plutôt à l'abus que l'on fait depuis quelques années de la viande saignante dans l'hygiène du premier âge.

Il existe un autre motif qui devrait empêcher les parents de gorger, comme ils le font, leurs enfants de viande crue ou de viande saignante, sous le prétexte spécieux de les fortifier. Le Dr Jules Guérin a démontré, dans une série d'expériences excessivement exactes, que de petits chiens exclusivement nourris avec de la viande, devenaient promptement et infailliblement rachitiques. Ce qui est vrai pour l'espèce canine est malheureusement vrai pour l'espèce humaine. Les faits que j'ai observés depuis de longues années dans ma clientèle, ceux que j'observe chaque jour, ne me laissent aucun doute à cet égard. Que d'enfants j'ai vu mourir pour avoir été soumis à ce régime ridicule.

On voit combien se trompent les personnes qui, pour fortifier leurs enfants, leurs donnent, dès qu'ils ont des dents et souvent même avant qu'ils en aient, des côtelettes ou des biftecks saignants. Les enfants qui sont en pleine dentition ou dont la dentition est à peine terminée, n'ont pas les dents assez fortes et ont, d'ailleurs, les gencives trop douloureuses pour pouvoir broyer et mâcher suffisamment cette viande qu'on leur donne. Ils l'avalent sans la mâcher et ne peuvent, par conséquent, la digérer. La viande saignante doit donc être sévèrement bannie du régime des enfants et à plus forte raison du régime des nourrissons.

Que de fois j'ai vu à ma consultation gratuite de pauvres ouvrières qui se privaient de tout pour donner chaque jour à un nourrisson qui avait à peine quelques dents, dans le but de le fortifier, une côtelette ou un bifteck saignant qu'il ne pouvait pas digérer, alors qu'il leur eût été si facile de lui donner une panade (bouillie) qui leur eût coûté moins cher et qui, pour sa santé, eût été de beaucoup préférable.

Tant que la première dentition n'est pas entièrement terminée, les enfants ne doivent manger que de la viande bien cuite, hachée en petits morceaux et qui n'exige que très peu d'efforts de mastication. Lorsqu'ils ont un certain nombre de dents, on peut leur donner à sucer de petits os de poulet ou de côtelettes, mais jamais de jus de viande saignante qui les expose d'une manière à peu près certaine aux vers et qui ne les nourrit pas

XXX

### ORNITHOLOGIE

*Biff.*—Quelle espèce d'oiseau ta femme a-t-elle sur son chapeau ?

*Tiff.*—Un oiseau de \$8 00.

### GUÉRISON LENTE

*Fred.*—Tu as un mauvais rhume ; que prends-tu pour le guérir ?

*Tom (enroué).*—Des conseils.





# GAZETTE FEMININE

## CAUSETTE

Il y a longtemps que je n'ai dit ici quelque chose de l'art de la bijouterie et mentionné quelques unes des merveilles qu'il offre à la coquetterie féminine. Je dois réparer cette omission.

En ce moment surtout, il n'est pas de femme un peu élégante qui ne lui doive quelque chose. Pour l'une, ce sont les bagues : elle en a les mains chargées. Les amateurs de ce genre d'élégance assurent que les doigts n'en paraissent que plus fins, plus blancs, plus délicats. Toutes les bagues sont à la mode, sauf celles qui n'ont d'autre beauté que leur grosseur ou leur poids. Mais la rénovation artistique du bijou est telle qu'il y a aujourd'hui bien peu de ces bagues. Tout le monde s'est empressé de les faire transformer, ce qui n'est nullement impossible, par un bon joaillier.

A l'aide de bains chimiques on parvient à donner à l'or des tons variés, à le rendre jaune, rouge ou vert, selon qu'on le désire. Et, en combinant

ces nuances, en y ajoutant de fines ciselures, en y enchâssant des gemmes de couleur variée, on obtient des effets artistiques absolument remarquables.

Je ne pense pas cependant que les pierreries les plus éclatantes puissent jamais effacer la splendeur d'une femme vraiment jolie et bien portante. Je crois au contraire que les bijoux en augmenteraient l'éclat, et que les colliers, les plaques de cou montées sur ruban et si fort à la mode aujourd'hui, ne peuvent que mettre en valeur la beauté d'une femme qui soigne son visage.

Ah ! comme elle savait bien ce qu'elle faisait en inventant et en employant certain produit magique, cette toujours belle et toujours jeune Ninon ! Plus de rides, plus de boutons, plus de taches sur l'épiderme. La peau est transformée en un satin délicat qui peut lutter avantageusement avec les pétales d'une rose épanouie.

Revenons aux bijoux. Les joailliers nous offrent des épingles, de simples épingles qui sont des chefs-d'œuvre d'art, des boucles de ceinture où sont reproduits les motifs les plus variés et les plus originaux de la flore et de la faune. Les émaux se marient aux ors pour composer les bijoux de style moderne : émail plein, émail transparent, émail translucide, lequel est le plus beau ?

Le bracelet est un peu dédaigné. Les manches longues, et surtout la manche bouffante, à poignet, lui ont porté un coup préjudiciable. On en fait cependant de bien jolis qui sont presque tous formés d'une chaînette souple en or vert, avec, de distance en distance, un élégant motif ciselé en forme de pierreries enchâssées.

Très belles aussi les chaînes sautoirs. On les fait plutôt en or rouge poupées de motifs en or jaune ciselé. Pour le soir, on emploie l'or vert et l'émail translucide ; souvent les mailles d'or sont comme poudrées de petits brillants ou petits rubis, ou petites émeraudes. Alors l'effet est d'une richesse inouïe.

On ne parle presque plus de boucles d'oreilles, ou tout au moins on les néglige fort depuis que la coiffure bouffante laisse ses frisons capricieux déborder un peu partout et devenir, eux, de naturelles boucles d'oreilles. Ne nous en plaignons pas, mais soignons notre chevelure.

TANTE ELISABETH.

## L'IMPÉRATRICE DES ROSES

L'Impératrice des Roses ! Qui ne connaît sous ce titre authentique et sous le rappel des fleurs qui lui furent si chères, l'impératrice Elisabeth d'Autriche, morte si tragiquement.

On a écrit, à propos de cette mort, qu'elle était d'une famille prédestinée aux suicides et aux assassinats, comme aux accidents tragiques...

Laissons ces questions d'hérédité et de fatalité, jetons un regard sur la pauvre victime et parlons de sa passion pour les roses.

C'est dans cette passion, en effet, qu'il faut voir comme le présage de sa destinée, bien plus que dans la fin terrifiante de ses proches et de ses enfants.

La rose est la fleur sanglante. Quiconque l'aime, rêve sang. Les Orientaux en ont fait l'emblème du baiser, qui parfois se change en morsure.

L'impératrice Elisabeth aimait les roses avec frénésie. On peut dire que, vers la fin de sa vie, quand elle errait, comme une ombre en peine, de pays en pays, de site en site, ce fut là sa seule passion et le seul but de ses voyages.

Parmi les rares livres qu'elle emportait dans ses voyages, un exemplaire d'Henri Heine était son favori. Elle voua un culte à ce poète qui chanta les roses, et c'est par ses soins que l'on entretenait la tombe du poète à Paris. Elles étaient vraiment dignes de se comprendre ces deux âmes ; l'une, l'impératrice, aussi ardente, aussi pure, en même temps que les roses les plus enflammées ; l'autre, le poète qui vouut qu'on mit simplement sur sa tombe : " Il aimait les roses de la Brenta !... "

Après des voyages inquiets, des recherches et des tourments, Elisabeth d'Autriche trouvait parfois le repos dans l'île de Corfou. Là, sa fantaisie avait fait bâtir sur un monticule un petit temple grec. Elle s'y rendait et, de la balustrade, ses yeux parcouraient au loin la mer des Cyclades, bleue et blanche, ou, au-dessous d'elle, une autre mer rouge et comme incendiée, d'immenses champs de roses qui couvraient le monticule et la plaine et qui, sous le soleil, évaporaient leur âmes embaumées.

Pensait-elle à ces matinées solitaires dans l'île de Corfou, à ses roses, à leurs parfums, quand sur la rive du lac de Genève, elle défailit frappée pour d'obscures haines politiques ? Peut-être la vision familière, de ses fleurs chéries, même en souvenir, arrêta-t-elle ses souffrances. Elle mourut sans se plaindre, simplement, comme elle avait vu mourir tant de roses sous les traits inattendus de la tempête.

BOREL DE LA PRÉVOSTIÈRE.

## SA RAISON

Emma.—M. Hauton me paraît un célibataire endurci. Il m'a dit qu'il était opposé à l'impôt sur le revenu ?

Lucia.—Que veux-tu dire ?

Emma.—Il considère le mariage comme un impôt de 100 pour cent sur le revenu.

## LES PARCE QUE

Madame.—Je me demande pourquoi les Michaud ont cessé de nous inviter à leurs réceptions...

Monsieur.—Mais tout simplement, je suppose, parce que nous acceptons toujours.

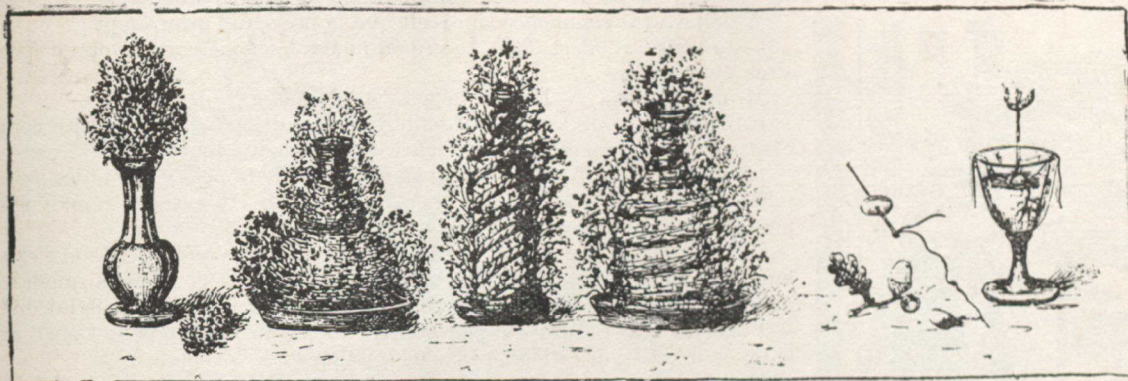
## MODES PARISIENNES



COSTUME EN COVER-COAT GRIS. Jupe ronde cerclée de baguettes piquées en tissu pareil, soutenue au bas par le Ruban Lesteur, indispensable pour faire tomber la jupe. Corsage -jackette découpé en pattes devant, boutonné au milieu et garni de baguettes piquées. Revers suivi d'un col rabattu orné de piqûres. Manches à pince garnies de piqûres.

La Mode parisienne (excepté les chapeaux) est enseignée à la célèbre Académie de Coupe de Madame ETHIER, 88 rue St-Denis.





Cône de pin sur une carafe remplie d'eau.

Carafe garnie de molleton, de corde, de filasse.

Gland de chêne traversé par un fil suspendu dans un verre d'eau.

BLUETTE MÉDICALE

Il n'y a pas encore bien longtemps, on admettait que la plupart des affections cutanées ne doivent pas être traitées. La peau, disait-on, est un émonctoire naturel et nécessaire à la santé. Les humeurs qu'on essaie d'arrêter "rentrent" et causent de graves désordres internes. Cette opinion erronée tend à disparaître de nos jours. On doit, en effet, traiter toutes les maladies de peau. Les négliger, c'est favoriser l'œuvre dévastatrice des maladies générales dont elles ne sont, pour la plupart, que des manifestations.

En soignant, chez les jeunes enfants, le lymphatisme, la scrofule, on combat l'eczéma du cuir chevelu, l'impetigo de la face qui leur sont imputables. A l'âge adulte, on modère l'extension d'un lupus en combinant le traitement local avec la médication interne appropriée à la tuberculose, cause primordiale de l'affection.

Les arthritiques, les rhumatisants, les nerveux ont des éruptions diverses, purpuras, herpès, zonas, qui guérissent si l'on tient compte surtout du tempérament en cause. L'eczéma lui-même disparaît très souvent quand ont disparu les différents troubles qui l'ont engendré : dyspepsie, constipation, écarts de régime, ingestion de boissons alcooliques.

Ainsi éclate à vos yeux le rôle considérable que joue la disposition constitutionnelle de chacun, joint à l'état de bon ou mauvais fonctionnement des divers organes, dans le développement de beaucoup de maladies de peau. Ne vous étonnez plus qu'un médecin, avant de prescrire un traitement, procède, en ces circonstances, à un examen complet du malade, alors que, selon vous, la vue seule ou le nom du mal devrait lui suffire. Il faut, comme l'a dit l'éminent maître Besnier, "examiner la situation spéciale du patient et se comporter suivant les circonstances et non selon une formule absolue".

TROIS RECETTES

POMMES DE TERRE DUCHESSE. — Faire cuire les pommes de terre au four, les peler et en faire une purée à l'aide de quelques jaunes d'œufs et d'un morceau de beurre. Y ajouter du sel, un peu de sucre, un peu de persil haché et en former des saucisses, des galettes ou des croquettes que l'on passe dans la farine et que l'on fait sauter dans la casserole avec du beurre bien chaud. Les servir brûlantes. En supprimant le persil et ajoutant plus de sucre et une cuillerée à café de fleur d'oranger ou de cognac, on en fait un excellent plat sucré.

GERÇURES DES LÈVRES. — Trempez vos lèvres le plus longtemps possible dans un verre d'eau tiède; lorsqu'elles ont bien ramolli essuyez-les avec un linge doux et chaud, après cela enduisez-les de pommade camphrée; au bout d'un quart d'heure essuyez-les encore; passez-y une nouvelle couche de glycérine; laissez sécher.

LES TACHES D'HUILE. — Couvrir immédiatement la tache avec du plâtre et l'y laisser pendant 15 à 20 heures. On nettoie de cette façon aussi bien les parquets que les étoffes de soie, celles-ci fussent-elles de la couleur la plus tendre; mais le succès ne peut être obtenu si l'huile a eu le temps de sécher.

Malheureux comme les Pierres

On cite toujours les pierres comme ce qu'il y a de plus malheureux au monde. Pourquoi? On n'en sait rien puisqu'elles ne se plaignent pas, et on oublie qu'il y a de plus infortunés qu'elles, qui en sont réduits à ne pas même en avoir une pour reposer leur tête.

La vérité est que le triste sort des pierres est une appréciation absolument gratuite, et que la misère du pauvre diable qui n'a pu s'en faire un oreiller n'est pas sensiblement aggravée par cette privation.

Ainsi, à entendre Galpy, rien n'est plus à plaindre que lui, et cependant, si dur que soit son lit, il constitue, comparé à la pierre, une couche relativement confortable.

Cet être à plaindre est prévenu de mendicité; il avoue le fait et l'explique par son état de misère:

— Enfin, mesieurs, fait-il, d'une voix lamentable, j'en suis réduit à coucher sur un sanglier.

M. LE PRÉSIDENT. — Sur un sanglier! Qu'est-ce que cela?

LE PRÉVENU. — C'est un lit de sangle, mon président; on appelle ça un

sanglier. Il y a trois mois, j'avais 40 francs et de l'ouvrage qu'on m'avait indiqué: comme j'étais dans la dernière des guenilles et que je ne pouvais pas me présenter chez un patron, je dépense mes 40 francs pour m'habiller... en Templier, vous pensez bien que pour 40 francs je ne pouvais pas...

M. LE PRÉSIDENT. — Voyons, tâchez donc de parler convenablement: qu'appellez-vous en Templier?

LE PRÉVENU. — Ça veut dire au Temple; alors, n'ayant pas trouvé l'ouvrage qu'on m'avait dit et étant toujours malade... car, mon président, je suis toujours malade...

M. LE PRÉSIDENT. — Je ne sais pas si vous êtes malade, mais je lis dans une note de renseignements que vous buvez un demi-litre de rhum par jour.

LE PRÉVENU. — Comme médecine, mon président, avec de l'eau mélangée.

M. LE PRÉSIDENT. — Et vous appelez cela vous soigner?

LE PRÉVENU. — Mais, mon président, c'est un de mes amis qui m'a indiqué ça, c'est très connu.

M. LE PRÉSIDENT. — Du rhum et de l'eau?

LE PRÉVENU. — C'est très connu: ça s'appelle *rhum et avpathic*.

M. LE PRÉSIDENT. — En voilà assez.

LE PRÉVENU. — Mais pour ce qui est de la mendicité, j'ai reçu une simple pièce de deux sous dans une rue contre la place Vendôme, la rue... (il cherche.)

Le Tribunal délibère.

LE PRÉVENU. — La rue Monthaboire.

Le Tribunal le condamne à quinze jours de prison.

JULES MOINAUX.

PATRONS "MAY MANTON"

(Primes du SAMEDI)

No 3775. — Nos petits garçons aiment le confort et l'aise; il leur faut des vêtements qui leur laissent toute liberté de s'ébattre à leur goût. Cette jolie blouse combine ces caractères essentiels et l'élégance. Elle est en serge crème avec broderie russe à l'ouverture et formant collet, mais on peut y substituer d'autres matériaux.

Matériaux: Pour un enfant de 6 ans, 1 verge  $\frac{3}{4}$ , 32 pouces de largeur. Dimensions des patrons: Pour enfants de 4, 6 et 8 ans.

No 3785. — Corsage de fantaisie pour dames.

No 3775. — Blouse russe pour garçonnet.



3775 Boy's Russian Blouse, 4 to 8 years.



3785 Fancy Waist, with Bertha, 32 to 40 in. bust.

No 3785. — Le yoke carré et le "bertha" sont parmi les traits principaux des styles de la saison et se prêtent agréablement à de nombreuses combinaisons. Le coquet modèle ci-dessus est en crêpon de laine bleu pastel avec yoke et sous manche en dentelle Cluny crème et avec garnitures de ruban de velours noir. On peut aussi se servir de lainages et de soies de peu de lourdeur.

Matériaux: 3 verges  $\frac{1}{2}$ , 21 pouces de largeur, pour taille moyenne.

Dimensions des patrons: 32, 34, 36, 38 et 40 pouces, mesure de buste.

COMMENT SE PROCURER LES PATRONS "MAY MANTON"

Toutes les personnes désirant avoir les patrons ci-dessus n'ont qu'à remplir le coupon à la page 22 et l'adresser au bureau du SAMEDI avec la somme de 10 centins pour chaque patron demandé, argent ou timbres-postes.

Ajoutons que le prix régulier de ces patrons est de 40 centins chacun.

Les personnes qui n'auraient pas reçu le ou les patrons dans la huitaine sont priées de vouloir bien nous en informer. On peut acheter autant de patrons qu'on veut. Ne pas oublier de bien indiquer le ou les patrons demandés.



## L'INNOCENCE



La tante.—Eh bien, Eva, tu as huit ans aujourd'hui. Quel âge me donnes-tu à moi ?

La nièce.—Voyons. Quelque chose entre vingt-huit et quatre-vingt-huit. Je ne peux jamais me rappeler.

## C'EST-IL L'HIVER OU BIEN L'PRINTEMPS

J'ai, dans bien des vers plats ou bons,  
Blagué l'détraquag' des saisons ;  
Mais un' fois enror faut qu' j'y r' rienne  
Et que je r'commence cette antienne :  
Ah ! ah ! ah ! mais vraiment,  
C'est-il l'hiver ou bien l'printemps ?

A l'époque où l'on d'vrait déjà  
Sortir nank n et panama,  
Il faut, pour s'garer d'la froidure,  
Au contrair' doubler sa fourrure...  
Ah ! ah ! ah ! mais vraiment,  
C'est-il l'hiver ou bien l'printemps ?

Pour qu'ça n'soit pas toujours pareil,  
Quand on espère du soleil,  
Dans un' bourrasque et dans un' trombe,  
A flocons c'est la neige qui tombe...  
Ah ! ah ! ah ! mais vraiment,  
C'est-il l'hiver ou bien l'printemps ?

Puis, quand on n'y compt' plus du tout,  
L'temps change à nouveau tout à coup  
Et l'thermomètre marque un nombre  
Enorme de degrés à l'ombre...  
Ah ! ah ! ah ! mais vraiment,  
C'est-il l'hiver ou bien l'printemps ?

Car, faut' de sujets palpitants,  
J' parl' rais de la pluie et du beau temps...  
Si tu voulais, divin apôtre,  
T' décider pour l'un ou pour l'autre...  
Ah ! ah ! ah ! mais vraiment,

F. l'anqu' nous d'l'hiver ou du printemps !

BOBÈCHE.

Pour ma part, c' perpétuel chang'ment  
M'offic' désagréablement :  
L'troupeau d' mes humeurs se débände,  
D'sort' que mon pauvre moi se d'mande :  
" Ah ! ah ! ah ! mais vraiment,  
C'est-il l'hiver ou bien l'printemps ? "

Et tout m'porte à croir' que je n'suis pas  
Le seul à m'trouver dans ce cas  
Car, chaqu' nuit j'entends mon voisin  
Se lamenter d'un ton chagrin :  
" Ah ! ah ! ah ! mais vraiment,  
C'est-il l'hiver ou bien l'printemps ? "

L'marronnier du Vingt-Mars a les  
Bourgeois absolument nick'lés ;  
Il n'veut rien savoir et nous pose  
Un Poisson d'Avril, je suppose...  
Ah ! ah ! ah ! mais vraiment,  
C'est-il l'hiver ou bien l'printemps ?

Vrai, ça n'est pas possible ! Il faut  
Qu'y ait qué qu'chos' de loufoc là-haut :  
Saint-Médard, il faudrait s'entendre ;  
Tu s'rais bien gentil d'nous l'apprendre :  
Ah ! ah ! ah ! mais vraiment,  
C'est-il l'hiver ou bien l'printemps ?

## UN JOLI MARCHAND

On peut représenter très honorablement, très convenablement un chef de maison et ne savoir pas vendre ; dans tous les magasins, vous trouverez des commis qui savent décider le client à acheter, il y en a d'autres qui manquent d'insistance, de verve, de l'art de convaincre et d'entraîner. — Souhaitons à notre marchand de tableaux dont le magasin a retenti du bruit d'une gifle appliquée à un amateur de tableaux, de ne pas se faire remplacer pour une absence de courte durée, par son ami Cobalet, un bon type, mais bien mauvais commerçant. C'est, d'ailleurs, l'occasion qui a tout fait ; le marchand était seul à son magasin, quand Cobalet y entra en promenant sa flânerie : — Ah ! tu arrives à propos, lui dit-il, j'ai absolument besoin de sortir pour peu de temps : un quart d'heure, vingt minutes ; il ne viendra personne probablement, mais si, par hasard, cependant, il venait un acheteur, les prix sont derrière les cadres. — Bon, bon ! va, je n'ai rien à faire. — Tant mieux, ça se trouve bien ; pourtant il est bien entendu que le prix marqué est le dernier auquel il faut laisser le tableau ; tu demanderas un prix supérieur d'abord, tu feras l'article.

— Bon, bon ! sois tranquille ; le prix derrière et faire l'article, compris.

Et le marchand sortit plein de confiance, puis, revenant sur ses pas : " Ne fume pas dans le magasin," dit-il ; sur ce, il s'éloigna.

Que se passa-t-il entre son ami et le client, plaignant d'aujourd'hui devant le tribunal ? C'est ce que ce client va nous apprendre.

A peine a-t-il commencé son récit que le prévenu l'interrompt :

— Je vous ai offert d'en terminer honorablement par un coup d'épée, vous avez préféré...

M. LE PRÉSIDENT.—Laissez déposer le plaignant !

LE PRÉVENU.—Je le laisse, il préfère la police correctionnelle à un coup c'est son affaire, mais je ferai afficher son nom dans toutes les casernes.

LE PLAIGNANT.—Voyant dans un magasin de tableaux des toiles assez jolies, j'entrais pour examiner de près. Monsieur était là qui fumait une pipe, ce que j'ai trouvé assez inconvenant.

Comme j'ai la vue basse, je tire de ma poche une petite loupe et j'examine une toile. Monsieur ne se dérange même pas et continue à fumer sa pipe ; lui montrant un personnage du tableau que j'examinais, je lui dis : — Voilà un bras qui est un peu court. Monsieur me répond : Court ou long, ça m'est égal, ce n'est pas à moi, je garde la boutique.

M. LE PRÉSIDENT (au prévenu).—C'est comme cela que vous faisiez l'article ?

LE PRÉVENU.—Il m'embêtait avec son bras trop court ; est-ce que je sais moi ? je n'y connais rien.

LE PLAIGNANT.—Comme le tableau me plaisait, je demande à monsieur quel en était le prix. Il me répond : — Tournez le cadre, le prix est derrière. (Rires dans l'auditoire.)

M. LE PRÉSIDENT.—Il faut avouer que votre ami était bien remplacé. (Au plaignant) : Enfin, à quel propos le prévenu vous a-t-il frappé ?

LE PLAIGNANT.—A la suite d'une discussion sur le prix, quand, impatienté, je lui ai dit : " J'ai été dans bien des magasins de tableaux, je n'ai jamais eu affaire à quelqu'un de votre acabit ; il n'est pas permis à un marchand de se faire remplacer par un singulier personnage comme vous". C'est là-dessus qu'il m'a envoyé une gifle et ma remis sa carte pour lui envoyer mes témoins ; elle m'a servi à lui faire envoyer une pièce à comparaître devant le commissaire de police.

M. LE PRÉSIDENT (au prévenu).—Qu'avez vous à dire ?

LE PRÉVENU.—J'ai à dire que je ne permets à personne de m'appeler singulier personnage ; je ne lui ai rien dit de grossier à ce monsieur. Singulier personnage !... Ah ! non : je lui ai offert une réparation.

Le tribunal condamne le prévenu à 200 francs d'amende.

LE PRÉVENU.—Je ferai afficher son nom dans toutes les casernes.

JULES MOINAUX.

## C'EST ÇA

L'oncle.—Mais, mon petit Jules, il me semble que tu es moins lourd qu'hier ?

Jules.—Ben, j'avais te dire, mon oncle, c'est que, hier au soir, maman m'a coupé les ongles !

## EN DOUCEUR

Le neveu.—Je viens, mon cher docteur, vous parler de mon oncle. Est-il vrai qu'il ait, ainsi que vous le lui avez déclaré, la plus belle fluxion de poitrine que puisse rencontrer un médecin ?

Le médecin.—Ne vous réjouissez pas d'avance. Vous savez, il faut bien flatter le client.

## TROP !!!



Jonas.—Voilà que je vois mon ombre en trois éditions... Je suis pourtant certain de n'avoir pas bu tant que ça...



## DEVINETTE



—Où est le cavalier ?

## LE NID D'HIRONDELLE

Quand le mois de mars fut fini,  
(Oh ! jour de printanière brise !)  
Une hirondelle a fait son nid  
Sous le vieux porche de l'église.

Dans les jolis œufs confiés  
À la corniche hospitalière,  
Des petits se sont éveillés  
Juste la semaine dernière.

Ils ont déjà mis leur jupon  
De plumes fines et soyeuses ;  
Et l'on voit hors de la maison  
Sortir six têtes curieuses.

Chaque hirondelle en gazouillant,  
Chaque fois que l'angelus sonne,  
Forme un doux accompagnement  
Au bronze pieux qui résonne.

Elles sont l'honneur du saint lieu  
Tout en lui rendant leur hommage ;  
Et le jour de la Fête-Dieu,  
(C'est connu de tout le village)

Quand passa le Saint-Sacrement,  
Avec un air d'intelligence,  
Elles ont fait très gentiment  
Une petite révérence.

REINE,  
(Agée de 11 ans).

## HISTOIRE D'AVARES

Ce diable de Paris est si bizarre qu'on y trouve toujours de tout. Tenez, voici un type qui réunit Harpagon et Calino, Jacques S\*\*\* était donc un avaro d'une espèce peu commune. Un jour, en 1895, on vint lui dire que le choléra, désertant l'Angleterre, se disposait à faire une entrée triomphale à Paris.

—Il abattra d'un coup trois cent mille habitants, lui dit-on. Le lendemain Jacques S\*\*\*, fort affairé, sort de chez lui pour courir la ville.

—Ah ça ! où allez-vous donc de ce pas, maître Jacques ?  
—Je vais aux Pompes Funèbres retenir une bière bon marché, avant qu'elles soient trop chères.

Autre avaro d'une autre gamme. Jean F\*\*\* est un oisif de Paris avec vingt-cinq mille livres de rente. Un jour, en fumant son cigare aux Champs-Élysées, il aperçoit, assis sous les marronniers, pas loin des chevaux de Marly, une très jolie jeune fille qui lisait un roman à la mode.

Il s'en éprend, la suit quand elle se lève, va jusqu'à sa porte, apprend que c'est la fille d'un petit employé de ministère qui a grand-peine à la marier, parce qu'elle n'a pas un sou de dot. A dix jours de là, il se présente au père, la demande, l'obtient, se marie avec elle et lui fait faire un très beau portrait par un peintre en réputation.

Deux ans après, la jeune femme, à la suite d'un bal, est prise d'une fluxion de poitrine, s'alite et meurt. Voilà un mari désolé, toujours en pleurs. Six mois s'écoulent. Ses yeux se séchent. Un an passe, la mémoire s'émousse. Aux mêmes Champs-Élysées, en fumant encore un cigare, il aperçoit une autre liseuse, la suit, se fait introduire chez elle, la demande en mariage et l'épouse solennellement à Saint-Philippe-du-Roule.

Le lendemain du mariage, il fait venir chez lui le peintre en renom et obtient qu'il effacera la tête du portrait de la défunte pour la remplacer sur la même toile par la tête de la nouvelle épousée.

## LA SEULE PRÉCAUTION

—Pardon, monsieur l'hôtelier, croyez-vous qu'il soit prudent de traverser cette forêt en voiture, à une heure aussi avancée ?  
—Oh ! parfaitement. Vous n'avez qu'à avoir l'œil sur le cocher.

## CHEZ LE PHARMACIEN

Toto.—Papa fait demander une bouteille de liniment et maman veut de suite une bouteille de ciment chinois.  
Le pharmacien.—Très bien. Qu'est-ce qu'il y a donc chez vous ?  
Toto.—Maman a attrapé papa avec le sucrier en porcelaine.

## LES PHRASES COCASSES

V

Elle était de ces femmes qui traversent la vie à cheval sur un piedestal de louanges...

Très coquet de sa personne, il aimait à paraître chaque jour dans les millieux qu'il fréquentait, sous un aspect différent. Aussi tous les matins se demandait-il, avant de s'habiller, quel vêtement nouveau il arborerait. Mais il mettait toujours le même, car il n'en avait qu'un.

Le cul-de-jatte, repoussé par les gens auquel il demandait la charité, ne savait plus sur quel pied danser.

—“Faites cela, s'écria le manchot, et je vous applaudirai des deux mains !”

...Fatigué d'écrire, il change de main...

—“Quel était cet homme ?

—C'était celui de toutes les compromissions !!!”

Le médecin qui soignait l'affection de la jeune fille en avait conçu une très vive pour elle.

Le banquier écoutait ce long discours d'un mauvais œil.

HEU ! HEU !

Tom.—Mon père, qui est très juste, me sert la pension que je mérite...

Fred.—Alors je ne vois pas comment vous pouvez vivre.

## DANS LE GRAND MONDE



Johnny.—V'la Toto qui ramène Nini... Elle va nous jurer que c'est pas elle, mais, les femmes, vous savez, y'a longtemps que j'les connais, faut jamais les croire.



# PRÉPARATIONS RECOMMANDÉES

## LE RIFLE

### La Crème Antiseptique St-Denis

Pour la guérison rapide et sûre des maladies de la peau, telles que le Rifle, les plaies autour des oreilles, le Mal de barbe, les Ulcères, les Echauffements, etc., etc. Satisfaction garantie.

50 cts le Pot.

## CHEVEUX

Plus de têtes chauves ! La chute des cheveux arrêtée ! Les pellicules et les démangeaisons détruites instantanément en faisant usage du

### "TOPIQUE ROBILLARD"

Attestations importantes d'efficacité :

H. C. St Pierre, C.R., 144 rue Berri.  
A. L. de Martigny, Ecr., 55 rue St-Denis.  
J. B. Lafleur, avocat, 9 Côte St-Lambert.  
Dr Lyons Gauthier, oculiste, 187 rue St-Denis.  
Alphonse Bastien, épicière, 1292 rue Ste-Catherine.  
Dr Damase Millette, 103 rue Drolet.  
Louis Franchère, dentiste, 1592 rue Ste-Catherine.  
MM. Jos. Fortier & Morin, 304 rue Chambord.  
L. E. Carufel, sec. Soc. Gén. de Colon., 1546 rue Notre-Dame.  
MM. Alfred et Eugène Lafleur, 9 Côte St-Lambert.

#### Un Bon Témoignage

"La Presse", 14 Septembre 1901.

Monsieur J. H. Levesque, pharmacien : Je suis heureux de pouvoir rendre témoignage de l'efficacité du "Topique du Dr Robillard" et l'éloge que l'on fait de ce merveilleux remède de la chevelure, n'est pas exagéré, j'en suis pleinement satisfait, car dès les premiers essais que j'en ai faits, j'ai pu apprécier ses salutaires effets sur la chevelure.

Signé, J. B. HUCHET,  
Fort Saskatchewan,  
Alberta, T.N.W.

18 mai 1900.

50 cts la Bouteille.

## "CACHETS ST-DENIS"

Très efficaces contre les

MAUX DE TÊTE, NEURALGIES, FIÈVRES,  
INDIGESTIONS, LA GRIPPE,  
Etc., Etc.

25 cts la Boîte.

## DENTIFRICE AU QUINQUINA DE MOUNT

Préparation capitale pour nettoyer les dents, les rendre blanches, en arrêter la carie et donner aux gencives et aux lèvres une couleur saine ainsi qu'une odeur agréable à l'haleine.

Ce dentifrice ne contient que des matières végétales.

15 cts la Boîte.

## PULVOLA

Poudre de toilette, sans égale, contre ÉCHAUFFAISONS, TRANSPIRATIONS, pour les GENS CORPULENTS et les ENFANTS.

35 cts la Boîte.

Cette poudre remplace toutes les autres par sa supériorité, pour la toilette et l'usage des nourrices. C'est une huile en poudre qui adhère à la peau et forme une couche que l'eau ou l'urine ne peut traverser, tel dans les échauffaisons chez les enfants. Elle est tout à fait inoffensive à la peau et recommandée par les médecins.

Un échantillon sera envoyé par la malle, sur demande.

## CATARRHE

### ET RHUME DE CERVEAU

Sont soulagés instantanément et guéris en vous traitant avec le

### "Baume Nozol St-Denis"

25 cts le Tube.

## PURGATION

Pour une PURGATION qui ne vous retiendra pas à la maison et ne vous affaiblira pas sensiblement, prenez les

### "Pilules St-Denis"

Excellentes contre les maladies du Foie et des Reins. Elles tonifient le sang et fortifient le système.

25 cts la Boîte.

A vendre

Chez Tous les Pharmaciens

DÉPOT PRINCIPAL :

## Pharmacie St-Denis

J. H. LEVESQUE,  
Pharmacien-Chimiste,

No 119 Rue St-Denis

COIN DORCHESTER

Téléphone Bell, Est 1622.

N. B. — Envoyez-nous votre adresse, avec le montant en timbres-poste ou mandat, pour la préparation que vous désirez et vous la recevrez par le retour de la malle sans autres frais.

## LA PEAU

La beauté, l'éclat et la fraîcheur de la figure, s'acquiert par l'usage de la

### "Lotion Douce St-Denis"

(BLANCHE OU ROSE)

Elle fait disparaître les taches de rousseur, dissipe les boutons et les petits points noirs du visage.

25 cts et 50 cts la Bouteille.

Contre les GERÇURES, CREVASSES SAIGNANTES et autres irritations analogues des mains ou des lèvres, demandez la

### "Pommade Parfumée St-Denis"

25 cts le Tube.

## LA TOUX

Ne doit pas être Négligée !...

Le meilleur remède connu et expérimenté par certains médecins de renommée au Canada,

### "L'Elixir Expectorant St-Denis"

Une seule bouteille suffit pour guérir la toux la plus sévère et vous épargnera plus d'une nuit d'insomnie.

Sans rival contre les FRISONS, la GRIPPE, la BRONCHITE, la COQUELUCHE, Etc., Etc.

25 cts la Bouteille.

## HEMORRHOIDES

Les douleurs cessent instantanément dès la première application de

### "L'ONGUENT ST-DENIS"

Guérison constatée dans des cas atteints de cette maladie depuis nombre d'années.

75 cts le Pot.

## Autres Spécialités :

VIN DE FER ET BŒUF . . . 50c. la bouteille.

SIROP D'HYPHOSPHITES COMPOSÉ,  
50c. et \$1.00 la bouteille.

ELIXIR D'HUILE DE FOIE DE MORUE,  
\$1.00 la bouteille.

EXTRAIT COMPOSÉ DE SALSEPAREILLE,  
\$1.00 la bouteille.

INSECTICIDE SPÉCIAL CONTRE LES PUNAISES, COQUERELLES, Etc., Etc.,  
15c. la boîte.





**VOTRE FIGURE SUR UN BOUTON** Envoyez un portrait avec 25 cts. Nous vous renverrons le portrait avec un bouton à épingle élégamment fini et notre catalogue illustré. Agents demandés. PHOTO JEWELRY MFG Co., Toronto.



**Montre**  
Gratuite  
Pour introduire les Pilules Roses de Fer Tonique pour enrichir le sang, pour les personnes pâles, la faiblesse chez les femmes, les maladies de foie et des reins, la nervosité, la débilité générale, nous donnons GRATUITEMENT une montre etc., nous donnons GRATUITEMENT une montre plaquée en or 14 k pour dames ou messieurs, magnifiquement gravée, tenant bien le temps. Les Pilules coûtent 50c. la boîte, \$3.60 pour 8 boîtes. Envoyez ce montant et vous recevrez 8 boîtes et la montre, ou écrivez pour particularités. C'est une offre de bonne foi. The Dr. Weston Pill Co., 266 rue Yonge, Toronto, Ont.

**Justement ce qu'il vous Faut**  
100 FOIS la Force Lumineuse d'une chandelle pour 1 cent par soir.  
Demandez les détails.  
**SUNLIGHT GAS LAMP CO.,**  
LACHINE, P. Q.

**Pilules de Fer pour le Sang** DE COVERNTON  
Un infallible restaurateur du sang et tonique des nerfs, pour hommes et femmes, jeunes ou vieux. Guérit toutes les maladies provenant de la pauvreté du sang.  
PRIX 25 CTS LA BOITE DE 50.  
**C. J. COVERNTON & CO.,**  
Coin Bleury et Dorchester, Montréal.

**Jeunes Epouses** Devraient savoir comment PRENDRE SOIN d'elles-mêmes. Le livre "Wife's Hand Book" révèle un moyen sûr et efficace. Envoyé sous enveloppe bien fermée à n'importe quelle adresse sur réception de 10 cents pour payer les frais de poste.  
The Regent Pharmacal Co., B. P. 1008, Montréal.

**SUITES D'UN RHUME**  
soit de cerveau, soit de la poitrine, soit le catarrhe chronique, la consommation et le tombeau.  
**KOLDSTOP**  
est un traitement complet, comprenant des pilules, des poudres et un soufflet. Il arrête le pire rhume de cerveau ou de poitrine en 24 heures.  
Prix, 25 cts.  
KOLDSTOP: 25 cts la boîte par la poste, de la "Kold-stop Chemical, Montréal."

Le malheur est une vieille femme qui s'assied à votre chevet pour tricoter.

**MONTRE**  
**Gratis**  
COUPON  
**N° 2**  
Pour détails, voyez LE SAMEDI de la semaine dernière.  
Le dernier coupon paraîtra dans LE SAMEDI de la semaine prochaine.  
**Dr De Vere Medicine Co.,**  
MONTREAL

Les camelots parisiens passent pour avoir de l'ingéniosité à revendre; ils pourraient prendre des leçons près de leurs camarades de Londres.  
Un de ces hommes inventifs se promène le long du Strand et offre aux passants une enveloppe fermée portant cette inscription :

Portrait du commandant des Boers  
De Wet  
Dix centimes  
Un piéton arrive, achète l'enveloppe, l'ouvre et... et ne trouve rien. Furieux, il se précipite sur le camelot :  
— Mais où est Dewet ?  
— Vous ne l'avez pas trouvé ?  
— Mais non.  
— C'est que ce diable d'homme s'échappe même des enveloppes !  
Et la galerie "se paie" la tête de l'acheteur, qui n'a qu'une chose à faire : s'échapper à son tour !

Piédevigne, cultivateur à Vouvray, sort furieux du théâtre, où l'on représente la *Tour de Nesle*.  
— Ils sont agaçants, s'écrie-t-il, avec leur Marguerite de Bourgogne !... Il me semble que lorsqu'ils jouent dans l'Indre-et-Loire ils pourraient bien l'appeler Marguerite de Touraine !

**BONNE PRÉCAUTION**  
Si vous êtes sujet à la toux, prenez un peu de *Baume Rhumal* avant de vous exposer à l'air vif.

Mlle Victoire ne veut pas entendre parler du petit Emile, qu'on lui propose pour mari. Elle objecte calvitie radicale.  
— Pure coquetterie de sa part, chère enfant, riposte son papa. Il s'est pas plus chauve que toi; seulement, les cheveux lui allaient mal, alors il a renoncé à les porter !

Deux bourgeois causent ensemble d'un jeune homme, fils d'un de leurs amis :  
— Que fait-il ?  
— Il est attaché à la caisse d'une de nos principales administrations.  
Le premier, avec candeur :  
— Ah ! on les attache maintenant ! C'est une bonne précaution.

**Naïveté :**  
Victoire et sa petite sœur tombent en extase à la porte d'une boulangerie devant un nègre portant le costume traditionnel des mitrons.  
— Tiens, un nègre boulanger... Il y en a donc ?  
— T'es bête... Il faut bien faire le pain de seigle.

Afin de se rendre compte des progrès de son rejeton en histoire de France Fondebois lui demande par qui a été gagnée la bataille d'Arques.  
Le gamin, sans sourciller :  
— Par Jeanne !

De prétendus grands hommes ne donnent que leurs noms aux événements : ce sont les étiquettes de l'Histoire.

**E. H. Grover**  
Cette signature est sur chaque boîte des vraies Tablettes **LAXATIVE BROMO-QUININE**.  
Le remède qui guérit le rhume en un jour.

**Efficacité sans égale.**  
**Pilules Sanguines du Dr Jean**  
Femmes. Filles. Jeunes et plus âgées. Si vous souffrez de faiblesse du sang, d'épuisement des nerfs, douleurs dans le dos, pâles couleurs, irrégularité, palpitations du cœur, ou autres maladies particulières aux femmes, prenez des Pilules SANGUINES du Dr Jean. "Extrait du sang frais" pour tonifier vos nerfs, enrichir votre sang et soutenir l'action du cœur.  
Soulagement immédiat. Guérison certaine.  
50c la boîte. Toutes pharmacies. Envoyées partout par la malle franco, sur réception du prix. Cie Médicale du Dr Jean, B. P. Boîte 187, Montréal, Que.

**ORNAMENTAL HAIR**  
**PALMER'S**  
1745 NOTRE DAME ST. MONTREAL.  
**Voyez les Nouvelles Idées de Palmer** en fait de...  
**PERRUQUES, TOUPETS, TRANSFORMATIONS**  
Un assortiment énorme de Bandes en Cheveux d'un Gris Naturel et nuances rares.  
ELEGANTS SALONS POUR DAMES.  
Artistes Experts.  
**PALMER & SON,**  
1745 Rue Notre-Dame.

**UNE SEULE BOUTEILLE**  
DE  
**Sirop Vegetal de Viel**  
Guérit un Marchand de Ste-Justine,  
**M. R. DEGUIRE,**  
D'un Cas Grave de Dyspepsie  
M. R. Deguire, marchand distingué de Ste-Justine, nous écrit :  
"Le SIROP VÉGÉTAL DE VIEL opère des merveilles. J'ai souffert longtemps de Dyspepsie. J'étais tenu de suivre un régime sévère, ne mangeant jamais de viande, évitant avec soin, non seulement les repas copieux, mais encore les mets riches et de digestion difficile. J'étais parfois constipé, souffrant de violents maux de tête avec douleurs générales. J'affaiblissais considérablement. Quelqu'un de mes amis, venant au magasin, me conseilla de prendre le SIROP VÉGÉTAL DE VIEL. Je n'hésitai pas à essayer ce remède qui m'était recommandé par une personne sage, intelligente et digne de foi. En sus, cette personne avait éprouvé elle-même, dans une maladie analogue à la mienne, les grands bienfaits de cette médecine, le SIROP VÉGÉTAL DE VIEL. Dès que j'en eus pris quelques doses, je commençai à me porter mieux. Au bout d'une semaine, je n'étais plus le même homme. Déjà la digestion se faisait bien et les autres maladies disparaissaient rapidement. UNE SEULE BOUTEILLE de SIROP VÉGÉTAL DE VIEL suffit à me remettre parfaitement. Tout va à merveille depuis cette époque, jouissant d'une santé excellente. J'ai souvent recommandé cette préparation à des personnes souffrant de Dyspepsie et toutes en ont été fort satisfaites."  
"R. DEGUIRE."

**GRATIS** **GRAPHOPHONE**  
Offert gratuitement aux personnes qui voudront seulement que 3 douzaines de boutons ornés de magnifiques photographies du roi Edouard VII, et de la reine Alexandra à 10c. chacun. Ces boutons sont quelque chose de nouveau. Ils sont faits d'une véritable photographie de notre nouveau roi et de notre nouvelle reine, entourée d'un cercle argenté et fixée sur une magnifique rosette de couleur. Ce merveilleux instrument nous envoyons les cinq morceaux choisis suivants : Un discours, "Song of Sixpence"; Solo de Piccolo, "Mocking Bird"; Imitation du chant du rouge gorge, cris du crapaud, des dindes, poulets, autruches etc.; et un Solo de Cornet, "Dixie Land." Ecrivez pour avoir les boutons. Quand vous les aurez vendus, envoyez-nous l'argent et nous vous enverrons le Graphophone avec accessoires complètes, tous frais payés. **THE PRIZE CO., Boîte 608, TORONTO.**



## LE NEGRE

L'autre matin, dans une allée du Jardin du Luxembourg, où un blond soleil filtra du haut des marronniers, je voyais venir un jeune étudiant nègre, tout pimpant dans sa toilette printanière, — jaquette bleu-marine, gilet blanc, pantalon noisette, souliers vernis

Un chapeau gris haut de forme coiffait sa tête crépue, des gants mastic étroitement boutonnés se tendaient à éclater sur ses mains robustes, et

## HISTOIRE COURTE ET CLAIRE



I.

son menton laineux tranchait sur la soie claire d'une cravate longue, épinglée d'une pierre verte. Il paraissait fort satisfait de son costume neuf, et sa face ronde, lippue, montrait, dans un large sourire, deux rangées de dents éblouissantes.

Ces solides dents de carnivore faisaient penser aux ancêtres voraces de ce jeune noir transformé par la civilisation; involontairement, j'avais la

suggestion d'une bande de cannibales dansant sous les cocotiers autour d'un grand feu où rôtissait un de leurs ennemis. Bien que j'aie dépouillé les vieux préjugés et que je reconnaisse en ce naturel d'Haïti ou de la Martinique un frère en humanité, néanmoins un reste d'atavisme me trouble toujours quand je me trouve face à face avec un des représentants de la race noire; je suis obligé de faire un effort pour me persuader que nous avons eu tous deux le même lointain grand-père.

La figure souriante et épanouie de l'étudiant à peau d'ébène réveilla en moi, ce matin-là, mes impressions d'autrefois, à l'aspect du premier nègre que j'ai rencontré.

Je courais alors sur mes dix-sept ans et j'achevais mes études au fond d'une province de l'Est où les chemins de fer n'avaient pas encore pénétré. A l'époque des vacances, je fus invité à une noce compagne, dans un village de Barrois, dont les maisons agglomérées à la base de trois collines sont toutes baignées dans un ruisseau clair, qui court en glougloutant à travers les rues.

Je devais servir de garçon d'honneur au marié et j'étais très fier de cette distinction, d'autant plus qu'on m'avait réservé pour "Valentine" une des plus aimables filles du pays.

Chez moi, on nomme "Valentine" la jeune personne à laquelle on doit servir de cavalier pendant toute la durée de la noce.

Celle que je devais accompagner était une paysanne de mon âge, mignonne, souple et fine, tout à fait à mon gré. Elle apprenait le métier de couturière.

On ne pouvait pas dire qu'elle fut jolie mais une masse de cheveux châtain frisés, des yeux bruns limpides, des lèvres saines et charnues la rendaient néanmoins très séduisante.

Svelte et potelée à la fois, les joues d'un brun rosé, elle était appétissante et savoureuse comme un brugnol.

Dès la veille au soir, nous avions fait connaissance. Avec une impétuosité de collégien impatient de devenir un homme, avec ma prédisposition à m'amouracher de toutes les jeunes filles que je rencontrais, je lui donnai sur-le-champ mon cœur et je rêvai de conquérir le sien. Mais si j'étais audacieux en imagination, je l'étais fort peu en actions et en paroles.

Assis côte à côte, près de la fenêtre ouverte sur un jardin campagnard, où les *quoichiers* pliaient leurs branches, lourdes de longues prunes violettes, je regardais à la dérobée Claudette Delorme — ainsi se nommait ma "Valentine".

Son profil chiffonné se détachait en silhouette sur la rougeur mourante du couchant et, pareils aux confuses clartés crépusculaires, une troublante émotion me serrait la poitrine, un vague désir d'êtreindre les mains de Claudette et de lui dire des mots d'amour me montait au cerveau. Seulement, j'étais piteusement timide, et je n'osais ébaucher un geste ni balbutier une parole.

Tandis que les doigts de Claudette roulaient et déroulaient machinalement les rubans de son tablier, la nuit vint: on apporta de la lumière et je m'allai coucher en rêvant aux mignonnes fossettes de ses joues où j'aurais voulu poser mes lèvres...

Le lendemain la cérémonie nuptiale fut célébrée; puis, après un copieux déjeuner, le cortège dévala, violoneux en tête, vers le bal installé dans une salle d'auberge confinée à un plantureux verger; déjà les contredanses se nouaient et se dénouaient aux sons aigres ou nasillards des violons et de la clarinette, quand une rumeur partie du fond du village bourdonna dans

la rue comme le ronflement d'une batteuse et couvrit bientôt les fions-fions des musiciens:

— Un *naur*! un *naur*! (un noir) criait-on.

Les danseurs intrigués se précipitèrent aux fenêtres. Une troupe de filles effarées reflua dans la salle.

— Ho! ma mie, dit à ma "Valentine" une des nouvelles venues, en voilà une histoire! Ta cousine, la Désirée, celle qui s'est mariée à Paris, vient d'arriver avec son homme, et quel homme, ma chère!... Un nègre!

— Un nègre! murmurait Claudette, sans trop se rendre compte de ce que cela pouvait bien être.

Toutefois, pressentant à la mine éberluée de son interlocutrice qu'il s'agissait d'une étrange aventure, elle ouvrait de grands yeux et joignant les mains:

— Oui un nègre... noir comme la *cramail* (la crémaillère); du reste, tu vas le voir; la Désirée l'amène au bal...

En ce village perdu au milieu des bois et où jamais encore on n'avait aperçu un homme de couleur, la soudaine apparition du singulier mari choisi par Désirée avait révolutionné la population. A mon tour, je courus sur le pas de la porte et je vis, longeant le ruisseau, le couple qui cheminait, non sans peine, à travers l'attroupement des curieux et les pialements d'une bande de gamins. De tous les seuils partaient des exclamations de surprise mêlées à des gauseries en patois. Les gens, scandalisés, ne comprenaient pas qu'une fille du pays eût consenti à vivre maritalement avec un moricaud.

Malgré son aplomb de Parisienne, Désirée—maigre et futée—semblait gênée de cet accueil bruyamment goguenard et du brouhaha mené autour de son époux couleur d'ébène.

Quant à celui-ci, sanglé dans sa redingote de cérémonie, il s'avancait avec sérénité, et ses grosses lèvres souriaient placidement, tandis qu'il assistait d'un air paternel à l'ébahissement général.

Avec leur bourdonnante escorte, les nouveaux venus pénétrèrent dans l'auberge.

Dès que la femme du nègre eut reconnu ma "Valentine", elle entraîna son mari vers elle en s'écriant:

— Hé! voici Claudette!... Bonjour cousine! viens donc embrasser ton cousin!...

Le nègre grimaca un large sourire qui montra toutes ses dents, puis il prit galamment Claudette à bras-le-corps et, bien que la petite se débattît comme un oiseau effarouché, il l'enleva de terre; goulument, ses lèvres épaisses s'appliquaient sur les joues de la pauvre Claudette, et entre chaque baiser il grasseyait aimablement:

— Bonzou, cousine!

Cela dura une vingtaine de secondes.

Dès qu'elle se retrouva sur ses pieds, Claudette ne demanda pas son reste et s'enfuit, terrifiée, honteuse, au fond du verger sur lequel s'ouvrait une des portes de la salle.

Indigné des embrassades du moricaud profanateur, je m'empressai de la suivre; je la rejoignis sous un pommier où elle s'était agenouillée et demeurait blottie, cachant sa tête frisée dans ses mains.

Au bruit de mes pas, elle entr'ouvrit timidement ses doigts et, rassurée, se décida à me montrer sa mignonne figure consternée.

— Ah! soupira-t-elle, c'est vous!... J'avais peur que cet affreux *naur* s'avisât de me pourchasser jusqu'ici... Oh! le vilain homme!... Je sens que son vilain museau noir a dû déteindre sur mes joues... Est-ce que ça se voit?

— Dame! un peu, répondis-je, un souffle audacieux m'ayant traversé le cerveau.

Elle prit crédulement son mouchoir et en frotta ses joues.

— Vous vous y prenez mal, mademoiselle Claudette, continuai-je; je sais un meilleur moyen d'effacer les taches noires dont ce maudit nègre vous a mâchurée.

Je m'agenouillai près d'elle, je lui saisis les mains, et mes lèvres enhardies cueillirent enfin sur les fermes joues brunes les baisers tant rêvés.

Claudette me regardait avec des yeux souriants et son sourire creusait des fossettes au coin de sa bouche.

— Il n'y a plus rien? demanda-t-elle ingénument: tout est bien parti?

— Presque! répondis-je, alléché... mais pour plus de sûreté je vais recommencer!...

ANDRÉ THEURIET.

!!!

Toto.— Qu'est-ce que tu lis, Jeannette?

Jeannette.— Les poésies faites par papa.

Toto.— T'as donc été méchante?

VIEUX

L'art de se venger est peu connu.



III.





# Epuisement des Nerfs

Des centaines de jeunes filles et de femmes ne peuvent compter que sur leurs efforts pour gagner leur vie et il n'est pas de classe de la société plus admirée pour son indépendance et son courage. Mais soit derrière le comptoir, dans le bureau, à la manufacture ou à la maison, le travail s'ignifie la vie à l'intérieur—souvent dans des chambres mal aérées. Il y a tension des nerfs ; le sang s'appauvrit ; les joues deviennent pâles et cirieuses ; il y a maux de tête fréquents, fatigue continuelle, rapide palpitation du cœur au moindre effort, peut-être des rides et une appa-

rence de vieillesse prématurée. Si les premiers symptômes sont négligés, cela peut mener à une décrépitude complète et peut-être à la plus redoutée de toutes les maladies : la Consommation. Il faut un tonique, et pour cette fin les

## Pilules Roses du Dr Williams

sont sans égales. Leur merveilleux record de guérisons les place à la tête de toutes les médecines dans le monde entier. L'usage de ces pilules a rendu alertes, heureuses et fortes des milliers de femmes et filles faibles, souffrantes et abattues.

Au nombre des personnes qui ont été presque arrachées à la tombe grâce à cette médecine, se trouve Mlle M. C. Marceaux, de St-Lambert de Lévis, Qué. Mlle Marceaux dit :

"C'est pour moi un immense plaisir que de parler des bienfaits que j'ai reçus des Pilules Roses du Dr Williams. Depuis quelques années, je demeurais au Wisconsin, avec un parent, où je consacrais mon temps à l'étude de l'anglais et de la musique, ayant l'intention de faire de cette dernière ma profession. Je n'étais pas très forte et mes études me fatiguaient beaucoup. Lorsque je fus sur le point d'atteindre mes quatorze ans, je devins très pâle, je souffrais de graves maux de tête et de faiblesse. Je consultai un médecin, et, selon son avis, je retournai au Canada. La fatigue du voyage, cependant, me rendis pire et, à la fin, je devins si faible qu'il m'était impossible de marcher sans aide. J'étais extrêmement pâle, j'avais les sourcils enflés, j'avais continuellement mal à la tête, et j'étais si nerveuse que le moindre bruit faisait battre mon cœur violemment. J'avais presque du dégoût pour la nourriture et j'en vins à ne peser que quatre-vingt quinze livres. Ni les remèdes du docteur, ni rien de ce que j'avais pris jusqu'à ce temps, ne semblaient me faire le moindre bien. Je restai allitée pendant environ un an et, selon moi, il n'y avait que la mort qui put mettre un terme à mes souffrances. Heureusement, une des connaissances de mon père m'apporta un jour une boîte de Pilules Roses du Dr Williams et me força à les essayer. C'est ce que je fis, et je crus qu'elles m'avaient fait un peu de bien ; alors mon père en acheta encore. Après que j'en eusse pris quelques boîtes, toutes mes amies pouvaient constater qu'elles me donnaient du soulagement, et le temps que je mis à en consommer neuf boîtes, j'avais acquis une meilleure santé que je n'avais jamais eue auparavant, et j'avais augmenté de quinze livres. Je vous dis cela par reconnaissance, afin que, s'il y a d'autres jeunes filles faibles et malades comme je l'ai été, elles sachent comment recouvrer la santé."

Les jeunes filles qui arrivent à l'âge de femme sont à la période la plus critique de leur existence. Du soin qu'elles reçoivent dépend leur bonheur futur. La négligence peut être, soit une mort prématurée, soit une vie de misère. Si les mères insistaient pour que leurs filles qui grandissent fassent usage occasionnellement des Pilules Roses du Dr Williams, le résultat serait un sang riche, des nerfs vigoureux et une bonne santé.

Mais il faut que vous ayez les vraies Pilules, et rien que les vraies portent le plein terme : "Dr. Williams Pink Pills for Pale People" sur l'enveloppe autour de chaque boîte. Vendues par tous les marchands ou envoyées par la poste franco, au prix de 50 cents la boîte ou six boîtes pour \$2.50, en s'adressant à la Dr. Williams Medicine Co., Brockville, Ont.

### LES FEMMES QUI PRÉCHENT

Les Etats-Unis sont certainement le pays où l'on trouve le plus de femmes qui s'adonnent à la prédication. Elles sont en effet au nombre de 250, appartenant à une vingtaine de sectes différentes. Voici par exemple la Rév. Augusta J. Chapin, doctoresse en théologie et "pastoresse" depuis plus de quarante ans. La femme d'un ministre de Broklyn est officiellement reconnue comme coadjutrice de son mari et ce qui rend la situation assez piquante, c'est que toutes les fois que la dame célèbre un mariage, elle s'adresse à la fiancée en négligeant le sacramentel : "Vous devez obéissance," etc... tandis que son seigneur et maître reste fidèle à la vieille formule. En Angleterre, on trouve au moins une ministre, la Rév. Alice Augusta Gore qui fait entendre la parole de Dieu à Lockten-on-Tees.

On sait que l'armée du Salut est sous le commandement suprême d'une maréchale et que, dans les rangs de la *Salvation Army*, les femmes qui prêchent sont innombrables.

### UN PETIT JOUEUR DE BILLARD EXTRAORDINAIRE

William Hope, de Cornwall Landing, New-York, n'est âgé que de onze ans, et cependant il est de force à se mesurer avec les plus illustres professeurs du monde entier. Tout récemment il est revenu d'une longue tournée avec des records vraiment enviables et il a battu entre autres grands artistes Sutton, Schœfer et Vescono, le maître espagnol. En carambolant il a l'air de jouer à la balle et les grandes difficultés ne semblent qu'un jeu pour lui. A l'Académie de Green (Chicago), il fit ses séries les plus étonnantes, 180 points en moyenne, une fois même 185. Lorsqu'il joua avec Schœfer, il en fit 200.

En lisant ces nombres déjà si surprenants, on doit songer qu'il s'agit naturellement du grand billard américain et l'on reconnaîtra que William Hope est bien, sans contestation possible, un enfant prodige aux triomphes duquel toutes les capitales européennes applaudiront bientôt sans doute.

Un joli mot d'Alexandre Dumas : On parlait devant lui d'un directeur du théâtre ancien contre-bandier parisien, qui, après avoir vécu des dupes qu'il a faites, avait une peur atroce d'être mangé à son tour ; aussi était-il l'homme méfiant par excellence. —Il est à ce point de précaution, dit Dumas, que, le jour où il rendra l'âme, vous verrez qu'il demandera un reçu.

Deux pâles gredins causent dans un assommoir : —Mâtin ! t'as une redingote, à présent ?... —Un peu, mon p'tit ! V'là comment on se met. —Et combien qu'elle vaut ? —J'sais pas : c'était la nuit... y avait personne au magasin.

—Qu'est-ce qu'un juif ? —Un israélite en train d'arriver. —Qu'est-ce qu'un israélite ? —Un juif qui a fait fortune.

### SPÉCIFIQUE INCOMPARABLE

Le *Barume Rhumal* est le vrai spécifique contre les fluxions de poitrine.

# Cures Weak Men Free

ASSUREZ L'AMOUR ET UN FOYER DOMESTIQUE HEUREUX POUR TOUS

Comment chacun peut promptement se guérir après des années de souffrances provenant de faiblesse sexuelle, de perte de vitalité, d'inséminations nocturnes, de varicocele, etc., et porter au développement et à la vigueur complète les petits organes faibles. Vous n'avez tout simplement



L. W. KNAPP, M. D.

qu'à envoyer votre nom et votre adresse au Dr L. W. Knapp, 2149, Hull Building, Détroit, Mich., et il se fera un plaisir de vous envoyer la recette entière avec toutes les directions permettant à un homme de se guérir facilement chez lui. Voilà, certes, une offre très généreuse et les extraits suivants, choisis dans sa correspondance quotidienne, montrent ce que les gens pensent de sa générosité :

"*Cher monsieur* :— Veuillez accepter mes plus sincères remerciements pour votre lettre de date récente. J'ai donné à votre traitement un essai complet et le bénéfice que j'en ai retiré a été extraordinaire. Il m'a complètement restauré. Je suis aussi vigoureux que lorsque j'étais jeune homme et vous ne pouvez vous imaginer combien je suis heureux."

"*Cher monsieur* :— Votre méthode opère magnifiquement. Les résultats sont exactement ce dont j'avais besoin. La force et la vigueur sont entièrement revenues et le développement est absolument satisfaisant."

"*Cher monsieur* :— Votre lettre est en main et je n'ai aucune difficulté à me servir de la recette telle que décrite et je puis vous dire sincèrement que c'est un bienfait pour les hommes faibles. J'ai beaucoup gagné en développement, force et vigueur."

Toute correspondance, strictement confidentielle, expédiée sous enveloppe simple et cachetée. La recette est envoyée gratuitement sur demande et le Dr Knapp désire que chacun l'ait.



## GRATIS

Graphophone offert gratuitement aux personnes qui...

...summetra très bien gravés, ainsi de grand. Les plus mélodieux, en grands imitatifs, etc. Elles sont très nouvelles, chaque dame en achetant une. Ce merveilleux instrument est fait par la célèbre Phonograph Co., de New York et Paris. Avec cet instrument nous envoyons les cinq nouveaux choisis suivants : "Discours" "Song of S'pence" ; Solo de Piccolo, "Morning Bird" ; Imitation du chant du rouge-gorge, cris du ruisseau, des dindes, poulets, autruches, etc. et un Solo de Cornet, "Dixie Land." Ecrivez pour avoir les épingles. Quand vous les aurez vendues envoyez-nous l'argent et nous vous enverrons ce splendide Graphophone, avec instructions complètes, tous frais payés. THE JEWELRY CO., BOITE 608, TORONTO.

Les petits abus sont de grands abus quand ils écrasent les petites gens.



## GAGNEZ CETTE MONTRE

En vendant que 2 douzaines seulement de ces photographies de Sa Sainteté Léon XIII à 10c. chacune. Ces photographies sont de grandeur cabinet et sont dans les derniers goûts de l'art photographique. Tout le monde aimait à avoir une bonne photographie de Sa Sainteté, c'est pour cela que nos photographies se vendent facilement. Ecrivez-nous et nous vous les aurons par la poste. Quand vous les aurez vendues envoyez-nous l'argent et nous vous enverrons cette belle montre en nickel poli avec bord bien orné et véritables mouvements à cylindres américains. C'est une montre recommandable qui tiendra dix ans. Ecrivez aujourd'hui. THE PHOTO ART CO., BOITE 646, TORONTO, ONT.

**SOIE** Vu certains arrangements spéciaux faits avec de grandes Manufactures nous avons pu acheter une quantité énorme de magnifiques Coupons de Soie, et nous nous proposons de donner une belle bargain de Soie aux dames qui s'occupent d'ouvrages de fantaisie tel que Cousines, Cravates, Echarpes, etc., et autres articles utiles et d'ornements. Les morceaux viennent en variété de patrons, sont de bonne grandeur et bien assortis. Tant qu'il y en aura ils se vendront à 15c le paquet ou 2 paquets pour 25c. McFarlane & Cie., Toronto



HORRIBLE!



Faminard.—Oui, monsieur, je n'avais pas mangé depuis trois jours quand, heureusement, j'ai découvert un calendrier.  
 Tox.—Qu'en avez-vous fait ?  
 Faminard.—J'en ai dévoré toutes les dates.

## Amusements

### THÉÂTRE NATIONAL FRANÇAIS

Pour succéder aux "Deux Orphelines" on a monté, au Théâtre National, le drame célèbre de Mme Henry Wood, traduction de M. Jehin Prume, qui sera à l'affiche toute la semaine du 6 mai.

Cette pièce de la plus haute moralité et pleine de sentiment, a été jouée à New-York trois cents fois, consécutivement, par Mme Ada Gray, la grande artiste américaine, avec un succès colossal. Elle abonde en scènes très dramatiques et en situations pathétiques qui empoignent le spectateur. L'auteur a retracé avec un réalisme saisissant les infortunes d'une jeune mère qui, pour se venger de son mari odieusement calomnié, s'enfuit avec un misérable et ne tarde pas à être à son tour abandonnée. Le temps passe, chacun la croit morte, son mari en épouse une autre, et lorsqu'elle revient à East Lynne, la propriété de celui qu'elle a quitté, elle découvre l'affreuse vérité. Sa mort, après celle de son enfant, met enfin un terme à ses souffrances.

Les principaux rôles d'"East Lynne" ont été confiés à MM. Palmiéri, Petit-Jean, Bouzelli, Leurs, Godeau, La Grange, Gravel, Mme de la Sablonnière, Melle Rhéa, Mme Nozières, la petite Bougé et Mlle Bérangère.

C'est un nouveau et grand succès assuré pour le Théâtre National.

### LA NATATION

#### CLUB MONTRÉAL

Le comité exécutif du Club de Natation de Montréal s'est réuni, il y a quelques jours, au bureau du président, M. Godin.

Les heureux résultats du travail de la saison dernière ont rempli d'espoir pour cette année les dévoués officiers du Club.

Ils sont à préparer pour les ama-

teurs de la nage le plus attrayant programme de concours que le Club ait encore eu.

### Devenue Forte

Messieurs,—Que j'ai donc eu de la chance que mon mari vous ait rencontré ! Vous lui avez conseillé d'essayer votre VIN DES CARMES et quatre bouteilles m'ont entièrement remise, au point que mes amis ne me reconnaissent plus. Je souffrais depuis des années de débilité générale, et j'avais essayé les médecins et toutes les préparations médicinales en vain. Aujourd'hui, je suis parfaitement bien portante. Et ma maigreur a disparu. Ce n'est pas cher, \$3.00 pour se guérir, et mon cas devra populariser votre excellent vin à Lévis où je suis bien connue.

Votre reconnaissante,

Mme THOM. LEMELIN,  
 Saint-David.

N. B.—Mme Lemelin est l'épouse du contremaître des usines Carrier, Lainé & Cie, à Lévis. On remarquera que toutes ces attestations sont signées de noms parfaitement connus, et non d'étrangers qu'on n'a jamais vus.

Deux combles de la sensibilité :  
 Pleurer en voyant fouetter une crêpe, ou en voyant battre des tapis.

\* \*

Qu'on me montre le Fleuve d'oubli, et je trouverai la Fontaine de Joie.

### Renseignements Précieux

La Dorenwend Co., de Toronto, annonce présentement dans nos colonnes une série de spécialités médicales d'une valeur réelle. Sa Ceinture Electrique est reconnue comme "la meilleure du monde". Ses bandages herniaires sont les plus parfaits et d'autres articles du genre sont d'une égale valeur. Nous recommandons à nos lecteurs d'écrire à cette compagnie pour avoir des renseignements complets sur ses différents appareils. Le catalogue appuie fortement sur le fait que le bandage "Perfection" fabriqué par cette compagnie retient la rupture comme si on y mettait les doigts. Ce sera un bienfait pour ceux qui souffrent de rupture et qui ont eu à subir tant de malaise et d'inconvénient avec les bandages vieux genre. Lisez les annonces dans les autres pages et demandez les brochures à la Dorenwend E. B. & T. Co, 93 Yonge St, Toronto.

# CHRONIQUE

## Le Bonheur du Ménage

Par MARCELLE DU LAC

Est-il un spectacle plus charmant que celui d'un ménage vraiment heureux, où jamais un nuage ne vient troubler la félicité commune et où les deux époux, robustes et forts, parcourent gaillardement le chemin de la vie, sans laisser aux ronces de la route arracher la moindre bricbe de leur constante tranquillité.

Ils n'ont qu'une même pensée et qu'un même cœur ; entre eux, c'est une émulation charmante pour satisfaire leurs désirs réciproques, pour aller au-devant de tout ce qui peut plaire à l'un et à l'autre.

Ce ne sont que prévenances et attentions délicates de part et d'autre.

La femme chérit son intérieur et s'applique à le rendre aussi agréable que possible à son mari. Toujours prête et active dans sa maison, elle l'égaye de son joyeux babil, de ses chants et de sa belle humeur.

Elle se fait belle pour recevoir son seigneur et maître ; elle va au-devant de lui fraîche, enjouée pour le recevoir à son retour du travail quotidien, elle efface d'un baiser les soucis du jour, c'est le rayon de soleil qui traverse l'existence du travailleur,

Si celui-ci ramène quelques amis à son logis, il est sûr de trouver pour eux et pour lui un accueil chaud et réjouissant. Ses compagnons envient son bonheur, jalouxant la beauté de sa femme et il jouit de l'envie qu'il crée parmi eux.

Voilà le parfait bonheur et il devrait toujours durer, rien ne devrait jamais ternir ces beaux jours ensoleillés, écarter ces deux êtres si bien faits pour boire ensemble à la coupe délicieuse du bonheur.

Mais, il ne faut pas perdre de vue que nous sommes les instruments de notre propre bonheur et que la moindre imprudence, la moindre négligence peut faire écrouler sans rémission ce brillant échafaudage.

Un beau jour, le tableau change, sans raison apparente pour ceux qui oublient combien la femme est un être fragile et complexe, combien sa constitution demande de sollicitude.

La jeune femme que l'on a connue si riieuse, si rosée, si légère devient tout à coup triste et morose ; son moral s'affecte, sa gaieté disparaît, elle se néglige, elle néglige sa maison, sa toilette, son époux.

Au lieu du visage accueillant que celui-ci était accoutumé à rencontrer, il se trouve en face d'un être nerveux, détraqué, sans courage, à qui le moindre travail répugne, que le moindre bruit fatigue, que la plus légère caresse énerve.

Les amis qui fréquentaient cet aimable foyer deviennent de plus en plus rares ; ils voient que leur présence pèse, qu'ils ne sont plus les bienvenus et ils s'éloignent peu à peu.

C'est le moment de la crise fatale, et malheur à ceux qui négligeraient alors de faire appel à la vertu toute puissante des Pilules Rouges.

Une consultation chez les médecins spécialistes de la Compagnie Chimique Franco-Américaine, et le bonheur de ce couple charmant peut renaître.

Avec un traitement suivi, avec quelques boîtes de Pilules Rouges, la jeune femme reprendra ses forces, son teint, sa belle humeur.

La joie, la tendresse reviendront au logis.

Mais ne tardez pas, car les instants sont précieux et le moindre retard peut rendre incurable ce qui est encore une indisposition commune à toutes les femmes.

Ah ! combien les Pilules Rouges en ont sauvés de ces jeunes ménages, sauvés de l'affliction, de la douleur, de la séparation, de la honte parfois.

Quel avenir est réservé à la femme qui néglige aux premières atteintes du mal de prendre les soins que nécessitent son état, qui ne va pas aussitôt s'adresser aux médecins spécialistes de la Cie Chimique Franco-Américaine.

Faut-il faire ici le tableau de ce foyer désolé, faut-il dessiner la contre-partie de la délicieuse peinture que nous tracions au début.

Le mari absent, lancé dans le tourbillon du club, du jeu, de la mauvaise compagnie, du vice, parce qu'il ne rencontre plus au foyer la tranquillité et l'affection dont il a besoin et auxquelles il aspire.

La femme désolée, se traînant à peine, aigrie de l'absence de celui qu'elle aime toujours, mais qu'elle a presque chassé du domicile conjugal par ses plaintes, ses énervements, sa tristesse.

Le nid devenu un enfer !

Nous n'avons pas besoin de nous appesantir plus longtemps sur ce lamentable portrait.

Mais qu'on nous permette de rappeler aux jeunes femmes qu'elles se doivent à elles-mêmes, qu'elles doivent à leur époux, à leur famille, d'y songer toujours.

Le remède est à leur portée, elles l'ont sous la main et ce serait cruauté, de leur part, de souffrir et de faire souffrir leur entourage quand il est si facile avec le merveilleux pouvoir reconstituant des Pilules Rouges de lutter victorieusement contre la nature qui veut saper le bonheur.

Aux hommes, les tracas et les soucis ; la femme, elle, est née pour être gaie ; dès qu'elle perd sa gaieté, c'est que quelque chose ne va pas, que la machine subit quelque détraquement.

Il faut y pourvoir aussitôt.

Jeunes femmes, soyez toujours sur le qui-vive et attentive au moindre malaise, n'attendez jamais le moment désespérant où la seule consolation que pourrait vous offrir la science, serait de vous dire : trop tard.

Les Pilules Rouges sont là pour vous rendre la vie, santé, joie, bonheur ; pensez-y sans cesse ; sachez qu'il y a de votre bonheur et du bonheur de celui que vous chérissez au-dessus de tout.

MARCELLE DuLAC.



# Théâtre ... National Français

Semaine commençant Lundi le 6 Mai 1901

## "EAST LYNNE"

(EN FRANÇAIS)

La pièce qui a eu le plus de succès sur la scène américaine.

Matinées tous les jours à 2.15 hrs.  
Représentations tous les soirs à 8.15 hrs.

PRIX :

SOIREEES : 10c, 20c, 25c et 30c  
MATINEES { 10c, 15c (Pour Dames seulement) et 25c.

Semaine prochaine: PAUL CAZENEUVE dans "MONTE CRISTO".

## "International Limited," via Grand Tronc

Service rapide sans égal. Laissez Montréal tous les jours à 9.00 heures a. m., arrive à Toronto à 4.25 heures p. m., Hamilton, 5.25 heures p. m., Woodstock, 6.45 heures p. m., London, 7.20 heures p. m., Chatham, 8.55 heures p. m., Détroit, 9.30 heures p. m., le même jour; Chicago, 7.30 heures a. m., le jour suivant.

Express de nuit rapide pour Toronto, Détroit, Chicago et l'Ouest, 10.25 heures p. m., excepté le dimanche; le dimanche, laissez à 8.00 heures p. m. Bureau des billets pour la ville, 137 rue St-Jacques.

Entre bonnes amies :

—Quel âge peut bien avoir cette chère Valentine ?

—Elle se donne vingt-six ans.

—Je serais curieuse de voir son acte de naissance.

—Entre nous, il a été brûlé pendant la Commune !

\*\*

La gaieté, s'est le soleil qui brille de temps en temps sur l'hiver de la pauvreté.

\*\*

Le succès est le produit de trois facteurs : le talent, le travail et... la chance.

\*\*

Le comble de l'inconséquence pour un pompier :

—Brûler le pavé en allant éteindre un incendie.

\*\*

Nos domestiques :

—Joséphine, décidément, vous cassez tout, je suis obligée de vous remercier.

—Il n'y a de quoi, madame.

## AUX VICTIMES

... DES ...

# HERNIES

Que pensez-vous d'un bandage qui retient comme "si vous aviez les doigts sur la rupture ?"

Il a GUERI PLUSIEURS CAS . . . .

Ne pourrait-il pas VOUS GUERIR ?

Il diffère entièrement des autres qu'on fait. Il n'est pas besoin de l'attacher fortement et tient facilement et confortablement, sans compter qu'il ne se corrodé pas ni ne se rouille, étant fait en argent nickelé. Il durera toute la vie. Quand vous pouvez en avoir un comme celui-ci, pourquoi souffrir et courir de terribles risques en vous servant d'un appareil ordinaire qui opère mal. Mettez votre cas entre mes mains et je vous promets de vous soigner comme il faut. Mon prix est de \$8.00 pour cas simples et de \$12.00 pour les doubles, mais vous en avez pour votre argent.

Ecrivez-moi pour me dire ce qui vous concerne, votre occupation, votre dimension, et je vous enseignerai comment vous débarrasser du mal.

E. H. DORENWEND,  
93 Yonge st,  
Toronto, Ont.

A l'escadron :

Hommes et chevaux rentrent au quartier, revenant de la baignade.

Le brigadier.—Dis donc, eh ! l'Enflé ! t'a donc baigné ton cheval dans la mer ?

L'Enflé.—Non. Pourquoi donc ?

Le brigadier.—Dame, il reste encore une moule dessus.

\*\*

Badinois en train de s'habiller, à sa femme :

—Donne-moi une cravate bleue, je ne veux plus de ces cravates violettes.

—Tu les trouvais pourtant très jolies.

—Oui, mais, tu sais... ce qui plaisait dans un siècle déplaît dans un autre !

\*\*

Un bohème lit la profession de foi d'un nouvel organe qui vient de paraître. Il arrive à cette phrase :

"Le journal n'a aucune attache financière..."

Piteusement :

—Nous pouvons nous donner la main, dit-il.

## LA VOLAILLE EN CONSERVES

Au nombre des industries canadiennes en plein développement, il y a le commerce transatlantique des volailles. Ce commerce a déjà pris des proportions considérables et il n'existe aucune raison apparente pour que ce développement ne continue pas. Ce commerce en est un qui n'entraîne aucun changement radical dans les opérations agricoles parce que c'est à l'agriculture que nous devons nous adresser pour une grande partie des volailles dont on a besoin. L'élevage des volailles peut se faire en même temps que les autres travaux de la ferme, en ne gênant que peu — peut-être pas du tout — le travail général. C'est surtout le cas aujourd'hui où nous voyons cette industrie placée sur une base plus stable quant aux facilités de commerce de l'autre côté de l'Atlantique.

La "Canadian Dressed Poultry Co." a été formée pour faciliter ce qui se rapporte au commerce dans un nouveau champ d'industrie. Cette compagnie est en mesure de tenir les éleveurs au courant des exigences du marché anglais, de fournir des renseignements sur l'alimentation et les soins appropriés à donner aux volailles et de placer pratiquement un marché à la portée de l'éleveur. Le tarif américain a privé le producteur canadien des marchés de New-York et de Boston, mais le désavantage est pratiquement effacé maintenant que le marché anglais est tout grand ouvert.

Un point très important, un point sur lequel nous désirons attirer l'attention de nos lecteurs, c'est qu'il n'y a aucun risque de monopole qui puisse provenir de la "Canadian Dressed Poultry Co.". Chacun peut devenir actionnaire. Les conditions en vertu desquelles on peut devenir actionnaires sont clairement expliquées dans l'annonce. Cultivateurs et éleveurs de volailles, profitez de l'aubaine.

# Elles ne sont pas assorties

Beaucoup de personnes ne remarquent pas que les nouvelles tapisseries et draperies semblent ne pas être assorties avec des meubles ayant beaucoup servi. Il est facile de les assortir convenablement en faisant polir et recouvrir les meubles pour les rendre comme neufs. Nous pouvons vous dire exactement ce qu'il vous en coûtera si vous nous le demandez.

## Renaud, Kind & Patterson,

652 Rue Craig, 2442 Rue Ste-Catherine.



## N'envoyez Pas d'Argent. \$2.95

Envoyez-nous l'adresse du bureau d'express le plus près de votre domicile et nous vous adresserons ces jumelles de marque Jockey club, pour champ et que vous pourrez examiner. Après que vous en aurez fait l'essai et que vous aurez constaté que c'est la plus belle offre que vous ayez jamais vue, payez à l'agent de l'express la somme de \$2.95 et les frais de l'express et les jumelles seront vôtres. Ce sont les fameuses jumelles pour champ Jockey club fabriquées par le célèbre opticien Lamier, de Paris. Elles sont contenues dans une boîte en maroquin, capitonnée en satin avec bandoulière, recouvertes en maroquin, tui-les en métal noir vernis, et magnifiques garnitures en nickel. Elles possèdent des lentilles achromatiques, d'une taille irréprochable et d'une puissance exceptionnelle, qui ramènent les objets distants dans le rayon visuel avec une clarté étonnante. Elles sont presque inestimables pour les éleveurs, les voyageurs, les yatchmen, etc., et ont une source inépuisable de jouissances pour tous. \$2.95 c'est moins qu'un tiers du prix régulier de vente de cet article. Donnez votre commande aujourd'hui. JOHNSTON & CO., BOITE 678, TORONTO.

Après un saut de polka, Balochard reconduit sa danseuse à sa place ; mais au lieu de se retirer après les compliments d'usage, il reste planté debout devant elle.

—Vous désirez quelque chose, monsieur ?

—Mon chapeau, mademoiselle, qui a l'honneur de se trouver sur la même chaise que vous.

\*\*

Les conseils, c'est toujours agréable à donner, et quelquefois utile à recevoir.

\*\*

Il y a des critiques et même des blâmes qui honorent plus que des éloges.

\*\*

Ni nos craintes, ni nos espérances ne devinent l'avenir.

\*\*

La vraie démocratie est celle qui permet à chaque individu de donner son maximum d'efforts dans le monde.

\*\*

Avec des paroles, il est plus facile de faire du mal que du bien.

**J-A-DUMAS**

TEL. BELL  
M. 1426

**Photographe**

112 Rue Vitre  
Coin St-Laurent  
**MONTREAL.**

## Favorisez la Dentition de vos Enfants,

En les mettant, dès l'époque du sevrage, au régime de . . . .

# LA PEPTONINE

Un Aliment Sain, Pur, Stérilisé, qui Favorisera leur Croissance et leur Développement.

25c la Grande Boîte

DANS LES EPICERIES ET PHARMACIES.





Napoléon Ier jouait volontiers aux dames, Louis XVIII aimait les échecs, Charles X était passionné pour le whist, Louis-Philippe adorait la bouillotte. Napoléon III ne détestait point le billard.

Lorsqu'un personnage de marque était présent aux Tuileries ou à Compiègne, l'Empereur l'invitait assez généralement à faire une partie de billard avec lui. Carpeaux, homme de génie, mais bien mauvais courtisan, eut un jour l'honneur d'être l'adversaire du souverain. Il le battit à plate couture, première faute contre l'étiquette et, seconde faute, il lui dit d'un ton bon enfant et protecteur : "Sire, vous n'êtes pas ne force !... Si vous voulez votre revanche, à votre service, mais je vous rendrai vingt points, ça sera plus loyal !"

L'Empereur était homme d'esprit et surtout excellent homme. Il rit de bon cœur à cette naïveté. Du reste, il ne fallait pas être trop susceptible avec Carpeaux, il avait le cœur sur la main. C'est lui qui disait à l'impératrice Eugénie, à qui il donnait des leçons de peinture : "Les fleurs c'est comme un rêve, et Votre Majesté les fait en zinc."

\*\*

—Un jour, disait un capitaine devant un médecin de marine, je me trouvais perché au sommet du grand mât de mon bâtiment... Un violent coup de roulis me fait lâcher prise, je tombe de cent pieds de haut à fond de la cale... Je me relève intact.

—Eh bien ! dit le docteur, j'ai fait plus fort que ça, moi : je viens d'entendre votre histoire, je tombe... des nues... et, voyez, je ne m'en trouve pas plus mal.

\*\*

—Docteur, savez-vous ce que j'ai avalé hier dans le verre d'eau de votre établissement ? une sangsue !

—Ça tombe à merveille, vous êtes sanguin, j'allais précisément les recommander !

## JEUNES ET ÂGÉS RECONSTITUÉS



Soulagement immédiat. Guérison assurée de perte de vitalité, de mémoire, impotence, faiblesse, débilité, insomnie, abus, excès, etc. 30 années de succès en Europe. Efficacité garantie.

PASTILLES DU DR JEAN, \$1.00 le flacon, par la maille, cacheté, franco.

Adressez : Cie Médicale du Dr Jean, B.P. Botte 187 Montréal, Qué. — Et toutes pharmacies. Écrivez pour notre livre "Hommes Faibles et Fatigués". Envoyé gratis sur demande.

50 ANS EN USAGE !

DONNEZ  
AUX  
ENFANTS

SIROP  
DU  
DR CODERRE

PILULES  
DE  
Noix Longues  
(Composées)  
De McGALE

POUR  
GUERISON  
CERTAINE

DE TOUTES  
Affections  
biliaires,  
Torpeur du  
Foie,

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de toutes les Maladies causées par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

# Les Cultivateurs font de l'Argent !

Ne vendez pas vos volailles, vos dindons, vos oies ou vos canards avant de vous être rendu compte de cette grande Compagnie, de son but et des hauts prix à obtenir en ne faisant affaires qu'avec elle.—L'argent comptant vaut mieux que commercer.—Qui a fait de l'argent avec vos volailles, l'an dernier ? — Est-ce vous ? — Non. — Joignez-vous à cette compagnie coopérative pour la protection des cultivateurs. — Obtenez de hauts prix en même temps que votre part des profits provenant de la vente en Angleterre. Faites-en partie dès maintenant.

## The Canadian Dressed Poultry Co'y, Limited

CAPITAL-ACTIONS, - - - - \$450,000

SIEGE SOCIAL, HAMILTON, ONT.

Président : M. GIBSON ARNOLDI, Avocat, - - - - TORONTO, ONT.  
Gérant : M. WILLIAM S. GILMORE, Marchand, - - - - HAMILTON, ONT.

BUT DE LA COMPAGNIE : Cette Compagnie est formée pour travailler à l'avancement du commerce canadien avec l'Angleterre, dans les volailles, canards, dindons et oies et viandes préparées, et n'importe quel autre produit de ferme que la Compagnie peut en aucun temps juger à propos d'utiliser pour les meilleurs intérêts des actionnaires.

TEL EST LE BUT GRANDIOSE DE CETTE COMPAGNIE. CE NE SERA POINT UN MONOPOLE, NI NE POURRA LE DEVENIR, SON SUCCES SIGNIFIE SUCCES POUR LES FERMIERS. Le devoir du FERMIER EST d'abord de devenir un actionnaire de cette Compagnie canadienne, et en agissant ainsi montrer sa foi dans l'avenir de son pays, et qu'il entend faire des affaires, car son argent étant investi, ses intérêts et les intérêts de la Compagnie sont les mêmes, ET PUIS de s'acquérir une grande réputation comme éleveur de première classe de volailles, dindes, canards et oies, pour la Compagnie. Cette Compagnie n'achètera QUE DE SES PROPRES ACTIONNAIRES, car l'on prendra un soin spécial de leur enseigner les méthodes les plus nouvelles pour élever et engraisser les volailles en grandes quantités, et particulièrement la classe de volailles exigée pour le commerce anglais, et avec soin et attention, tout fermier ou son épouse, et tout homme, femme ou enfant d'une intelligence ordinaire, en Canada, qui possèdent cinquante piastres, peut acheter dix actions et devenir un actionnaire, et en commençant modestement et en épargnant ses profits, devenir aussi fortuné que M. Taylor. L'histoire suivante vous expliquera qui est M. Taylor; elle a été racontée par le Professeur Robertson, le commissaire bien connu de l'Agriculture et de l'Industrie Laitière, pour le Canada, au comité permanent de la Chambre des Communes :

"LES FERMIERS PROSPERES ENGRAISSENT DES POULETS. J'AI CONSTATE AUSSI QU'IL Y AVAIT DES BENEFICES A REALISER DANS CE COMMERCE. Je m'étais procuré le nom de M. Samuel Taylor, l'un des principaux marchands de volailles de Londres. Quand j'arrivai chez lui, je constatai que M. Taylor était un fermier prospère."

"IL AVAIT COMMENCE A GAGNER SON EXISTENCE COMME GARÇON DE FERME, SANS CAPITAL, quand je le visitai il avait une très belle ferme et faisait un commerce très prospère. Je n'aimerais pas à dire combien l'élevage des poulets lui rapportait, mais je ne serais pas surpris d'apprendre que sa balance nette annuelle était de plus de 1,000 livres (cinq mille piastres par année). Cet homme a commencé à travailler comme garçon de ferme et en persévérant dans cette position il a su la faire fructifier.

LES PROMOTEURS SONT A PRENDRE LEURS DISPOSITIONS AFIN D'ETABLIR pas moins de douze stations de réception et d'expédition en Canada, à être munies de tous les accessoires et machineries nécessaires pour rendre l'article exporté aussi parfait que possible. Le nombre des stations dans chaque province sera aussi égal que possible, considérant les dimensions de la Province et le nombre d'actionnaires que chacune contient. Les opérations de la Compagnie se confineront, pour le présent, à Ontario, Québec, le Nouveau-Brunswick, la Nouvelle-Ecosse et l'Île du Prince-Edouard.

LES ACHETEURS DE CETTE COMPAGNIE commenceront leurs opérations, l'on espère le ou vers le 1er de juin 1901, alors qu'ils iront voir les actionnaires et s'arranger avec eux afin d'avoir des approvisionnements continus — ce qui veut dire que l'on demandera le nombre que chaque actionnaire élèvera et essayera à livrer chaque mois à la station de réception la plus rapprochée de la compagnie. Il est en conséquence nécessaire que tous ceux qui se proposent d'être actionnaires et qui veulent élever les poulets pour la compagnie envoient immédiatement leurs souscriptions pour des actions, car la compagnie n'achètera que de ses actionnaires et les listes vont être fermées.

Il y a une grande occasion de faire de l'argent, soit pour les fermiers ou leurs épouses et ceux qui ne peuvent avoir une ferme considérable ou qui, par suite d'infirmités ou de mauvaise santé, ne peuvent remplir les charges lourdes de la tenue d'une ferme considérable.

RIX A ETRE PAYES. — La Compagnie paiera les plus hauts prix à ses actionnaires, de manière à les encourager à élever des poulets de première classe, et, comme d'habitude en année, elle vendra à de hauts prix à être obtenus en Angleterre, il lui sera possible de payer de meilleurs prix que ceux maintenant payés pour les volailles, sur le marché canadien.

RIX ELEVES EN ANGLETERRE. — Les poulets expédiés à Liverpool, Angleterre, sont vendus très rapidement à huit pences (seize cents) la livre. Comme ils pèsent onze livres le couple, ils se vendront une piastre et soixante et seize cents le couple. PENSEZ-Y SERIEUSEMENT UN INSTANT, une piastre et soixante et seize cents pour un couple de poulets en Angleterre, et cependant, ce n'est qu'un prix ordinaire là, et les profits sont également bons, si non meilleurs sur les dindons, les canards et les oies. Le consignataire a écrit ce qui suit à propos de l'envoi.

"Je fus agréablement surpris de l'excellence générale de votre petit envoi expérimental de poulets canadiens. En ouvrant les caisses nous avons constaté qu'ils étaient en parfaite condition, et présentaient une apparence des plus attrayantes pour la vente. Après que les poulets furent sortis des caisses j'en suspendis un afin de constater pendant combien de temps il conserverait sa belle apparence et je vis qu'il devenait de couleur blanc laiteux dès qu'il s'était séché après avoir dégelé ; aujourd'hui, cinq jours plus tard, il a aussi belle apparence qu'un oiseau fraîchement tué. Je crois que le prix qui en a été obtenu vous plaira et vous paiera. C'est un des bons prix du marché."

TROIS MAISONS A ELLES SEULES, NOUS ONT DONNÉ A ENTENDRE QU'ELLES ÉTAIENT EN ÉTAT ET SERAIT DISPOSÉES A EN PLACER A PEU, PRÈS DEUX MILLE CAISSES PAR SEMAINE, A BONS PRIX.



Les Cultivateurs font de l'Argent! — (Suite)

L'ELEVAGE DES POULETS EST REMUNERATEUR. — Il est plus profitable de les engraisser et de les expédier en Angleterre. La consignation envoyée à Liverpool, Angleterre, et décrite ci-dessus rapporta au couple et soixante et seize cents le couple, le fermier le vendit à l'expéditeur pour cinquante quatre cents le couple, ce qui est au-dessus du prix moyen, car souvent il ne reçoit pas plus de trente cents le couple; peut-il y avoir une chose plus claire que le fait que le fermier se prive de profits énormes? En devenant actionnaire vous commencerez à mettre de l'argent dans votre poche.

POSSIBILITE DU SUCCES. — La formation de cette Compagnie est un des résultats naturels du grand et merveilleux système d'emmagasinage à froid. Avant que l'emmagasinage à froid fut connu, il aurait été impossible de faire de commerce considérable, mais maintenant, le grand succès de l'emmagasinage à froid est le producteur de cet énorme commerce qui sera un bienfait et une source de revenus pour ses actionnaires.

L'espace ne nous permettra pas de donner une description complète des arrangements projetés à être faits, des stations pour recevoir et expédier les marchandises, abattoirs, entrepôts d'emmagasinage à froid, bureaux et agences que cette Compagnie jugera à propos d'établir au Canada et en Angleterre où des nombreux employés qu'elle aura à engager pour faire les achats, l'abattage, pour plumer les volailles, l'empaquetage et l'expédition; les inspecteurs que la Compagnie engagera donneront aux actionnaires qui travaillent, les instructions et le secours qu'ils désireront.

LE STEGE SOCIAL SERA A HAMILTON ONTARIO, et de là, M. WILLIAM S. GILMORE, le gérant expérimenté, dirigea les affaires. M. Gilmore est déjà bien connu de plusieurs connaissent pas, et qui, naturellement Canadiens, mais pour ceux qui ne le, aimeraient à connaître quelque chose sur l'homme qui est pour diriger les affaires de la Compagnie dans laquelle ils ont l'intention de placer leur argent, l'extrait suivant d'une lettre écrite par la célèbre F. W. FEARMAN CO., LIMITED, les grands empaqueteurs de porc et marchands de provisions et probablement le plus ancien établissement de ce genre en Canada, à la Banque projetée de cette compagnie, sera intéressante: MESSIEURS. — A LA DEMANDE DE M. W. S. GILMORE, NOUS DESIRONS VOUS FAIRE SAVOIR QUE NOUS LE CONNAISSONS DEPUIS DES ANNEES ET QUE DEPUIS CE TEMPS, NOUS AVONS EU CONTINUELLEMENT DES AFFAIRES AVEC LUI, COMME L'UN DE NOS CLIENTS, C'EST UN MARCHAND DE PROVISIONS ET BOUCHER DE PLUSIEURS ANNEES D'EXPERIENCE. IL EST AGE D'UN PEU PRES CINQUANTE SEPT ANS, MAIS IL EST TRES ACTIF ET TRES PROGRESSIF, ET COMME CONNAISSEUR DE VOLAILLES, VIVANTES OU PREPAREES, IL EST CERTAINEMENT L'EGAL DES MEILLEURS D'HAMILTON. QUANT A SON CARACTERE PERSONNEL, SA RESPECTABILITE ET SON INTEGRITE, NOUS CROYONS QU'IL EST DIGNE D'UNE PLEINE ET ENTIERE CONFIANCE DANS TOUT CE QU'IL ENTREPRENDRA."

## AVIS SPECIAL

Chaque actionnaire de cette Compagnie n'est pas obligé d'élever des volailles simplement parce qu'il est actionnaire, et chacun peut acheter des actions dans la compagnie et les profits nets ou les dividendes seront partagés également entre tous les actionnaires, et on peut dire sans crainte qu'ils obtiendront de forts dividendes pour leur argent.

PRIVILEGE EXCLUSIF. — La compagnie accorde le privilège exclusif à ceux qui possèdent dix actions ou plus de la compagnie, d'élever des poules, des dindons, des canards, des oies, etc., pour la Compagnie afin de faire face à la forte demande, et à cette classe d'actionnaires la compagnie paiera des prix plus élevés pour leurs oiseaux. Ils auront le grand avantage de recevoir des instructions excellentes gratis, dans l'art d'élever et d'engraisser la volaille et de recevoir leur part de tous les profits de la Compagnie, et, comme les promoteurs désirent faire de cette dernière une compagnie de cultivateurs pour les cultivateurs, TOUS LES serviteurs et employés de la Compagnie seront choisis, autant que possible, parmi les actionnaires ou leurs fermiers.

LE CAPITAL-ACTIONS de cette Compagnie est divisé en actions valant cinq piastres chacune et il n'y a qu'un nombre limité de ces actions offert pour souscription publique, mais aucune souscription ne sera acceptée pour moins que dix actions (\$50). Si vous désirez devenir actionnaire, ne perdez pas de temps, mais envoyez votre souscription immédiatement, les actions devant être réparties suivant l'ordre de la réception des demandes et aucune autre action ne sera tenue en réserve pour personne. Remplissez le BLANC DE DEMANDE donné plus bas, mentionnez soigneusement le nombre de parts que vous désirez avoir et le montant d'argent que vous envoyez, apposez-y votre signature en ajoutant votre adresse et envoyez-le par lettre enregistrée à M. Gibson Arnoldi, le président de la Compagnie projetée, 9 rue Toronto, Toronto, Ontario, accompagné d'un chèque accepté, mandat-poste ou mandat-express pour le plein montant de votre souscription, payable à l'ordre de M. Gibson Arnoldi, président de la Compagnie.

Les promoteurs se réservent le droit de changer le nom de la Compagnie si le gouvernement exige qu'il en soit ainsi, comme condition à l'octroi des lettres Patentes sous le grand sceau incorporant la Compagnie et aussi, en même temps, de demander l'incorporation avec n'importe quel autre montant de Capital-actions que celui nommé, à leur discrétion.

## DEMANDE DE PARTS

GIBSON ARNOLDI, Ecr.,  
Président de la "Canadian Dressed Poultry Company, Ltd.,  
9, rue Toronto, Toronto.

Cher monsieur,

Je vous envoie ci-inclus \$..... en paiement complet de..... actions du capital entièrement payé et non-imposable de la "Canadian Dressed Poultry, Limite", que je désire me voir allouées, voulant devenir actionnaire entièrement qualifié afin d'être apte à profiter de tous les avantages offerts par la Compagnie, tels que décrits dans le prospectus ci-dessus.

Votre nom.....  
Votre adresse.....

Un brave homme, conduit au Musée, qu'il n'a pas visité depuis 1860, arrive devant la Vénus de Milo.

Chacun sait que cette statue, trouvée en Grèce, dans des fouilles, n'a pas de bras.

Le visiteur :

—On ne se foule vraiment pas la rate ici : voilà une statue qui n'est pas plus avancée quand je l'ai vue, il y a quarante ans !

\* \*

Deux aveugles causent à la porte de la basilique Saint-Martin :

—Il paraît, dit l'un, que vous allez marier votre fille ?

—Oui, répond l'autre, et avec un brave garçon.

—Avez-vous pris des renseignements sur son compte ?

—Non, mais il m'a plu à première vue !

—Nous avons besoin de la considération des autres quand notre propre considération nous fait défaut, et ces deux choses sont dans une proportion exacte.

L'augmentation effrénée des armées est un mal européen qui ne peut plus être guéri par la raison. Qui pourrait commencer la diminution sans se compromettre ?



### COMBIEN DE FEMMES

ont été sauvées, que de souffrances exemptées ou soulagées par les bons conseils donnés par Mad. J. C. Richard. La riche et la pauvre ont été instruites sur la construction et le fonctionnement de leurs organes délicates, ont été prévenues des nombreuses causes de maladies et mises dans la bonne voie pour recouvrer la santé, la force et le bonheur. Mad. Richard vient de publier un livre intitulé "Le Guide de la Femme" qui est d'un grand intérêt pour les filles, les femmes et les mères. Un nombre limité sera envoyé gratuitement sur réception de 20 cts. pour payer les frais de poste.

Ecrivez dès aujourd'hui.  
Mad. J. C. RICHARD, Boîte 996, Montréal.

Nous nous plaignons ici, de la difficulté que nous éprouvons à trouver des domestiques. Que diront les Anglais que menace, en ce moment, une grève générale de serviteurs. L'autre jour, en effet, a eu lieu dans Hyde Park, un meeting monstre, présidé par un maître d'hôtel, où les orateurs ont fait éclater leur mécontentement. Un valet de chambre a protesté contre la nécessité dans laquelle il se trouvait de nettoyer tous les jours une bicyclette; une petite bonne a fait entendre des doléances parce qu'elle se couchait trop tard et se levait trop tôt; une autre s'est plainte que madame revendit ses toilettes défraîchies au lieu de les lui donner. Quelques-uns laissèrent entendre que dans les maisons où ils servaient, il n'y avait que de mauvais cigares et du whisky de marque tout à fait inférieure.

Tous ces griefs sont graves, et il n'en faut généralement pas tant pour susciter les pires révolutions.

\* \*

Une anecdote peu connue sur Bernadotte :

Ce roi n'avait jamais voulu se faire saigner, bien que son médecin, disciple du docteur Sangrado, lui eût dit plusieurs fois que c'était nécessaire à sa santé.

Enfin, un jour que Bernadotte se trouvait très souffrant, le médecin lui déclara que, s'il ne se laissait pas saigner, il ne répondait pas de sa vie.

—Je veux bien, dit alors le monarque, mais auparavant jurez-moi que ne direz à personne ce que vous allez voir sur mon bras.

Le docteur très intrigué, fit le serment demandé.

Bernadotte, alors retroussa la manche de sa chemise et laissa voir au disciple d'Esculape un superbe tatouage représentant un bonnet phrygien avec cette devise au-dessous : "Mort aux rois !"

Lorsque le simple soldat avait gravé sur son bras cette apostrophe régicide, il ne se doutait guère qu'un jour il deviendrait roi lui-même.

\* \*

M. Prud'homme est le meilleur, mais aussi le plus avare des hommes. Depuis une semaine il s'est mis au régime des œufs à la coque.

—Vois-tu, disait-il à sa femme, par cette chaleur, l'eau est moins chère à faire bouillir.

\* \*

### POUR LA VOIX

Contre l'enrouement, l'extinction de voix, le Baume Rhumal n'a pas son pareil. 50

\* \*

Un bourgeois se plaint devant Taupin, d'avoir toujours trop chaud dans son lit.

—Moi, jamais, dit Taupin. Été comme hiver, je couche avec trois couvertures. Seulement, l'été... je les mets par dessous !

\* \*

—Deux choses sont inséparables du mensonge : beaucoup de promesses et beaucoup d'excuses.



### Cook's Cotton Root Compound

Est employé avec succès tous les mois par au-delà de 10,000 femmes. Sur, efficace. Mesdames, demandez à votre Pharmacien le Cook's Cotton Root Compound. N'en prenez pas d'autres, car tous les mélanges, pilules et imitations sont dangereux. Prix, No. 1, \$1.00 la boîte; No. 2, 10 degrés plus fort, \$3.00 la boîte. No. 1 ou 2 envoyés sur réception du prix et de deux timbres de 3c. The Cook Company, Windsor, Ont.

Nos 1 et 2 sont vendus et recommandés par tous les pharmaciens responsables au Canada.

B. E. McGILL, 2128 rue Notre-Dame, Montréal





**Bijou avec Portrait Miniature**  
 Pour introduire notre artistique Bijouterie avec Portrait Miniature, envoyez-nous \$1.00 et un portrait. Nous vous renverrons celle-ci intacte avec une jolie photographie-miniature, émaillée, peinte à la main, montée sur une vraie Broche en or plaqué, d'apparence splendide, bon marché rien que dans le prix. Argent remis s'il n'y a pas satisfaction. Nouvelles formes ovales et en cœur \$1.25. Catalogue gratuit. PHOTO JEWELRY MFG Co., Dépt. T., Toronto.

**SITUATIONS OFFERTES**  
 ON DEMANDE: Quelques personnes dans chaque endroit pour travailler pour nous, chez elles. Ouvrage agréable, bon prix. Pas de sollicitation; aucune expérience requise.  
 IMPERIAL MFG. CO., LONDON, Ont.

**Dr J. G. A. GENDREAU**  
**Chirurgien-Dentiste**  
**20 Rue Saint-Laurent**  
 Heures de consultations: de 9 a.m. à 5 p.m.  
 Tel. Bell: Main 2818

**L'Alcoolique**  
**PEUT SE GUERIR A DOMICILE**  
 en quelques jours, sans injections hypodermiques, sans douleur, sans puberté, sans perte de temps,  
 — par l'usage du —  
**REMEDE VEGETAL DIXON**  
 C'est un spécifique infallible. Le Dr Mackay, de Québec, spécialiste pour le traitement des alcooliques, le déclare bien supérieur à tous les "Gold Cures" ou autres remèdes, et l'emploie avec le plus grand succès dans son institut de "Belmont Retreat".  
 Pour toute information s'adresser à  
**J. B. LALIME,**  
 Agent de la "Dixon Cure"  
 573 Rue St-Denis, - Montreal,  
 — OU AU —  
 DR MACKAY, BELMONT RETREAT, QUE.  
 Toute communication strictement confidentielle

**GRATIS**  
 Nous avons récemment introduit de jolis cadres à Photographies vraiment artistiques. Splendide décor de marguerites et fleurs diverses, en selze couleur. Ils valent au bas prix 25c., mais comme nous en avons 100,000 à écouler nous les vendons à 10c. chacun. Pour les faire connaître partout, nous donnerons une prime d'une valeur exceptionnelle, à tous ceux qui en vendront six ou plus à 10c.— Envoyez votre nom et votre adresse et nous vous expédierons un petit lot ainsi que notre liste des 35 primes de valeur que vous aurez gagnées. vous sera envoyé franco.  
 Colonial Art Co., 7 Confederation Bldg., Toronto.

**Coupon**  
**PRIME DU "SAMEDI"**

PATRON No \_\_\_\_\_  
 (N'oubliez pas de mettre le No du patron que vous désirez avoir.)

Age \_\_\_\_\_

Mesure du Buste \_\_\_\_\_

Mesure de la Taille \_\_\_\_\_

Nom \_\_\_\_\_

Rue \_\_\_\_\_ No \_\_\_\_\_

Place \_\_\_\_\_

*Prrière d'écrire très lisiblement.*  
 CL-INCLUS 10 CENTINS. (Pour détails voir page 11.)

Une noce sort de la mairie, où des "oui" assez mornes viennent d'être échangés.  
 Juste à ce moment, la pluie commence à tomber.  
 Alors le fiancé, très nerveux :  
 —Allons, bon ! Encore un embêtement !

\* \* \*  
 Béthisty s'aperçoit, au moment de glisser une lettre sous enveloppe, que celle-ci n'est pas propre. N'en ayant pas d'autre sous la main, il s'empresse d'ajouter à sa lettre ce *post-scriptum* insidieux :  
 "Ne faites pas attention à l'enveloppe : elle a été salie à la Poste."

\* \* \*  
 Un socialiste rencontre le député de son arrondissement :  
 —Vous n'auriez pas dû refuser votre appui à ce journal ouvrier.  
 —Pourquoi ça ?  
 —Vous ne voyez pas qu'ils parlent constamment de *decouper les patrons* ?

\* \* \*  
 Rapineau, qui devait depuis longtemps une visite à Boireau, la lui fait par une pluie battante.  
 —Quel temps de chien, dit le vieux pingre, en s'asseyant.  
 Boireau, d'un air ingénu :  
 —C'est sans doute ce qui vous a décidé à venir me voir !

\* \* \*  
 Mlle Chichinette veut s'offrir le luxe d'un chien de garde. Elle se rend chez un marchand de chiens.  
 —Je voudrais, dit-elle, un grand, gros chiens.  
 —Voulez-vous un bouledogue, un molosse, un danois ?  
 —Je voudrais un *dogue* de Venise. Tête du marchand !

\* \* \*  
 Un maire fait une allocution aux pompiers de sa localité :  
 —Voyez-vous, mes amis, un bon pompier doit toujours lutter courageusement contre tous les feux ; les grands, les petits, et tout ce qui *sent suie* !...

\* \* \*  
 Le neveu du Durapiat dit de son oncle :  
 "Les naturalistes prétendent que l'homme descend du singe... Quand je quitte mon oncle, je suis persuadé que l'homme descend du rat."

\* \* \*  
 Champoireau, qui est du Midi, va consulter son dentiste.  
 —Alors, vous avez des rages de dents ? demande l'homme de l'art.  
 —Des rages épouvantables qui me prennent toutes les cinq minutes.  
 —Et qui durent ?  
 —Un quart d'heure au moins.

\* \* \*  
 Décognoir se promène à Saint-Cyr avec son fils.  
 —Remarque, lui dit-il, que les champignons poussent toujours dans les endroits humides.  
 Décognoir fils :  
 —C'est pour ça, papa, qu'ils ressemblent à des parapluies ?

\* \* \*  
 Dialogue de deux chasseurs :  
 —C'est très gênant d'être myope. J'ai failli être tué par un sanglier que j'avais pris pour un cochon.  
 —Moi j'ai pris un cochon pour un sanglier ; je l'ai tué, ça m'a coûté 60 francs.

**GUERIT LE RHUME EN UN JOUR.**  
 Tablettes "Laxative Bromo-Quinine." Les pharmaciens vendent le prix, 25 cents, si elles ne guérissent pas.  
 Signature E. W. Grove sur chaque boîte.

**LA CEINTURE ELECTRIQUE DE DORENWEND**

— POUR HOMMES ET FEMMES ÉGALEMENT —  
**Guérit les affections suivantes SANS MEDICAMENTS :**  
*Rhumatisme, Sciatique, Lumbago, Maladies des Rognons, Dérangement du Foie, Indigestions, Faiblesse sexuelle, Varicocèle, Impotence, etc.*  
**Souffrez-vous de quelques-unes de ces affections ?**  
**Etes-vous las d'user de médecines ?**  
 Vous voudriez-vous revoir votre système dans sa condition primitive : robuste, saine, alerte ? Il n'y a pas de doute que vous le voulez. Cela peut être fait par cette merveilleuse CEINTURE ELECTRIQUE DE DORENWEND. Vous la portez la nuit en dormant. Elle est positive dans ses résultats et simple dans son usage.  
*Spécial aux lecteurs du "Samedi" :—* Sur réception de \$5.00, nous enverrons à n'importe quelle adresse notre Ceinture coûtant régulièrement \$7.00, pleinement garantie. Ceux qui désirent un remède réellement bon devraient profiter de cette offre. S'adresser à  
**DORENWEND ELECTRIC BELT CO., 93 Yonge st., Toronto.**

**QUI AURA LE PIANO ?**  
 On veut 100,000 noms pour notre grande liste de distribution gratuite. Pour les obtenir, nous nous proposons de donner gratuitement un Grand Piano Droit, Trois Bicycles, Cinq Machines à Coudre, des Montres d'Or et d'Argent, des Jupes en Soie pour Dames, des Bagues avec Diamant, etc., etc.  
 Avec un peu d'activité et d'énergie, vous pouvez obtenir une de ces magnifiques primes. Ceci n'est pas une loterie. Chacun obtient un prix. Vous pouvez avoir le piano. Nous espérons que vous l'aurez. Vous pouvez devenir un membre de notre liste aux conditions suivantes : Les six mots à lettres interposées qui suivent forment les noms de six membres du gouvernement fédéral :  
 R.I.E.U.L.R.A. L.I.N.E.G.I.F.D.  
 L.C.A.W.E.A.L. D.O.B.N.R.E.  
 C.T.W.A.R.T.H.L.C.R. A.T.T.R.E.  
 Pouvez-vous les trouver ? Envoyez la réponse correcte et 15 cents pour la poste et l'emballage, et nous vous enverrons une élégante prime, en même temps que votre nom sera inséré dans notre liste, ce qui vous permettra de concourir pour les primes nommées ci-dessus. Vous pouvez gagner un bicycle. Voici le temps de l'essayer. Envoyez votre nom immédiatement afin de le faire inscrire sur la liste. Les premières chances sont les meilleures.  
 The National Co., Dept. 14, Toronto, Ont.

**Employez-vous une Veilleuse ?** . . . La petite veilleuse "LITTLE BEAUTY" donnera une lumière de deux chandelles pendant quarante heures, coûtant un centin et demi d'huile de pétrole pendant tout ce temps, sans fumée ni odeur, garantie.  
**L. J. A. SURVEYER, Quincaillier**  
**6 RUE ST-LAURENT.**

**GRATIS** Nous donnons une magnifique montre avec boîtier en nickel plaqué, bord ornementé, aiguilles marquant les heures, les minutes et les secondes à remontoir et véritable mouvement américain, aux personnes qui vendront seulement 2 douzaines de boutons de collet fortement plaqués en or à 10 cts. chacun. Ecrivez et nous vous enverrons les boutons, tous frais payés. Quand vous les aurez vendus, envoyez-nous l'argent et nous vous enverrons votre montre tout à fait gratuitement.  
 The Lever Button Co., Boîte 1002 Toronto, Can.

**..AVIS IMPORTANT..**  
**THE CITY ICE CO'Y, LTD.**  
 Ayant complété son approvisionnement plus avantageusement qu'elle ne s'y attendait, a décidé de . . .  
**REDUIRE LE PRIX** à ce qu'il était l'an dernier  
**...\$5.00 POUR 10 LBS.**  
 Les commandes déjà reçues incluses.  
**26 Carré Victoria, Tel. Main 70**  
**R. A. BECKET, Gerant.**

**Distenders**  
 Forme Militaire  
 Ajustés aux Corsets courts. Droits devant. Tient bien la blouse. L'empêche de se fripper. Très chic et en grand usage.  
**35 cts et plus.**  
**Corsets Droits Devant**  
 ou "STRAIGHT FRONT"  
**50 cts et plus.**  
**Corsets d'Été en Net**  
**25 cts et plus.**

**Corsets**  
**D. & A. Crompton.**  
**Corsets P.N., P.D.**  
**Corsets R. & G.**  
**Corsets C.P. à la Sirene.**

**GANTS de KID pour Dames, Messieurs et Enfants**  
 Bleu Marine, Blanc, Vert, Gris, Tan, Etc., Etc.  
 Gants de Kid, 4 boutons, noir et couleur, 50c.  
**BRETELLES** pour faire tenir droit et empêcher de plier . . . 35c. et plus  
 Corsets et Gants réparés avec soin.  
**J. B. A. LANCTOT, 152 Rue St-Laurent, Montreal,**  
 Téléphone Main 3187. **Fabricant de Gants.**



Casse-tête Chinois du "Samedi"—Solution du Problème No 283



AVIS.—Ceux de nos lecteurs qui désirent assister aux tirages hebdomadaires des primes pour le Casse-tête Chinois, sont cordialement invités. C'est le jeudi, après-midi qu'a lieu le tirage.

Ont trouvé la solution juste: Mmes F Allard, J Lanère, Provencher, Mlles B Giasson, A Val-lée, M M A Letourneau, J Giasson, A David (Montréal, Q), Mlle A Boisclair (Acton Vale, Q), Mme J Sabourin (Aston Jct, Q), Mlle A St-Pierre (Cartierville, Q), Mlle V Trudeau (Cedar Hall, Q), H N Côté (Dauville, Q), Mme N Lalonde (Embrun, Q), R Lachance, P Ouellet (Lévis, Q), Mme F L Jutras (Lyster Station, Q), Mlle A Valiquette (Ottawa, Ont), A Huard, A Nolin (Plessisville, Q), P C Gaulin (Québec, Q), R Nadeau (Rivière du Loup, Q), J R Boisvert, P E A Hébert (Stanford, Q), Mlle M R Audet (St Anselme, Q), Colette et Cie, E Desrochers (Ste Cunégonde, Q), Mlle N Béland (Ste Julie de Somerset, Q), A Gosselin (St Odilon, Q), E Tessier (St Roch de Québec), Mlle A Gagnon (Ste Rose de Laval, Q), Mlle M Couture (St-Romuald, Q), Mmes C Blouin, P Cloutier (St-Sauveur de Québec), A Gagné (Theford, Mass), Mlles N Lajoie, A Lord (Trois Rivières, Q), Mme R Sauvé (Valleyfield, Q), Mlle A Dubuc, M F Marcotte (Warwick, Q), Mme E Bélanger (Amesbury, Mass), W Larocque (Fall River, Mass), Mme C Benoit, M J Fangers (Lawrence, Mass), Mmes E Côté, O Rivarn, A Pereaute, Mlle Roy, M A Lebrun (Lewiston, Me), Mlles M A Barbeau, R Bolduc, L Morissette, M Oulmet, M M X Dubuc, W Marehand, Un inconnu (Lowell, Mass), Mlle J Gagnon, M J A Champagne (Manchester, N H), J M Dossat, J D Nix, P Pediove (Nouvelle Orléans, La), D Couturier (Somersworth, N H), Mlle Z Bellemare (Spencer, Mass), Mlle M R Dalpe (Springfield, Mass), Mme D Bernier (Taftville, Conn), Rvd A Carrier (Taunton, Mass), E Donovan, J A Marchessault (Worcester, Mass).

Gratis ASSORTIMENT DE BOUTONS POUR CHEMISETTES



en argent massif ou dans le plus bel or rempli, deux chaînons avec haltères, la tumeur de la saison, magnifiquement ciselés, trois épingles Beauty richement gravées et un bouton pour faux-col. Tous ces six morceaux données pour la vente à 15c, chacune seulement de 10 épingles à chapeaux fashionables avec griffes magnifiquement ciselées portant de rubis, améthystes, émeraudes, etc. Toutes les dames en acheteront une. Écrivez-nous pour et nous vous enverrons l'assortiment de boutons pour chemisettes, franc de port. THE JEWELRY CO., BOITE 679, TORONTO, ONTARIO.

PENSÉES

—La nature n'a fait que des bêtes ; nous devons les sots à l'état social.

—L'homme qui écoute est l'ennemi naturel de celui qui parle.

—On ne discute qu'avec les gens de son avis, et seulement sur des nuances.

—Le luxe effréné est le moyen du fat pour attirer le regard du sot.

—Vous trouverez dans l'amitié, la sûreté du bon conseil, l'émulation du bon exemple, le partage dans vos douleurs, le secours dans vos besoins.

Entre musiciens.

—Mon cher, dit l'un, je viens de faire une Marche des grévistes, je pense que je suis dans le mouvement.

—Ah ! et dans quel mode l'as-tu faite ?

—Mais, dans le mode... mineur, naturellement.

Dans une école dentaire :

—Alors, monsieur le professeur, vous dites que la base des dents se trouve aux gencives ?

—Evidemment.

—C'est assez drôle...

—Que voyez-vous de drôle là-dedans ?

—C'est que, dans ces conditions, les dents de la partie supérieure de la mâchoire ont leur base en haut et que, par conséquent, le haut des dents se trouve en bas...

A l'écarté, entre joueurs... douteux,

—Vous avez eu cinq fois le roi, monsieur.

—Je n'en ai pourtant pas dans ma poche.

—Eh bien ! une autre fois ayez-en, mais qu'ils y restent.

Entre Jules et Ernest :

—Ça te ferait-il plaisir de déjeuner avec moi ?

—Oui !

—Eh bien ! fais mettre un couvert de plus : dans un quart d'heure, je suis chez toi.

Dédié de la Société protectrice des animaux.

—Quel est donc ce bruit que j'entends dans l'antichambre ?

—C'est votre perroquet, madame, qui vient de me mordre jusqu'au sang.

—Oh ! pauvre petite bête !

Dans un coin de salon.

—Alors, vous êtes toujours célibataire ?

—Plus que jamais.

—Est-ce qu'à un moment vous n'avez pas été sur le point de vous marier ?

—Ça n'a tenu qu'à un fil, en effet ; mais les témoins ont arrangé l'affaire !

Chez la comtesse Plumovan.

Un invité vient d'employer une expression un peu forte.

Boirot, bas à la comtesse, avec des airs pudibonds :

—Est-il mal embouché, ce chameau-là !

Nous gravons sur le marbre et le bronze la table des Droits de l'Homme ; il faudrait graver sur l'or la table de ses Devoirs.

Le Droit et le Devoir : pour le philosophe, les fils jumeaux de la Raison ; pour l'historien, deux frères ennemis.

Avant. Après. Phosphatine de Wood. Le Grand Remède Anglais. Vendu et recommandé par tous les Pharmaciens au Canada. Seul remède sûr connu. Six paquets guérissent sûrement toutes formes de faiblesse sexuelle, tous effets d'abus ou d'excès, dépression mentale, abus du tabac, de l'opium ou des stimulants. Envoyé sur réception du prix, un paquet, \$1.00, six, \$5.00. Un vous plaira, six guériront. Pamphlets gratuits à n'importe quelle adresse. The Wood Company, Windsor, Ont. B. E. MCGALE, 2123 rue Notre-Dame, Montréal

POUR MES CONCITOYENS SEULEMENT. Pendant plusieurs années, j'ai souffert des conséquences des imprudences du jeune âge et de l'ignorance des lois de la nature. J'ai payé des centaines de dollars à des médecins, sans obtenir de résultats. Finalement, pendant un voyage en Europe, j'ai consulté un docteur parisien bien connu qui m'a ordonné des médicaments qui m'ont entièrement guéri. J'ai informé certains de mes amis de ma bonne fortune, et ceux qui souffraient du même genre d'affection ont essayé le remède et ont aussi été parfaitement guéris. Alors, je fus absolument convaincu que n'importe qui pouvait se rétablir au moyen de ce remède merveilleux. Le vieux docteur m'a donné cette prescription, et, sachant bien que beaucoup de personnes peuvent en obtenir les mêmes bénéfices, j'ai décidé de l'offrir à ceux de mes concitoyens qui peuvent avoir besoin de ce genre de traitement. Je n'ai rien à vendre, je ne demande pas d'argent et je ne publie ceci que simplement parce que je crois être utile à ceux qui souffrent. Si donc vous avez besoin de ce remède, écrivez-moi aujourd'hui, envoyez-moi un timbre-poste pour la réponse et je vous enverrai la prescription écrite en français. CHARLES JOHNSON, No. 159 Holman St. Hammond, Ind.

AVEZ-VOUS UN BÉBÉ? Est-il à l'âge où la dentition commence ? Est-il irritable et fiévreux ? sans sommeil la nuit et pleurard le jour ? Si oui, demandez un COLLIER ELECTRO-MAGNETIQUE POUR LA DENTITION, DE DORENWEND. Il ne coûte que 60 cents par la maille et rien qu'en le mettant autour du cou de l'enfant, il le soulagera et le tranquillisera, tout en lui procurant, ainsi qu'à ses parents, repos et confort. Pour l'amour de Bébé procurez-vous-en un. Il ne peut dans aucune circonstance lui causer du mal. Il contient tout simplement l'électro-magnétisme nécessaire à aider la dentition. Demandez-en un immédiatement par lettre à la DORENWEND E. B & T. CO., 93 YONGE ST., Toronto.

LE PACIFIQUE CANADIEN SERVICE DES TRAINS D'OTTAWA. Départ de la gare de la rue Windsor : 9.30 a. m., 9.55 a. m., 4.10 p. m., 6.15 p. m., 10.00 p. m. Départ de la gare de la Place Viger : 8.30 a. m., 5.40 p. m. Trains Express Rapides. Départ de la gare de la rue Windsor : 9.55 a. m. et 4.10 p. m., les jours de semaine, arrivant à Ottawa (Station Centrale) à 12.10 p. m. et 6.30 p. m. respectivement.

Communications directes entre Holyoke, Springfield et Montreal. Départ de Montréal, \*7.45 p. m. Arrivée à Holyoke, \*7.12 a. m. Arrivée à Springfield, 7.30 a. m. Départ de Springfield, \*8.00 p. m., 9.15 a. m. Départ de Holyoke, \*8.18 p. m., 9.32 a. m. Arrivée à Montréal, \*8.20 p. m., 9.15 p. m. PAS DE CHANGEMENT de chars entre Montréal et Greenfield, Northampton, Holyoke, Springfield, etc. \* Quotidien. Les autres trains les jours de semaine seulement. V. Ménard, 337 rue Main, Holyoke, Mass. ; A. R. Vincent, 337 rue Main, Holyoke, Mass. ; J. D. Goodu, Chambre 41 Edifice Ball et Treworgy, Holyoke, Mass. ; G. N. Norris, 325 rue Main, Springfield, Mass. ; E. F. Payette, 367 rue Main, Springfield, Mass. ; N. Lamoureux, Indian Orchard ; A. J. Brunelle, Ludlow. Bureau des billets de la ville et du télégraphe, 129 rue St-Jacques, voisin du Bureau de Poste.

GRAND TRUNK RAILWAY SYSTEM L'INTERNATIONAL LIMITED. Part de Montréal tous les jours à 9 a. m., et arrive à Toronto à 4.40 p. m. ; à London, 7.30 p. m. ; à Détroit, 10.40 p. m., et Chicago, 7.20 a. m., le lendemain matin.

Service Rapide entre Montréal et Ottawa. Des trains rapides quittent Montréal tous les jours, excepté le dimanche, à 9.50 a. m. et 4.10 p. m., arrivant à Ottawa à midi et 15 et 6.35 p. m. Des trains locaux pour tous les points sur le C.A.R., jusqu'à Ottawa, partent de Montréal à 7.40 a. m., tous les jours, excepté le dimanche, et 5.50 p. m., tous les jours. Route pittoresque Pan-Américaine, pour Buffalo. Pour les changements du service des trains locaux et suburbains, consultez le nouveau Guide du Chemin de fer du Grand-Tronc. Bureau des Billets de la ville, 137 rue St-Jacques et à la Gare Bonaventure.



**Un Bienfait pour le Beau Sexe !**



Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales** les seules qui assurent en trois mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.

Prix: Une boîte avec notice, \$1.00; Six boîtes, \$5.00. Expédié franco par la poste sur réception du prix.

Dépôt général pour la Puisseance!  
**L. A. BERNARD,**  
1892 rue Ste-Catherine, Montreal  
Aux Etats-Unis: G. L. de MARTIGNY, pharmacien  
Manchester, N. H.

SECRETS

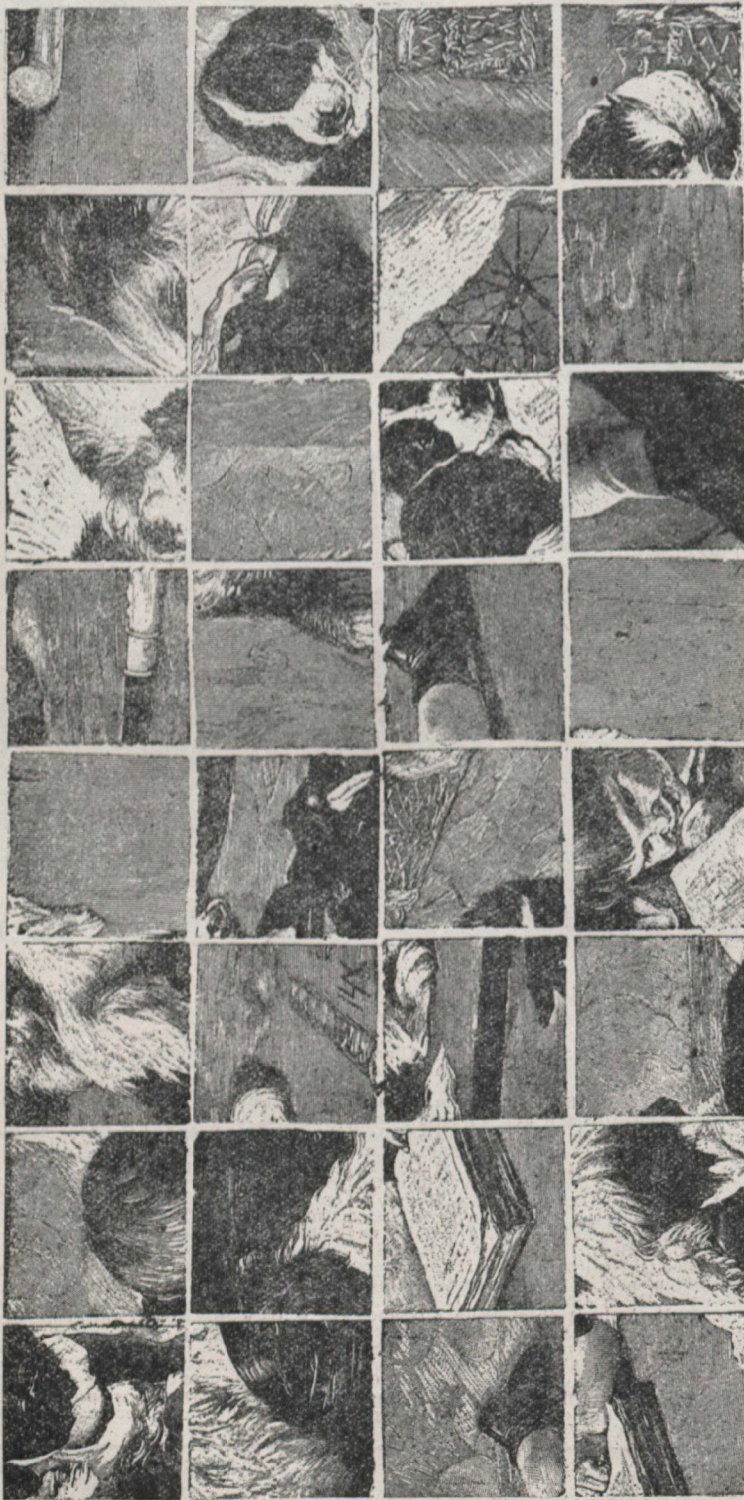
Nous enverrons Gratis un Livre de Secrets à toute Femme Mariée qui nous en fera la demande. Ecrivez de suite.  
THE DR. WILSON MEDICAL CO.  
MONTREAL.

La religion prend la teinte des âmes où elle passe.



**CACNEZ CETTE MONTRE** aussi une chaîne et breloque par la vente de seulement 16 épingles à chapeaux à 15c. chacune, avec surmonts très bien gravés ornées de gros jolis rubis, améthystes, émeraudes, etc. **Chaque dame en achètera une.** Ecrivez pour avoir les épingles à chapeaux. Vendez-les, renvoyez l'argent, et nous enverrons tous frais payés, cette belle montre en nickel poli, avec bord creux et véritable mouvement Américain à cylindre. Elle est sûre et à ce soin durera 10 ans. **THE JEWELRY CO., BOITE 677, TORONTO**

**Casse-tete Chinois du "Samedi" — No 285**



**INSTRUCTIONS A SUIVRE**

Découpez les carreaux et rassemblez-les de manière à ce qu'ils forment, par juxtaposition: LA FILLETTE ET SES FAVORIS.

Collez les morceaux sur une feuille de papier blanc et mettez, en bas, du même côté, nom, prénom; adressez à SPHINX, Journal le SAMEDI, Montréal.

Envoyez la solution d'ici au 15 mai à 10 heures a.m. Tirage le jeudi à 2 h.; les cinq premiers sortants gagnent. Noms des gagnants et des personnes ayant trouvé la solution publiés la semaine suivante. Primes: Abonnement de 3 mois ou 50 cts en argent, au choix.



**Attestation du Docteur P. CARLES**

L'un des médecins les plus en renom de l'Europe. Professeur-Agrégé de la Faculté de Médecine et de Pharmacie de Bordeaux; Ex-Préparateur de Chimie, de Pharmacie et de Toxicologie à l'Ecole de Pharmacie de Paris. Chimiste-Expert des Tribunaux.

DOCTEUR P. CARLES.

**"LE VINS MICHEL"**

que j'ai expérimenté est certainement un vin aussi agréable que tonique.

Je l'ai administré couramment avec un traitement approprié, dans des cas de phthisie pulmonaire, de chloro-anémie, d'atonie nerveuse, et j'ai constaté qu'il a contribué puissamment à relever les forces vitales et à modifier favorablement ces états morbides.

(Signé), Dr P. CARLES.

BOIVIN, WILSON & CIE, Montréal, seuls agents pour le Canada et les Etats-Unis.



**Poils Follets**

Enlevés instantanément par le

**BAUME MAGIQUE de CLÉOPATRE**

C'est le meilleur, le plus sûr et le plus prompt des Epilatoires jamais connus. Quatre ou cinq applications, une chaque mois, détruisent pour toujours tous les poils follets.

**PRIX: \$2.00 LA BOUTEILLE.**

En vente chez tous les Pharmaciens en gros et en détail.

Aussi enlevés pour toujours au moyen de l'ELECTRODE.

10 Minutes Avant

Toutes communications strictement confidentielles.

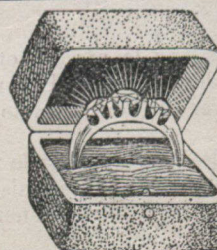
10 Minutes Après

DERMATOLOGISTE PRATIQUE.

**Mme GEO. TUCKER,** Entree Privee, 1817 RUE STE-CATHERINE, Montreal



5c } Demandez le nouveau Cigare... **"Grand Mother"** fait en tabac de la Havane. { 5c



**GRATIS**

Nous donnons cette magnifique Bague finale en Or montée de trois magnifiques brillants, aux personnes qui vendront seulement 10 belles Epingles à Cravate, à 10c. chacune. Envoyez-nous cette annonce avec votre nom et votre adresse, et nous vous expédierons les Epingles. Vendez-les, envoyez-nous l'argent et nous vous expédierons cette belle Bague, soigneusement emballée dans une jolie caisse doublée en velours.

**EMPIRE NOVELTY CIE.,** Boite 1004, Toronto.

**OR SOLIDE**

Nous donnons cette magnifique bague en or Solide, ornée d'un Rubis et de deux Perles, aux personnes qui vendront seulement 15 épingles à cravate ornées d'une rose à 10c. chacune. Elles sont très jolies et se vendent facilement. Ecrivez et nous vous enverrons les épingles. Quand vous les aurez vendues, envoyez-nous l'argent et nous vous enverrons par la retour du courrier cette magnifique bague.



**PREMIUM SUPPLY CO.,** Boite 1001 Toronto, Canada.



# AVE MARIA

A 4 voix,  
reduit pour une seule.

GASTON CHOISNEL

Organiste de Saint-Denis du Saint-Sacrement.

**And<sup>te</sup> religioso**  
*p*

CHANT

A . ve A . ve A . ve Ma . ri . a A ve Ma . ri . a

PIANO

**And<sup>te</sup> religioso**

grati . a plena A . ve Ma . ri . a Dominus te . cum be . nedicta tu in muli

cri . bus Et be . ne di . ctus Et be . ne . di . ctus fru . ctus

ven . tris tu Et be . ne . di . ctus fru . ctus

ventristu Je . su A . men!



# MÉDITATION

Pour Harmonium

CAMILLE SAINT-SAËNS.

Op. 7 -- N° 1.

**Andante**  
Flûte

HARMONIUM

pp

Cor anglais

m.g.

m.g.

pp

ppp

p

p

pp

G<sup>d</sup> Jeu

f

p

f



First system of musical notation, featuring a grand staff with treble and bass clefs. The music includes various notes, rests, and dynamic markings such as *p* (piano) and *sf* (sforzando). A slur is present over the upper staff.

Second system of musical notation, continuing the piece with complex rhythmic patterns and dynamic markings including *sf* and *f* (forte).

Third system of musical notation, featuring a grand staff with treble and bass clefs. The music includes various notes, rests, and dynamic markings such as *sf* and *f*. A slur is present over the upper staff. The text "ôtez le G<sup>o</sup> Jeu" is written below the bass staff.

Fourth system of musical notation, featuring a grand staff with treble and bass clefs. The music includes various notes, rests, and dynamic markings such as *pp* (pianissimo). A slur is present over the upper staff.

Fifth system of musical notation, featuring a grand staff with treble and bass clefs. The music includes various notes, rests, and dynamic markings such as *pp*. A slur is present over the upper staff.

Sixth system of musical notation, featuring a grand staff with treble and bass clefs. The music includes various notes, rests, and dynamic markings such as *pp*. A slur is present over the upper staff.



*cresc.* *G<sup>d</sup> Jeu*

*ff* *ten.*

*ten.*

*ôtez le G<sup>d</sup> Jeu* *poco a poco* *di - mi - nu - en - do*

*p*

*pp* *pp* *poco rit.*



FEUILLETON DU "SAMEDI", 11 MAI 1901 (1)

# Marie - Jeanne

OU LA FEMME DU PEUPLE

QUATRIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER. — LE VOYAGEUR ERRANT

(Suite)

Un mouvement de curiosité se manifesta parmi les passagers, et le capitaine répondit :

— Je savais vos compatriotes gens pratiques en toutes choses, milord ; mais pas à ce point, je l'avoue !...

— Alors je commence la répétition. Il s'agit, à la première alerte, de revêtir mon costume de circonstance. Le voici !

— Quoi ?... Ce morceau de caoutchouc ? demanda le marin, voyant que l'Anglais tirait de son sac un objet affectant la forme de deux boudins réunis à l'une de leurs extrémités.

— C'est un pantalon imperméable ! Pour le mettre il suffit d'en élargir l'ouverture, comme ceci, autant que l'exige la corpulence de la personne qui veut en faire usage !...

— Nous vous dispensons de vous en revêtir, milord ; l'explication que vous venez de donner nous suffit.

— Je continue la répétition, fit le passager en tirant un second objet de l'intérieur de son sac. Ceci, dit-il, me me permet de me soutenir sur l'eau... C'est ma bouée de sauvetage.

Aussitôt il se mit à souffler dans une embouchure en métal attachant à l'objet qu'il présentait et qui ne tarda pas à prendre la forme d'un rond de cuir.

L'Anglais le fixa solidement autour de sa taille, en s'écriant d'un ton de triomphe :

— Ceinture de première qualité à l'épreuve de l'eau, fabriquée par la *Gutta-Percha Company, Limited*, de Manchester.

— Avec cela, ajouta-t-il, en reprenant le ton calme dont il ne s'était départi que pendant une seconde, avec cette ceinture nul danger d'être englouti ; on suit le mouvement des vagues, comme l'oiseau qui se repose doucement sur la mer, quand il se sent fatigué.

— Soit, fit ironiquement le capitaine, vous vous soutiendrez sur l'eau ; mais si cette exercice se prolonge, il faut aussi boire et manger.

— Certainement, monsieur le capitaine, répliqua gravement l'original, et j'emporte pour cela des provisions suffisantes à ma nourriture pour plusieurs jours, plusieurs semaines même, si cela devient nécessaire.

— Dans ce petit sac ?

— Oui, monsieur le capitaine. Du reste, vous allez en juger... Je puis, si vous le désirez, vous servir un déjeuner en moins de quelques minutes !... Oh ! c'est bien simple !... Regardez !

L'Anglais n'eut qu'à pousser un bouton de métal et l'un des côtés du sac s'abattit laissant voir toute une rangée de tubes en métal, de différentes formes, solidement fixés dans des brides de cuir durci.

Il choisit un de ces tubes qui contenait des pilules, en disant :

— Chacune de ces petites boulettes représente une livre de rosbif concentré de premier choix de la *Sussex alimentary Company Limited*.

— Vous comprenez, messieurs, continua-t-il en prenant une des pilules délicatement entre le pouce et l'index, qu'une livre de rosbif concentré en ce volume suffit pour un repas.

— Et les pommes de terre, milord ! ricana le capitaine ; car je ne sache pas qu'un de vos compatriotes qui se respecte, consentirait de manger un rosbif qui ne serait pas suffisamment accompagné de pommes de terre !

— J'en ai aussi ! répondit sans sourciller l'Anglais. Tenez, en voici, ajouta-t-il en faisant glisser d'un second tube dans le creux de sa main, une certaine quantité de petite granules. Ceci vous représente, monsieur le capitaine, de l'excellente pomme de terre d'Irlande réduite à cette proportion minuscule par le procédé de la *Vegetable powder Company*, de Dublin. Chaque granule équivaut à une pomme de terre. Il suffit d'un peu d'eau de mer pour lui rendre son entier développement.

— Et vous économisez le sel ! exclama le marin. C'est tout ce qu'il y a de plus pratique !

Un rire général éclata, tandis que l'Anglais montrait un flacon plat qu'il venait de prendre dans le sac.

Et toujours sur ce même ton sérieux dont la persistance finissait par provoquer quand même l'hilarité :

— J'ai aussi prévu le cas où je serais tourmenté par la soif.

L'Anglais continua :

— Voici un flacon d'essence de gin. Je puis composer tout de suite une boisson suffisamment agréable en faisant le mélange suivant : un peu d'eau de mer dans laquelle je laisse tomber une seule goutte de cette essence de gin et que j'ajoute de lait. De cette façon, le gin annihile l'amertume de l'eau et le lait en combat les principes échauffants.

— Mais pour cela, fit observer le capitaine, il faudrait avoir du lait sous la main.

— Voici d'excellent lait d'Ecosse ayant remporté des médailles d'or à toutes les expositions.

Il montrait une boîte en métal sur laquelle était une étiquette. Il y lut à haute voix : *Concentrated Milk Company*, d'Edimbourg.

— Ainsi, dit le marin d'un ton plaisant, vous voici prêt à tenir la mer comme une épave vivante !... Et très confortablement, milord, à ce que je vois...

— Oui, monsieur le capitaine, je puis rester sur l'eau,

jusqu'à ce que l'on vienne à mon secours...

— Mais les navires pourraient bien passer tout près de vous sans vous voir... la nuit surtout ! C'est là un inconvénient grave !... Je suppose que vous y avez songé ?

— Oh ! oui, répondit aussitôt l'Anglais. J'ai songé à cela aussi ; j'ai un signal pour le jour et un autre pour la nuit...

Cette fois la curiosité était vivement excitée et tous les regards se dirigèrent vers le sac à surprises.

Le passager tira d'un fourreau en cuir qui bordait l'un des côtés de ce sac, une tringle creuse qui s'allongeait à volonté comme une longue-vue.

— Au bout de cette tringle que je fixe à mon sac, dit-il, je place ce pavillon anglais... C'est un signal pour le jour et qui peut se voir d'assez loin...

— Et la nuit ?

— Ça, c'est autre chose, monsieur le capitaine ; pour la nuit, j'ai un phare... sur la tête... Regardez bien ce que je vais faire ! répondit notre original.



Le capitaine Baptiste venait d'apparaître sur le pont. Il portait dans ses bras le mousse.

(1) Commencé dans le numéro du 22 décembre 1900.



Il tira du sac un bonnet en caoutchouc, ayant la forme de la coiffure dite passe-montagne.

Ce bonnet, carré par le haut, était surmonté d'une lanterne ayant des lentilles aux quatre faces.

—Voici mon phare, s'écria triomphalement l'Anglais lorsqu'il se fut coiffé, ce qui lui donnait une physionomie si comique que toute l'assistance le salua d'une bordée de rires.

Mais lui, retrouvant son sérieux de commande, continua :

—Pour éclairer le phare, j'ai cette petite lampe pourvue d'une mèche d'amiant.

—Et les allumettes, milord ? demanda le capitaine qui peu à peu s'était mis au diapason de la gaieté générale.

—J'ai mieux que cela... car l'eau de mer aurait bien vite détérioré la provision d'allumettes...

—Alors vous avez un briquet ?

—Non !... J'ai ceci, un appareil à eau-forte, très simple comme vous voyez puisqu'il suffit d'appuyer le doigt sur ce bouton de cuivre pour obtenir, à l'instant même, une flamme suffisante !...

Cette diversion était venue fort à propos pour dissiper la mauvaise impression de tout à l'heure.

L'Anglais avait débité son boniment d'une façon amusante et l'on oubliait de bonne grâce qu'en présence de gens que pouvait, à chaque minute, assaillir la tempête, il avait brutalement fait l'apologie du naufrage.

Connaissant l'originalité légendaire de ses compatriotes, on se demandait si ce singulier personnage n'était pas tout simplement un puffiste à froid.

Cette opinion prévalut et le capitaine eut l'idée—pour l'amusement des passagers—de faire à son tour poser le mystificateur.

—Vous voilà donc prêt à toute éventualité, milord, lui dit-il ; et je comprends maintenant que vous ayez le désir d'expérimenter votre *nécessaire de naufrage*.

—Oui ! je le désire ardemment, très ardemment ! monsieur le capitaine.

—Mais, comme je vous l'ai dit, je n'ai pas de chance... pas la moindre chance.

—Il semble que je porte bonheur aux navires sur lesquels je prends passage !...

—Permettez-moi de vous dire, milord, que vous avez tort d'exprimer un pareil regret, répondit sèchement le capitaine.

—Et pourquoi donc, monsieur le capitaine ?

—Je vais vous le dire : Lorsque par esprit de bravade, ou peut-être poussé par une excentricité quelque peu outrée, vous semblez faire appel à la tempête, c'est-à-dire au plus terrible désastre, vous oubliez, monsieur, que ce désastre ne viendrait pas fondre sur vous seul, qu'en même temps qu'il vous atteindrait vous-même il écraserait tous vos compagnons de traversée, qui, moins prévoyants et moins... ingénieux que vous, ne se sont pas pourvus de votre merveilleux nécessaire de sauvetage.

—Forcés, pour la plupart, par de graves intérêts, d'entreprendre un long et périlleux voyage, ils se sont tout simplement confiés à la garde de Dieu.

—Et c'est ainsi que moi-même, avant de lever l'ancre, je me suis rendu à l'église, afin d'adresser une prière à la Vierge de Bon-Secours !

—Ah oui !... c'est votre patronne à vous autres marins de France !... fit l'Anglais avec un petit gloussement.

—Que voulez-vous, milord, dit le capitaine que le ton d'ironie de son interlocuteur commençait à irriter. Tout enfant, nous avons été bercés avec cette superstition et nous avons grandi avec elle !...

—C'est grâce à elle que l'on s'embarque sans avoir le cœur trop gros, à l'idée qu'on ne reverra peut-être plus l'épouse qui vous accompagne jusqu'au quai et l'enfant qu'on lève à bout de bras afin de mettre ses joues de chérubin à portée des baisers paternels !...

En prononçant ces mots, le capitaine avait eu un léger tremblement dans la voix, comme si quelque souvenir eût tout à coup fait tressaillir son âme de marin.

Son mâle visage, dont l'expression un peu sévère était tempérée par l'extrême douceur du regard s'anima soudain, et l'on eût pu voir le bistre de la peau prendre un ton plus vif, sous l'action du sang affluant vers les joues.

C'est que tout ce qu'il venait de dire, il l'avait ressenti lui-même, à chaque nouveau voyage, au moment de se séparer de sa famille.

En répliquant à l'Anglais ainsi qu'il venait de le faire, il n'avait pas eu de peine à communiquer à l'âme de ceux qui l'écoutaient, l'émotion qui le remuait si profondément lui-même.

Aussi chacun des passagers se sentit-il entraîné vers le marin, lorsque reprenant la parole après un court silence, il ajouta avec une animation croissante :

—Superstition tant que vous voudrez, milord ; mais quand le navire attendu tarde à arriver, quand la famille inquiète s'alarme de ce retard, quand à la table on continue de mettre chaque jour le couvert de l'absent, ah ! croyez-moi, c'est un soulagement pour tous

ces cœurs que l'anxiété étreint, c'est un soulagement d'adresser une prière à la protectrice des marins.

Il s'interrompit et regardant l'Anglais avec une expression d'infinie tristesse :

—Tristes repas, milord, prononça-t-il, que ceux que l'on fait à cette table où il reste une place vide !... Eh bien des fois le pain qu'on y mange est trempé de larmes !

Puis, relevant la tête d'un air de rude franchise à l'adresse de son interlocuteur :

—Ceux qui prient et qui pleurent ainsi ont la terreur de la tempête et l'épouvante des naufrages !...

—Et cependant, milord, ils ne sont pas moins courageux que vous pouvez l'être, j'en réponds !...

—On les voit à l'œuvre, ces hommes qui croient et qui prient, lorsqu'il s'agit de lutter contre la tempête qui fait rage et de défendre leur navire battu par les vents furieux, pendant les formidables assauts de la mer, cette mer que vous avez eu le bonheur de ne voir que dans ses jours de calmes et offrant le spectacle grandiose de l'immensité, mais dont les caprices sont terribles et les colères faites pour épouvanter les plus braves !...

—Plaise à Dieu, milord, que—pendant cette traversée qui commence sous de bons auspices,—nous ne soyons pas appelés à juger du courage, du dévouement, de l'abnégation de ces hommes dont les superstitions vous font sourire en ce moment.

Le capitaine allait peut-être borner à cette réplique aigre-douce la leçon qu'il avait voulu donner au passager, lorsque l'un des matelots chargé du service de la table parut à l'entrée de la salle à manger portant, sur un plateau, la cafetière et les liqueurs.

Ce marin, qui avait déjà l'apparence d'un vieillard, avait dû s'arrêter, pendant quelques instants, au haut de l'escalier, pour écouter, car il paraissait singulièrement ému et le regard dont il enveloppa l'Anglais n'était rien moins que sympathique.

Le capitaine allait maintenant parler pour le vieux marin, car ses yeux cherchèrent les yeux du matelot comme pour lui dédier les paroles suivantes :

—La seule émotion après laquelle ils aspirent, nos marins de France, c'est de retourner au milieu de leurs, c'est de se jeter, bras ouverts, ne sachant à quelles caresses répondre !...

—C'est d'entendre l'aïeule entourée des enfants et des petits-enfants s'écrier en joignant ses mains tremblantes : « Bénissons le Seigneur ! puisse que nous voici tous réunis... cette fois encore ! »

Un murmure d'approbation accueillit ces paroles émues.

—Bien parlé, mon capitaine ! exclama le vieux matelot si impressionné qu'il faillit laisser choir tout ce qu'il portait : plateau, cafetière et flacons.

—Ce que j'ai dit là est allé tout droit à ton cœur, n'est-ce pas, mon brave Malouin ?...

—Oui, mon capitaine, tout droit et jusqu'au fin fond !... Et ça l'a joliment remué ce vieux cœur... parce que tout ce que vous avez dit là, mon capitaine, est juste et vrai !...

Puis, oubliant qu'il se trouvait devant les étrangers, il prit le ton d'affectueuse et paternelle familiarité qui était toléré lorsqu'il se trouvait seul à seul avec son chef :

—C'est que vous vous y connaissez, vous, et mieux que personne vous pouvez parler de nos émotions, à nous autres marins !...

Les yeux du vieux Malouin étincelaient à présent sous les épais sourcils qui les ombrageaient.

Seul de tous les passagers, Robert Maurel n'avait pas paru prendre grand intérêt à cette conversation.

L'Anglais put supposer qu'il avait trouvé dans le silencieux passager quelqu'un partageant ses idées et ses sentiments.

Aussi s'adressant à Robert :

—Je crois que M. Maurel n'est pas plus que que moi ennemi des puissantes émotions ! s'exclama-t-il.

On se demandait, avec une curiosité sympathique à l'adresse de Robert Maurel, la réponse qui serait faite à cette avance de la part du bizarre voyageur.

Cette réponse ne se fit pas attendre.

Robert Maurel, élevant la voix, dit d'un ton ferme :

—Vous avez fait preuve de perspicacité, monsieur ; je ne suis point ennemi des émotions qui coupent agréablement la monotonie de l'existence !...

—Mais ces émotions-là ne devraient pas être la réalisation des rêves d'esprit malade !...

—Je ne les chercherais pas, pour ma part, dans des catastrophes qui pourraient mettre d'autres existences en péril !...

—Et me vanter hautement de pareilles aspirations ou de semblables sentiments me semblerait un acte de réelle folie.

—De... de folie !... s'écria l'Anglais, s'animant tout à coup.

Le capitaine Kérouet comprit qu'il lui fallait tenter une diversion, afin d'éviter qu'une querelle n'éclatât entre les deux passagers.

—Je sais, dit-il, des blasés d'émotions qui recherchent avec ardeur le spectacle de ce que l'on est convenu d'appeler une « belle horreur ».



« C'est ainsi que bon nombre de vos compatriotes, milord, assisteraient joyeusement à une éruption de Vésuve ou de l'Étna...  
—Oh ! j'ai vu moi-même ces deux volcans pendant qu'ils étaient en pleine éruption... »

—Un admirable spectacle, n'est-il pas vrai, milord, mais ceux qui se sont déplacés, à grands frais, pour venir s'en repaître, songent-ils aux ruines que le courant de lave dont ils admirent le développement furibond sur les flancs de la montagne en ébullition laisse sur son passage.

« Se figurent-ils les scènes de désolations qui se succèdent dans les villages à mesure que le fleuve de feu emporte, dans sa course, les chaumières, le bétail et les moissons des pauvres gens, heureux la veille dans leur médiocrité et le lendemain ruinés et réduits à la misère ?... »

Arraché à présent aux réflexions dans lesquelles il semblait s'être absorbé pendant le repas, Robert Maurel écoutait avec intérêt, cherchant sur le visage de l'Anglais un signe, un mouvement, qui indiquât une bonne impression de l'âme.

Il ne put que constater, une fois de plus, sur cette physionomie impassible, une expression d'indifférence pour tout ce que venait de dire le marin.

Aussi, après avoir enveloppé d'un regard dédaigneux le glacial personnage, se tourna-t-il vers le capitaine Kérouet en disant :

—Je vous remercie, capitaine, d'avoir si bien interprété ma pensée, en vous chargeant de compléter la réponse que, tout à l'heure, j'ai cru devoir faire à la question que m'adressait monsieur...

Comme il paraissait chercher le nom sorti de sa mémoire.

—Sir William Mildowe, de Londres, articula froidement l'Anglais.

Et avec le même sourire que nous lui connaissons, l'original ajouta en se rengorgeant :

—Si vous comptez beaucoup voyager, monsieur Maurel, vous aurez l'occasion de lire souvent ce nom, car je l'ai écrit ou gravé un peu partout où j'ai passé en parcourant le monde...

« Oui, messieurs, continua-t-il, tirant vanité de la manie commune à la plupart de ses compatriotes de laisser en tout lieu une trace de leur passage, oui, ce que je viens de dire est parfaitement exact. Avec la pointe de ce couteau provenant de la manufacture de Birmingham, j'ai gravé mon nom sur le grand bénitier de Saint-Pierre de Rome, une véritable merveille d'art, à ce qu'on assure.

—C'est une profanation, dit Robert Maurel.  
—J'ai également gravé mon nom sur la plus belle fresque de Michel-Ange, au Vatican...

—Mais c'est un crime cela, monsieur ! exclama Robert exaspéré. Et sans paraître offusquée, l'Anglais continua :

—Si vous allez jamais en Égypte, M. Maurel, vous trouverez mon nom inscrit sur une des pierres de la pyramide de Chéops...

« Du reste, fit-il en s'interrompant pour fouiller dans la poche de son paletot, je vais vous dire cela plus rapidement, car c'est noté sur un carnet de voyage.

Il tourna plusieurs pages et se mit à lire :

« Le nom de sir William Mildowe est inscrit : à Washington sur le fronton du Capitole ;

« A Moscou, — sur l'autel de la superbe église de Saint-Basile.

« A Athènes, sur l'Acropole ;

« A Jérusalem, — sur une dalle de l'église du Saint-Sépulchre ;

« A Nankin, — au neuvième et dernier étage de la grande tour de porcelaine ;

« Je passe l'Inde, la Turquie, la Scandinavie, etc., etc., et j'arrive à ce qui peut vous intéresser plus particulièrement :

« Voici, en effet, le nom de sir William Mildowe sur la colonne Vendôme ;

« Le voici encore sur l'affût d'un canon des Invalides ;

« Sur la tête du serpent de Laocoon, aux Tuileries ;

« Sur le genou d'une nymphe du bassin de Neptune, à Versailles ;

« Sur une glace de la chambre de la reine Maie-Antoinette, au Petit-Trianon ;

« Sur beaucoup d'autres monuments soit à Paris, soit dans les principales villes de France.

En Bretagne, sur la croix d'un calvaire...

—Halte-là ! s'écria tout-à-coup le vieux matelot malouin, qui se tenait à l'écart, monsieur l'Anglais, ne touchez pas à nos calvaires. Les palais, les statues, les tableaux, dégradez-les à votre aise, je m'en moque ; mais nos calvaires, à nous autres Bretons, nous ne permettons pas qu'on y touche, je vous en avertis.

« Ah ! vous pouvez rire si le cœur vous en dit, continua le vieillard rouge de colère, il n'en est pas moins vrai que lorsque nos pêcheurs vont, le matin au petit jour, pousser leurs barques à la mer, c'est qu'ils ont déjà fait un pèlerinage à leur calvaire.

« Et ces gens-là, monsieur, sont des hommes de cœur et de courage. C'est moi qui vous le dis.

Le vieux matelot avait redressé sa taille courbée sous le poids des années ; un flot de sang montait à son visage parcheminé, en même temps que deux larmes venaient tout à coup miroiter dans ses yeux.

—Assez, mon brave Malouin, lui dit le capitaine Kérouet qui savait quel douloureux souvenir traversait, à ce moment, la pensée du marin.

Mais lui, passant le revers de sa main calleuse, rapidement, sur ses paupières humides :

—Non, mon capitaine, ce n'est pas assez, répondit-il. Ne m'empêchez pas de parler, je vous en prie ; laissez-moi raconter à monsieur votre passage ce que vous n'avez sans doute pas voulu lui dire tout à l'heure...

—Oui ! oui ! s'écrièrent tous les assistants impressionnés, dans un même mouvement de sympathie pour le vieux matelot.

Ainsi encouragé, le Malouin quittant la place qu'il avait occupée jusque-là contre l'escalier, vint devant la table, — le visage tourné du côté de l'Anglais.

Et d'une voix qu'il s'efforçait d'assurer, il commença :

—Ce que le capitaine Kérouet aurait dû vous dire tout à l'heure quand vous parliez de votre désir d'assister à un naufrage, je vais vous le raconter, moi !...

—Alors c'est une histoire, interrompit Sir William Mildowe, tant mieux ; j'aime beaucoup les histoires.

—Celle que je vais vous narrer ne vous amusera pas, j'espère ! exclama le matelot ; elle n'est pas de celles qui font rire, je vous en donne ma parole d'honneur, pas même les gens qui sont blasés sur toute chose et qui courent le monde pour chercher « des émotions violentes »...

Le Malouin s'interrompit pendant quelques secondes comme pour laisser s'apaiser le mouvement de colère contenue qui venait de l'agiter.

Puis il commença :

—C'était en Bretagne, ce pays où l'on a encore le respect des choses saintes.

« Les cloches de l'église de Cotanches, — un hameau de vingt feux tout au plus, juché sur la falaise, tout près de Saint-Malo, — sonnaient bien avant l'heure de l'Angelus du matin. Quoiqu'il fût à peine petit jour, tout le monde, vieux comme jeunes, était réuni devant l'autel pour entendre la messe dite par notre brave curé à l'intention de ceux qui allaient partir pour la pêche en Islande...

—L'Islande !... Ile de glace, comme nous disons, interrompit l'Anglais ; Je connais... C'est là qu'on va, de chez vous, à la pêche de la morue !... ajouta-t-il d'un air d'ironie.

—Pêche dangereuse, monsieur. D'abord, c'est presque une bataille qui se livre entre les pêcheurs et les bandes de poissons, assez nombreux pour détruire les filets...

« Mais ce n'est malheureusement pas le seul danger que courent ces braves marins qui, pour gagner à peine de quoi nourrir leurs familles, s'en vont affronter les tempêtes de ces mers du Nord, où tant des nôtres sont déjà restés...

Le visage du matelot s'assombrissait, sa voix devenait sourde.

Toutefois, refoulant l'émotion qui déjà l'envahissait, le Malouin continua :

—Si l'on était sur pied de si grand matin à Cotanches, ce jour-là, c'est qu'on ne s'était pas couché pour rester quelques heures de plus avec ceux qui, le lendemain, devaient se rendre à Saint-Malo pour s'y embarquer...

« Les partants étaient au nombre de douze ; je devrais dire onze et demi, car il y avait parmi eux un petit de treize ans qui allait faire son premier voyage...

« Il n'avait qu'une vieille grand-mère, ce moucheron, et qu'il n'était pas sûr de retrouver, vu qu'elle était minée par le chagrin autant que par la maladie... Il l'embrassait bien souvent et bien fort pendant la messe...

« Lorsque tout le monde fut arrivé sur la grève où étaient amarrés les bateaux, la bonne maman voulut, une dernière fois après tant d'autres, recommander le petit à celui qui allait avoir le commandement du navire qui attendait à l'ancre, à Saint-Malo.

« Ce devait être son premier voyage comme capitaine, et il en était joliment fier !... Il fallait voir de quel air heureux et de quel ton bon enfant il répondit à la vieille femme qui pleurait à sanglots :

« Faut pas vous désoler, bonne maman, le petit fera son chemin tout comme moi, pardine ; est-ce que je ne suis pas parti mousse, moi aussi ?... »

« La pauvre femme s'interrompit de pleurer pour dire : « Ah ! je m'en souviens ben, comme si c'était hier !... Tu partais avec mon mari, et le pauvre homme répondait à la Claudine, ta mère, ce que tu me réponds aujourd'hui, mon bon Baptiste : « Y fera son chemin, le petit !... »

—Eh bien, il ne s'était pas trompé ; il avait bien auguré de moi ! J'espère que je ne me tromperai pas plus que lui !...

« Puis, pour consoler la bonne femme, il ajouta en l'embrassant : « J'aurai toujours l'œil sur le p'tit ; vous pouvez être tranquille, j'en ferai un homme, je vous le promets !... »

Le vieux matelot passa furtivement la main sur ses yeux en prononçant ces mots :



— Vous verrez tout à l'heure comment le marin a tenu la promesse qu'il avait faite à la grand'maman.

Le capitaine Kérouet, le front appuyé sur la main, paraissait profondément émue.

A mesure que parlait le matelot, un voile de tristesse assombrissait de plus en plus son visage et une ride profonde rayait son front soucieux.

— Je vous ai dit qu'il était heureux de commander pour la première fois le bâtiment sur lequel il avait déjà fait plusieurs voyages, d'abord comme lieutenant, puis comme second.

« N'empêche qu'il y avait un point noir sur son bonheur... Il s'était marié, cette même année, à son retour de la campagne de pêche, à sa cousine Madeleine, qu'il aimait depuis qu'ils étaient enfants tous deux, et qui l'avait attendu... »

Ces mots que le hasard mettait sur les lèvres du vieux Malouin, allèrent réveiller au fond du cœur de Robert Maurel le mortel chagrin qui le minait sourdement.

Le malheureux dut faire un effort suprême pour contenir sa douleur prête à éclater.

Jusqu'à là il avait écouté comme tout le monde, mais à partir de ce moment le récit allait le captiver de plus en plus.

Le matelot continuait :

— Naturellement la jeune femme était bien affligée, mais elle faisait en sorte de ne pas laisser voir son chagrin, afin de ne pas attrister son mari...

« L'instant du départ était arrivé et on criait : « Bonne chance à toi. » Baptiste !... Nous te souhaitons santé et prompt retour !... »

« Puis on disait à la jeune femme qui était devenue pâle et ne retenait plus ses larmes : « Nous prions pour lui et il te reviendra, Madeleine !... »

« Les hommes avaient place dans les canots et tenaient les avirons tout droit pour rendre les honneurs au capitaine, comme ça se fait dans la marine de guerre... »

« Et quand Baptiste eut saisi la barre du gouvernail, les avirons s'abattirent en même temps et un même cri de : « Vive la France ! » sortit de toutes les poitrines... »

« Au bout de quelques minutes, quand des bateaux on eut cessé de répondre aux signaux d'adieu qu'on faisait de la plage, les femmes et les enfants reprirent le chemin du village, pendant que les cloches de l'église continuaient de sonner... »

« Elles marchaient lentement, les mères et les épouses qui allaient demeurer seules pendant les longs mois... »

« Et avant que les bateaux eussent doublé la falaise, les pêcheurs purent voir la procession s'arrêter autour du « calvaire » et les femmes se mettre à genoux au pied de la croix... »

— Mais nous sommes encore loin de l'Islande ! interrompit l'Anglais, qu'on avait oublié pendant le récit.

— On n'y arrivera que trop tôt, hélas ! répliqua le Malouin, en levant ses mains tremblantes vers le ciel...

« Oui, malheureusement, la traversée fut trop bonne en commençant. Depuis le départ, on avait été favorisé par le vent et notre brigantine filait ses sept nœuds à l'heure... »

« Le capitaine disait d'accord avec les marins qui connaissent le bâtiment, que jamais il n'avait encore marché avec une si grande vitesse. »

« On s'en félicitait, car on était parti un peu avant la flottille de pêche, et les premiers arrivés ont généralement l'avantage. »

« Et l'on plaisantait, le soir, sur le pont ; chacun envoyait son mot et cherchait à faire rire les camarades. »

« — Vous verrez, capitaine, disait l'un, que nous serons obligés de fuir devant les bandes de morues... »

« — C'est elles qui nous feront la poursuite, ajoutait un autre... Ça s'est déjà vu !... »

« Et un troisième de s'écrier :

« — Le capitaine sera peut-être bien obligé de jeter la moitié de sa cargaison à la mer, à seule fin d'alléger son navire. »

« Innocentes plaisanteries, fit Malouin, et qui prouvaient bien que tous ces hommes se battaient le flanc pour ne pas engendrer la mélancolie, alors qu'intérieurement chacun pensait à ceux qu'il avait laissés au village... »

« Si la traversée avait été exceptionnellement heureuse, la pêche fut tout ce qu'on put désirer de mieux... »

« Aussi tout le monde éprouva-t-il une grande joie quand le capitaine Baptiste annonça que l'on n'allait pas tarder à remettre le cap sur Saint-Malo !... »

« La campagne se terminant ainsi beaucoup plus tôt qu'on ne l'avait espéré, chacun se réjouissait à l'idée de la surprise heureuse qu'on ferait aux femmes, habituées, au contraire, à ce que le navire attendu soit toujours en retard... »

« La joie fut de courte durée !... Ils avaient formé de beaux projets, tous ces braves qui espéraient retourner plus tôt au port !... Dieu en avait décidé autrement !... »

« Ah ! cette mer d'Islande ! changeante et terrible, menaçante à chaque heure !... Un jour, elle était calme et lisse comme un miroir ! »

« — Un fameux temps pour mettre à la voile ! dit le capitaine. »

« Aussitôt il donna l'ordre de se tenir prêt à appareiller. »

« Chacun fut à son poste... »

« Tout à coup la brise fraîchit ; la mer se rida. »

« — Oh ! voilà du nouveau, fit le capitaine Baptiste ; je connais ce vent-là ! ajouta-t-il en devenant subitement sérieux... »

« Je le vois encore son porte-voix à la main, pour envoyer ses commandements, car le vent grossissait de seconde en seconde et commençait à souffler en tempête. »

« En pareil cas, il faut s'éloigner le plus et le plus vite possible de la côte, vers laquelle vous entraîne un courant des plus dangereux. »

« Le capitaine n'hésita pas. »

« — Nous allons gagner le large ! dit-il à ceux des matelots qui se trouvaient sur le pont, attendant des ordres. »

« Il n'est que temps ! s'écria l'un d'eux au moment où un énorme paquet de mer s'abattait sur le flanc du brigantin. »

« Une immense exclamation s'éleva du milieu du groupe de matelots. »

« La voix du capitaine, dominant toutes les autres, commanda l'appareillage. »

« Je puis le dire, moi qui m'y connais à présent et qui peux juger de ce que j'ai vu ; oui, je puis dire que le capitaine Baptiste a fait exécuter ce jour-là des manœuvres comme jamais amiral n'en a commandé de meilleures et de plus hardies... »

« Par malheur, tous nos efforts étaient inutiles : il était trop tard pour que nous pussions gagner le large. »

« Notre pauvre bâtiment était repoussé par le vent, repoussé par la mer. »

« Vous savez peut-être ce qu'on appelle un raz de marée... Ce que je puis vous dire, c'est que le navire qui se trouve pris dans ces flots qui tourbillonnent n'a qu'une chance de salut à espérer, c'est que le courant le jette vers la terre et le mène à la côte... »

« Mais c'est rare. Le plus souvent le pauvre bâtiment, ballotté, poussé, entraîné sans qu'il puisse gouverner, va se défoncer sur quelque rocher sous-marin ou se briser sur des récifs à fleur d'eau... »

« C'est ce qui allait nous arriver, sans que nous puissions éviter la catastrophe, »

« Tout à coup le brigantin « râcla » sur un obstacle !... »

« Il faut avoir entendu ce bruit pour s'en faire une idée : on dirait un long cri de détresse !... »

« Et quand on l'a entendu une fois dans sa vie, il vous reste dans la tête, ce bruit sinistre !... Il y a des moments où il résonne dans votre cerveau, et on dirait que ça va vous rendre fou !... »

« Nous étions allés donner en plein sur un récif ; notre brigantin était blessé à mort : une pointe de rocher lui avait crevé la carène. »

« L'eau entra avec violence et rapidité par cette crevasse. »

« Il ne fallait pas songer à aveugler la voie d'eau... »

« Je vous l'ai dit, la blessure était mortelle ; aussi le capitaine Baptiste, ne pouvant espérer sauver son navire, songea comme c'était son devoir à sauver ses matelots. »

« Mais, avant d'abandonner le brigantin, il voulut connaître l'opinion de l'équipage et prendre conseil de tous ceux qui se trouvaient à bord... »

« Il voulait avoir la conscience tranquille, cet honnête homme... La voix du Malouin s'affaiblit tout à coup comme si elle allait s'éteindre complètement. »

Le vieux matelot dut s'interrompre pendant quelques instants, afin de se remettre de l'émotion qui l'avait peu à peu envahi, à mesure que les souvenirs douloureux se succédaient en son esprit.

« Avant de reprendre son récit, il promena son regard sur deux des assistants : le capitaine Kérouet et Robert Maurel. »

Le premier paraissait accablé sous le poids d'un terrible souvenir.

« Il n'y avait plus qu'à abandonner le navire, continua le Malouin. »

« Le capitaine Baptiste donna l'ordre de mettre la chaloupe à la mer et d'y embarquer le plus de vivres possible et la provision d'eau. »

« Puis, quand tout fut prêt, le chef présida à l'embarquement de l'équipage dans le canot. »

« Puis, comme il ne restait plus que lui à bord du brigantin, il attendit que la mer eut amené la chaloupe à hauteur du plat-bord, afin de s'embarquer à son tour. »

« Le mouvement se produisit. Le capitaine prenait son élan pour sauter ; les mains des matelots se tendaient pour l'aider à embarquer. »

« Soudain un cri terrible retentit poussé par un des hommes d'équipage qui se trouvait à l'arrière de la chaloupe... »

« — Le mousse !... Le mousse !... »

« On avait oublié l'enfant, qui, terrifié, était allé se cacher dans une cabine. »

« Le capitaine se rejeta en arrière et parcourut le pont appelant le mousse... »

« On le vit s'élançant par l'escalier ; on l'entendit crier :

« — Jean !... Jean !... »

« C'est qu'il se rappelait la promesse faite à la pauvre vieille grand-mère qui lui recommandait son petit-fils, sur la grève de Cotanches, au moment du départ... »



" C'est qu'il n'avait pas oublié que le mari de cette bonne femme avait pris soin de lui, alors qu'il n'était encore lui-même qu'un petit mousse. . .

" Oui, il se souvenait de tout cela, pendant qu'il courait à la recherche de l'enfant que tout le monde avait oublié dans le désarroi général et qui allait périr ! . . .

" La chaloupe continuait de danser sur chaque lame et se heurtait sur le flanc du brigantin. Elle allait être entraînée, c'était certain, lorsque la coque du navire s'engloutirait, ce qui ne pouvait tarder, car déjà le plat-bord était à niveau de la mer. . .

" Les naufragés se demandaient à présent s'ils n'allaient pas tous périr. . .

" Ils comptaient les secondes, les yeux fixés sur ce pont balayé par les paquets de mer. . .

" Ils appelaient leur chef. . .

" Tout à coup une immense clameur s'éleva dominant le mugissement de la tempête.

" Le capitaine Baptiste venait d'apparaître sur le pont. Il portait dans ses bras le mousse, qui ne pouvait marcher, tant ses jambes tremblaient. . .

" En quelques bonds, il arrive sur le bord ; il soulève le mousse et essaie de s'élaner avec lui dans la chaloupe.

" Impossible ! . . . La barque tire sur la corde, car le navire coule avec une effrayante rapidité :

" — Jetez-nous le petit ! crie-t-on.

" Et dix bras se tendent pour recevoir l'enfant ! . . . Le capitaine comprend le danger. Il n'a plus qu'une seconde pour se décider.

" Il s'écrie :

" — Préparez-vous ! . . .

" De la chaloupe on lui répond :

" — Envoyez !

" L'enfant est lancé et vient tomber dans les bras des hommes qui se tenaient prêts à le recevoir. . .

" Il n'y a plus maintenant à bord du navire qui coule que l'homme que son devoir y a retenu jusqu'à ce moment. . .

" Mais c'est à présent la chaloupe qui menace d'être entraînée et submergée.

" Ce sont les dix hommes d'équipage qui vont périr si l'on ne coupe pas immédiatement l'amarre.

" Le capitaine a vu le danger ; il n'hésite pas à commander de trancher la corde. . .

" On refuse d'abandonner le capitaine.

" Il en donne l'ordre formel. . .

" Chaque seconde augmente le péril que courent les naufragés.

" La chaloupe est saisie par deux lames arrivant en sens contraire et est enlevée au milieu de l'écume.

" — Coupez la corde ! crie le capitaine avec rage. . . Je l'ordonne !

" Les deux matelots n'ont pas bougé, malgré le commandement, malgré l'ordre de leur chef.

" Ces hommes qui vont infailliblement périr s'ils ne se décident à obéir se sont consultés des yeux. . .

" Aussitôt leur parti est pris.

" Et comme une dernière fois le capitaine leur crie : " Coupez l'amarre ! . . . " les deux matelots de l'avant, pour toute réponse, lancent leurs couteaux à la mer et se croisent les bras comme des martyrs qui attendraient la mort !

" Ah ! c'était vraiment beau, ça, n'est-ce pas, messieurs ? exclama le Malouin en s'interrompant. . .

" Mais ce qu'il y a de plus beau, de plus terrible, de plus sublime encore, c'est ce qu'a fait le capitaine Baptiste.

" Il avait charge d'âmes, lui, comme on dit !

" Il se considérait, — lui le chef, — comme le père de tous ces hommes ! . . .

" Il pensait que son devoir était de les sauver, dût-il mourir en accomplissant ce devoir.

" Alors, on vit cette chose qui fit passer un frisson dans les veines de tous ces braves maintenant résignés !

" On vit le capitaine Baptiste quitter le plat-bord et, — les pieds dans l'eau qui déjà envahissait le pont de son navire, — se baisser pour reprendre cette hache qu'il venait de jeter comme un instrument devenu inutile.

" On le vit, cet homme qui avait laissé au pays une épouse adorée, on le vit se précipiter comme un fou, lever sa hache et la laisser retomber sur l'amarre. . .

" On le vit redoubler d'efforts pour trancher la corde qui retenait la chaloupe au bâtiment qui l'entraînait avec lui dans les profondeurs de la mer. . .

" On le vit s'acharner à cette besogne au bout de laquelle était le salut pour ses compagnons et la mort pour lui ! . . .

" On entendit le cri qui s'échappa de sa gorge quand il eut réussi à couper l'amarre. . .

" Il n'était que temps ! . . . Une seconde de plus, la chaloupe disparaissait, chavirée, broyée, au milieu des débris du brigantin. . .

" Une fois libre, la barque fut emportée par le courant, avec une rapidité vertigineuse. . .

" Quant au brigantin, il avait disparu. . .

" On apercevait plus que le bout d'un de ses mats sur lequel flottait, au-dessus de cette mer en fureur qui venait de dévorer sa proie, le pavillon aux trois couleurs, le pavillon de France ! . . .

Tous les passagers s'étaient levés, dans une même pensée de respect pour la mémoire de l'infortuné capitaine qui avait préféré mourir plutôt que de forfaire à son devoir.

Seul, le capitaine Kérouet, était resté assis et paraissait en proie à une émotion toute différente de celle qu'éprouvaient les passagers.

Il avait le front appuyé sur les mains et l'on put voir que son visage portait l'empreinte d'une poignante douleur.

Seul il demeura silencieux alors que tous les passagers, voire sir William Mildowe, adressaient un murmure de félicitation et de sympathie au vieux Malouin.

Absorbé dans ses tristes pensées, il ne s'aperçut pas que le matelot qui venait de raconter le terrible drame des pêcheurs de la côte d'Islande, le regardait avec attendrissement et que le vieillard avait les larmes aux yeux. . .

Il ne vit pas non plus le signe par lequel tous les assistants encourageaient le Malouin à reprendre et à achever le récit interrompu.

Qui sait même s'il entendit lorsque le vieux matelot continua, d'une voix dont le chevrottement témoignait d'une violente émotion :

" C'est en vain que la chaloupe se tint le plus longtemps possible dans les parages où venait d'avoir lieu l'épouvantable sinistre.

" C'est en vain que ceux qui la montaient attendirent, en courant mille dangers, que la tempête eût cessé, afin de pouvoir se mettre à la recherche du capitaine. . .

" C'est en vain qu'ils espèrent que le brave chef, esclave de son devoir, avait pu se cramponner à une épave et trouver un refuge sur un rocher de la chaîne de récifs. . .

" C'est en vain qu'ils naviguèrent pendant plusieurs jours, à l'aventure.

" Ce n'est qu'après avoir acquis la certitude que le capitaine Baptiste avait péri qu'ils se décidèrent à s'éloigner de ces récifs aux abords desquels ils s'étaient tenus jusque-là, et qu'ils se mirent à la recherche d'un navire qui pût les prendre à son bord. . .

" Lugubre navigation, messieurs ! . . . prononça le Malouin ; pendant huit jours, la chaloupe se dirigea vers les côtes d'Ecosse, tant bien que mal.

" On se remplaçait deux par deux pour ramer, afin d'économiser le plus possible les forces de chacun.

" Il n'est pas jusqu'au petit mousse qui ne voulût tirer, à son tour, de l'aviron.

" Le pauvre enfant dévorait son chagrin quand on lui disait que c'était pour le sauver que le capitaine Baptiste avait péri. . .

" Il dévorait ses larmes, le pauvre, en songeant que, si jamais on pouvait retourner à Cotanches, on l'accuserait peut-être d'être la cause de ce terrible malheur. . .

" Aucun des matelots ne lui adressait de reproches, mais il s'accusait lui-même, il se maudissait d'avoir eu peur ; parfois, il était mort le capitaine Baptiste. . .

" Dieu l'avait probablement pris en pitié et lui avait pardonné, car ses idées de suicide s'évanouirent peu à peu. . .

" Il se résigna !

" La Providence voulut que la chaloupe fût rencontrée par un bâtiment français qui se rendait à Brest et qui se déranger de sa route pour débarquer les naufragés à Saint-Malo.

Il acheva son récit en ces termes :

" — Quand nous arrivâmes à Cotanches, tout le monde était déjà prévenu du malheur. . .

" Mais on nous cachait, à nous, ce qui était arrivé au village lorsque l'on avait appris la mort du capitaine Baptiste.

" Tous les visages étaient conternés. . .

" Et quand l'enfant voulut courir embrasser sa grand'mère, on l'en empêcha.

" Ce fut à l'église qu'on le conduisit, où tous pêcheurs étaient déjà réunis devant l'autel : on disait une messe pour le repos d'une âme qui venait de remonter au ciel. . .

" La vieille grand'mère était morte de saisissement. . .

Le capitaine Kérouet se leva tout d'une pièce et, jetant ses bras autour du cou du Malouin, attira le vieux matelot sur sa poitrine et le tint, embrassé, serré contre son cœur. . .

" — Assez ! . . . Assez ! . . . dit-il avec des larmes dans la voix.

Mais le vieillard, se dégageant doucement de l'étreinte :

" — Laissez-moi achever, mon capitaine, dit-il. . . Je n'ai plus que quelques paroles à ajouter. . .

Et se tournant vers les passagers qui, eux aussi, s'étaient levés, il laissa tomber ces mots au milieu d'un religieux silence :

" — Le capitaine mort victime de son devoir pour sauver un pauvre mousse, c'était. . . le père du capitaine Kérouet !

" Le mousse. . . c'était moi !



## CHAPITRE II. — UN POINT NOIR A L'HORIZON

Bien le repas du soir se fût prolongé beaucoup plus tard que d'habitude, personne n'avait encore songé à quitter la table.

C'était une grande heure de gagnée sur le temps que l'on avait à passer en mer.

A bord, l'on est très friand de tout ce qui peut couper la monotonie des longs voyages.

On est avide de tout ce qui peut aider à tuer le temps. Les spectacles émouvants, les moindres incidents eux-mêmes, amènent immédiatement tout le monde sur le pont.

Heureux quand il se trouve, parmi l'équipage ou les passagers, quelqu'un qui, grâce à son expérience des voyages et à ses connaissances spéciales, peut s'improviser conférencier au moment où quelque chose de nouveau vient captiver l'attention et exciter la curiosité.

C'est ainsi que, depuis que la *Diana* avait quitté le port de Guayaquil, dans la république de l'Equateur, les passagers qui faisaient, pour la première fois, la traversée du Pacifique n'avaient pu détacher leurs regards émerveillés de cette interminable chaîne des Cordillères des Andes, aux sommets perdus dans les neiges éternelles et qui longent la côte occidentale de l'Amérique du Sud, depuis la Nouvelle-Grenade jusqu'à l'extrême limite sud de la Patagonie.

Dominant de ses sept mille mètres d'altitude cette succession de masses imposantes, le Chimborazo, avec son panache de fumée, semble commander à une armée de volcans.

Un matin, au commencement du voyage, comme au sortir des cabines les passagers de la *Diana* humaient la brise réunis sur la dunette, on avait assisté au spectacle d'une chasse tout à fait inattendue et des plus extraordinaires.

Un couple de condors des Andes, ayant quitté les sommets sombres où ils vivent, descendait des nues, — c'est le cas de le dire, — afin de se procurer la nourriture pour la journée.

Ces oiseaux géants — dont l'envergure dépasse souvent six mètres — planaient majestueusement, manœuvrant dans les airs à l'instar des navires tirant des bordées pour aborder à un point déterminé.

Aussitôt toutes les longues-vues se braquèrent sur les deux condors qui évoluaient dans l'espace.

Le timonier, interrogé par les passagers, se prêta de bonne grâce au rôle de conférencier.

— Vous aller les voir travailler, dit-il, car ce sont des malins, ces gaillards-là ; tenez, regardez celui de ces deux oiseaux qui vole plus bas que l'autre, c'est la femelle.

« Elle a bien certainement découvert une proie, sans doute quelque troupeau de tapirs, et aussitôt elle a donné le signal à son seigneur et maître. Le condor mâle va se tenir au-dessus de sa compagne, jusqu'à ce que l'un et l'autre soient à la distance voulue pour fondre sur la proie.

Et comme l'un des passagers faisait observer que le tapir a quelquefois la taille et la corpulence d'un fort taureau, le timonier répondit en riant :

— Il est grand et gros, c'est vrai, et, s'il le voulait, il pourrait bien prouver qu'il est fort également. Mais le tapir est comme qui dirait un bonasse, un placide, un timide... Comme il n'est pas méchant, il ne peut pas se figurer qu'il y a de méchantes bêtes dans le monde. Aussi il ne se méfie de rien jusqu'à ce qu'il soit attaqué à l'improviste.

— Alors il se décide à se défendre, sans doute ? demanda le passager.

— Pas du tout ! Il se contente de prendre la fuite, se dirigeant vers une rivière, car il se tient de préférence à proximité des cours d'eau.

« La seule chance qu'il ait, en effet, d'échapper aux oiseaux chasseurs, c'est de plonger et de chercher un refuge au fond de l'eau.

« Malheureusement pour l'infortuné tapir, le plus souvent ses ennemis acharnés le surprennent au moment où il fait paisiblement sa digestion, couché dans les hautes herbes.

« Attaqué à coups d'ailes et de bec, il n'est bientôt plus qu'une masse inerte que les deux condors emportent, pantelante, accrochée à leurs serres.

« On peut voir les oiseaux de proie remonter alors, à tire-d'ailes, vers les cimes neigeuses, afin d'aller déjeuner à leur aise.

Pendant que le timonier avait parlé, les deux condors disparaissaient entre deux montagnes.

Tout à coup on les aperçut de nouveau, formant dans l'espace un groupe étrange que complétait un quadrupède de grande taille.

— Vous voyez, s'écria le timonier, je ne m'étais pas trompé... ils emportent leur tapir et vont aller déjeuner en famille, car c'est l'époque où ils ont des petits.

Ainsi que l'avait dit le capitaine Kérouet, répondant à sir William Mildowe, le voyage s'était jusque-là effectué dans les meilleures conditions.

On avait franchi avec un rare bonheur le détroit de Magellan, et la conversation que nous avons rapportée plus haut s'échangeait, en présence des passagers, entre le capitaine Kérouet et le Malouin, d'une part, et Robert Maurel et sir William Mildowe d'autre part, précisément comme la *Diana* faisait son entrée, par une mer superbe et un vent favorable, dans l'océan Atlantique.

Donc on était encore sous l'impression produite par le récit saisissant du matelot malouin, quand l'attention de tous fut tout à coup éveillée par un grand remue-ménage qui se faisait sur le pont du navire.

D'un bond le Malouin s'était élancé et gravissait précipitamment l'escalier.

Quelques instants plus tard, le marin revenait et faisait un signe à son chef.

Le capitaine le rejoignit aussitôt et, après avoir échangé quelques paroles à voix basse, ils remontèrent ensemble sur le pont.

Naturellement, les passagers intrigués se demandaient ce qui pouvait bien se passer.

L'opinion générale fut qu'une querelle entre les hommes de l'équipage avait dû nécessiter l'intervention du capitaine.

Il ne vint à personne l'idée que l'on pût courir un danger, car la mer était absolument calme.

Cependant, comme l'absence du capitaine se prolongeait, on voulut aller aux informations, et tout le monde se leva de table sur la proposition que fit l'un des passagers d'aller rejoindre le capitaine.

Comme on le pense bien, sir William Mildowe fut l'un des premiers à vouloir courir aux renseignements. Robert Maurel le suivait, et tous deux arrivèrent en même temps sur le pont.

Là, un spectacle impressionnant les attendait.

Le capitaine Kérouet, debout sur la dunette, tenait son porte-voix à la main et paraissait en proie à quelque grave préoccupation d'esprit.

On eût dit qu'il se consultait intérieurement, avant de prendre une résolution.

Il suivait, d'un regard où se lisait une expression d'impatience, différentes manœuvres préparatoires que faisait exécuter le second.

Quand il jugea que tout était prêt, il fit signe à l'officier sous ses ordres.

Au coup de sifflet que lança ce dernier, tous les matelots vinrent se placer sur deux rangs devant leur chef, comme lorsqu'on les passait en revue.

Derrière le capitaine, le Malouin, les bras croisés, le visage consterné, tenait les yeux fixés sur un point de l'horizon dont la ligne s'estompait grandissant, à mesure qu'à l'opposé le soleil couchant éteignait ses rayons.

C'était l'habitude, chaque soir, à cette même heure, de monter sur le pont, afin d'assister à ces merveilleux couchers, de soleil si souvent et si bien décrits dans les ouvrages traitant des impressions de voyage sur mer.

Mais cette fois, personne parmi les passagers réunis sur le pont ne songeait à admirer la splendeur du spectacle de cette natte à perte de vue qu'on eût dite brodée de pierreries étincelantes, et sur laquelle se déroulait lentement en voile d'ombre éteignant peu à peu les feux et les scintillements de cette mer immense prête à s'endormir les ténèbres.

Rien, ni sur ces flots calmes aux majestueuses ondulations, ni dans ce ciel limpide à l'azur immaculé, rien qui pût, en apparence du moins, justifier l'expression alarmante dont était empreint le visage du vieux marin.

Et cependant, ce ne pouvait être sans motif grave, pensait-on, qu'appelé à la hâte, le capitaine eût ainsi rassemblé devant lui ses hommes, comme dans les moments critiques, alors qu'il devient nécessaire de faire appel à l'énergie, au dévouement, à l'abnégation de l'équipage.

On se regardait les uns les autres en silence, comme pour se communiquer mutuellement son impression, saisi de cette insurmontable inquiétude qui s'empare de vous à l'idée qu'on peut courir un danger inconnu.

On eût voulu pouvoir se renseigner, mais personne n'osait interroger le capitaine ; chacun était tenu à distance par l'air de sévérité qu'avait par la physionomie du marin.

Seul l'Anglais, figé dans son calme habituel, ne paraissait pas partager l'anxiété et l'inquiétude des autres passagers.

Il s'était contenté de tirer de sa poche son baromètre portatif, et, gravement, il le consultait, quand tout à coup la voix du capitaine, s'élevant au milieu du silence commanda :

— Chacun à son poste pour virer de bord !

Les matelots avaient aussi rompu les rangs et couraient se placer, par groupes, au pied des mâts, chacun se tenant prêt à accomplir la part de besogne qui lui incombait dans la manœuvre générale.



Le capitaine, après avoir regardé le timonier, emboucha de nouveau le porte-voix et envoya à l'équipage ces mots attendus :

—Pare à virer !

Alors, tandis que s'excutait la manœuvre, que les cordes tendues gémissaient en passant dans les poulies, que les voiles, subitement dégonflées, clapotaient contre les mâts avant de reprendre le vent et que le navire arrêté dans sa marche pivotait sur place, secoué par le roulis, on put voir sir William Mildowe se détacher du groupe des passagers pour gravir les quelques marches conduisant à la dunette.

Il s'approchait du capitaine quand le Malouin, l'arrêtant, lui dit :

—Votre place n'est pas ici, monsieur Milord !... Nous n'avons pas besoin de bras inutiles, en un pareil moment !

Il s'était redressé furieux, le vieux matelot, et la colère faisait trembler sa voix.

Il allait continuer d'apostropher l'Anglais, mais le capitaine, l'écartant, laissa tomber rudement sa main sur le bras de sir William Mildowe, en disant d'une voix sourde et d'un ton sévère :

—Plaise à la Providence que vous n'avez pas porté malheur à mon navire, monsieur !

—Que voulez-vous dire par là, monsieur le capitaine ?

—Je veux dire, monsieur, que vous pourriez bien voir se réaliser, avant longtemps, votre funeste désir et rencontrer ici l'émotion que vous prétendez avoir cherchée vainement sur toutes les mers du globe !

—Un naufrage ?... Oh ! non, ricana l'insulaire, en plaçant son baromètre sous les yeux du marin, ça n'est pas possible ; je ne vois pas ça là-dessus.

Mais, arrachant l'objet des mains de son interlocuteur, le capitaine le jeta à ses pieds.

Puis, saisissant son interlocuteur par le bras, il obligea à suivre des yeux la direction de sa main, en s'écriant :

—Voyez-vous, là-bas, ce point noir à l'horizon ?

L'Anglais avait fait un abat-jour de ses mains ; et au bout d'un instant :

—Je ne vois rien, monsieur le capitaine ! Mais, attendez, j'ai là une longue-vue marine, adoptée par l'observatoire de Greenwich.

Et s'armant de la lunette d'approche qu'il portait en bandoulière, il la mit au point voulu pour sa vue et la promena sur la ligne d'horizon.

Puis avec une exclamation joyeuse :

—Ah ! oui, je vois... je vois... là-bas... tout à fait là-bas !... C'est comme un grosse... comment appelez-vous ça en français... Ae !... oui, c'est ça même... une grosse lentille...

Et, baissant la longue-vue pour regarder le marin :

—Alors, c'est pour ne pas rencontrer cette grosse lentille noire que vous avez fait virer de bord, monsieur le capitaine ?

Les passagers, qui jusque-là s'étaient, par convenance, tenus à l'écart, encouragés maintenant par l'exemple de l'Anglais, s'approchèrent de la dunette, et chacun put entendre la réponse du marin :

—Oui, monsieur, répondait le capitaine d'une voix rude, j'ai commandé de virer de bord parce que nous gouvernions précisément sur ce point noir que la vigie du haut de la hune de misaine a pu fort heureusement distinguer, malgré les ombres qui déjà envahissaient l'horizon. Le matelot a aussitôt signalé le danger et donné l'alarme.

Et regardant bien en face l'Anglais, qui n'avait pas bronché en entendant prononcer les mots de danger et d'alarme, le capitaine ajouta :

—Il n'était que temps, monsieur : quelques minutes plus tard, on n'aurait eu connaissance du péril que lorsqu'il n'eût plus été temps d'essayer d'y échapper...

—Mais nous avons donc couru un danger ? demanda Robert Maurel.

Ce fut le Malouin qui se chargea de la réponse.

—Cela vous étonne, monsieur ? dit le vieux matelot en hochant la tête, de l'air d'un homme qui est loin d'être rassuré.

« C'est comme ça sur la mer, ajouta-t-il en étouffant un soupir, on n'est jamais sûr, un instant avant, du temps que l'on aura l'instant d'après.

« C'est que la mer est capricieuse en diable, voyez-vous, mon cher monsieur, et il n'y a pas à se fier à elle, même lorsqu'on la voit tranquille comme elle l'était tout à l'heure encore...

Robert Maurel l'interrompit, tenant à se faire renseigner sur la nature du péril que l'on avait, au dire du capitaine, tâché d'éviter en virant de bord.

Le Malouin lui indiqua l'endroit de l'horizon vers lequel tous les regards étaient portés à présent.

—Voilà où est le danger, dit-il : ce point noir que monsieur milord appelait une grosse lentille, c'est un cyclone qui se prépare. Il n'y a pas à s'y tromper, pour nous autres marins ; nous connaissons ça et nous n'avons pas besoin de baromètre pour nous renseigner sur le temps qu'il va faire, ajouta-t-il, en dirigeant un regard oblique sur l'Anglais.

« Du reste, continua-t-il, vous avez vu que notre brave capitaine ne s'y est pas trompé non plus, lui !

—Alors, s'informa Robert Maurel, la manœuvre qu'on vient d'exécuter est celle indiquée en pareil cas ?

—C'est la plus prudente certainement...

—Et elle réussit ?

—Pas toujours !

Le passager se tut, et son regard alla chercher sur le visage assombri de son interlocuteur ce que le vieux marin pensait réellement de la situation.

Le Malouin passait la main sur son front et mâchonnait fiévreusement le morceau de chique qu'il ne cessait de faire passer d'un côté à l'autre de sa mâchoire.

Au bout d'un instant, le vieux matelot reprit :

—Mais, si nous parvenons à l'éviter, il n'en sera malheureusement pas de même de beaucoup d'autres bâtiments qui vont se trouver sur son passage...

« Et tenez, ajouta le Malouin en étendant son bras, voilà une voile en vue précisément dans la direction de mon doigt.

—Je l'aperçois !...

—Et le capitaine l'a vue aussi, cette pauvre voile... Je suis sûr qu'il n'est pas plus rassuré que moi sur le compte de ce navire.

Le capitaine Kérouet, posant son porte-voix à côté de lui, prit la longue-vue retenue dans des brides de cuir fixées à la passerelle.

Au bout d'un instant, on l'entendit s'écrier :

—Mais ils sont fous !... Et, à moins que ce brick ne puisse plus gouverner, je ne m'explique pas qu'on le laisse ainsi faire tête à la tempête qui s'approche...

Et passant la longue-vue au vieux matelot :

—Regarde toi-même, Malouin.

—Parbleu, exclama le marin, il est déjà à moitié désemparé, le malheureux trois-mâts... Son mât d'artimon a été emporté et c'est ce qui vous l'a fait prendre pour un brick, mon capitaine...

« Rien d'étonnant à ce qu'il ait pu perdre aussi son gouvernail.

—A quelle distance peut-il bien être de nous ? s'informa Robert Maurel très ému.

—A deux petites lieues tout au plus !... Mais, si le vent l'empoignait et le poussait dans le courant, il ne serait pas longtemps à nous rejoindre...

—Est-ce qu'il n'y aurait pas moyen de lui porter secours ?...

—Ah ! monsieur Maurel, s'écria le capitaine qui avait saisi la phrase à la volée, ce que vous venez de dire m'a violemment remué le cœur.

« Porter secours à un navire en détresse, ajouta-t-il, c'est notre devoir à nous autres marins !... Et certes je n'hésiterais pas à mettre le cap sur ce bâtiment que je vois, que je sais en péril imminent, non, je n'hésiterais pas à lui porter secours, si je n'avais à vous mettre, vous et mes autres passagers, à l'abri d'un terrible danger !...

—Alors, vous les abandonnez ? prononça tristement Robert Maurel.

—C'est une cruelle nécessité, répliqua le capitaine... Je suis forcé de fuir moi-même devant la tempête, qui, en ce moment, marche avec la rapidité du vent qui la pousse vers nous.

« Et je ne suis pas certain de réussir à m'éloigner assez de la direction suivie par le cyclone afin de ne pas éprouver de rudes avaries...

—Je ne crois pas qu'il y ait à craindre cela, mon capitaine, dit le Malouin, car notre *Diana* a repris le vent et file comme une mouette...

« Mais, ajouta-t-il gravement, si nous échappons à la tempête, ce n'est pas une raison suffisante pour que nous dormions sur nos deux oreilles...

Et comme pour justifier les paroles du vieux marin, la vigie qui venait de prendre son poste de nuit sur le gaillard d'avant, poussa un cri d'alarme qui alla retentir jusqu'au plus profond du cœur de tous ceux qui, à ce moment, se trouvaient réunis sur le pont : capitaine, matelots et passagers furent secoués par un tressaillement.

La vigie avait crié : « Trombe à bâbord !... » Et aussitôt vingt voix avaient répété le mot sinistre.

Il faut avoir couru le danger de voir le navire sur lequel on se trouvait menacé d'être englouti par une trombe marine pour se faire une idée de l'affolement qui s'empara des matelots lorsque le Malouin s'écria à son tour :

—Trombe à tribord !...

On eut alors l'explication de l'air de consternation que chacun avait pu remarquer sur le visage du vieux marin.

En effet, ce n'était pas seulement le point noir annonçant l'approche du cyclone qui avait si fort impressionné le Malouin.

Il avait, en parcourant toute l'étendue de la mer jusqu'à l'horizon, remarqué comme de légères nuées qui apparaissaient et disparaissaient de distance en distance.

Et tandis que toute la préoccupation du capitaine se bornait à fuir devant la tempête, il avait, lui, le pressentiment que le navire

**CHOCOLAT HÉRELLE**

Par demi-livres et quarts. — Quatre qualités. — Croquettes, Chocolat Rapé, Cacao Soluble. — Tablettes-Déjeuner, Napolitains. **LE MEILLEUR DU MONDE ET LE MOINS CHER.**



n'échapperait à un danger que pour se trouver bientôt aux prises avec un autre plus redoutable encore.

S'il avait hésité à faire part de sa crainte au capitaine Kérouet, c'était dans l'espoir qu'il avait pu se tromper sur la nature des nuées aperçues par lui.

Malheureusement il n'avait été que trop bien servi par sa vieille expérience.

Il savait combien les trombes marines sont fréquentes dans les parages de la Terre de Feu et principalement aux abords du cap Horn.

Cette fois ce n'était pas une seule de ces trombes qui se dressait comme un obstacle terrible devant le navire.

La *Diana* se trouvait prise entre deux trombes, l'une signalée à tribord, l'autre à bâbord, et la nuit arrivait avec une effrayante rapidité.

En entendant le cri d'alarme poussé par la vigie, sir William Mildowe, avait précipitamment quitté la dunette, sans que — dans le désarroi général — on se fût aperçu de sa disparition.

#### CHAPITRE III — NUIT D'ANGOISSES

Jamais catastrophe n'avait paru plus certaine et plus imminente.

La *Diana*, fuyant devant la tempête, se trouvait tout à coup menacée aux deux bords par les trombes marines avançant l'une sur l'autre, comme deux corps d'armée qui vont faire leur jonction et couper la retraite à l'ennemi.

Alors le navire attiré, aspiré, saisi, entraîné, incapable de résister aux terribles assauts, serait emporté comme une plume par un vent d'orage, et disparaîtrait, broyé, au milieu de l'effroyable tourbillonnement.

Il n'était pas un seul des hommes de l'équipage de la *Diana* qui ne sût à quel terrible ennemi l'on allait avoir à faire et qui ne s'attendit à un dénoûment fatal.

Mais ces hommes habitués, à lutter contre les éléments en fureur, après un premier moment de trouble et d'affolement, s'étaient bientôt ressaisis.

Ils attendaient, les yeux dirigés vers la dunette sur laquelle on voyait un groupe formé par le capitaine Kérouet, le Malouin et Robert Maurel, qui tous trois s'étaient rapprochés du timonier ; — ils attendaient des ordres !

Les passagers, en proie à une instinctive terreur, se tenaient à quelque distance, réunis par le besoin que l'on éprouve de se rapprocher les uns des autres dans les moments de danger.

La plupart d'entre eux faisaient, pour la première fois, la traversée ; mais tous avaient lu, dans les relations de voyages en mer, à combien de dangers, à quelle variété d'accidents on était exposé une fois que l'on se trouvait, selon l'expression consacrée, entre le ciel et l'eau.

Aussi à peine le mot de « trombe marine » avait-il été prononcé dans le double cri d'alarme poussé à l'avant par la vigie, à l'arrière par le Malouin, que l'on eût pu voir toutes ces physionomies qui, naguère encore, respiraient le calme, se contracter violemment sous le coup d'une terreur folle, d'un effarement sans bornes.

C'est que l'on savait, quelques-uns par expérience, d'autres pour l'avoir entendu raconter, que la trombe marine est l'un des phénomènes que redoutent le plus les marins.

Au surplus, ce qu'ils entendaient n'était pas fait pour dissiper leur terreur et mettre fin aux transes mortelles qui les agitaient.

Le vent qui commençait à s'élever, leur apportait des lambeaux de la conversation qui s'échangeait entre les quatre personnes réunies, comme eux, sur la dunette.

La voix du Malouin, rude, hachée, prononçait ces mots :

— Et, pour comble de malheur, une nuit sombre et sans étoiles va bientôt nous envelopper.

— Nous aurons tout de même des illuminations, Malouin, grommela le timonier ; les voilà déjà qui s'allument au Sud-Sud-Est ! . . .

Des éclairs déchiraient effectivement l'horizon dans la direction indiquée, se succédant avec une rapidité telle que, par instants, le firmament semblait s'embraser.

— Et voici l'orchestre qui commence son charivari ! . . . Nous allons danser bientôt, ajouta le timonier, tout en se signant, en vrai Breton qu'il était.

Un premier coup de tonnerre retentit, en effet, comme une détonation lointaine.

A ce moment, le second, qui s'était tenu sur le gaillard d'avant, accourut, appelé par le porte-voix du capitaine.

— Faites allumer les feux de détresse ! commanda ce dernier. Et tenez prêts deux escouades de vos hommes.

Et le capitaine Kérouet ajouta :

— Avez-vous tout votre monde dans la main ? . . .

— Je répond d'eux comme de moi, capitaine ! . . . Tout ce que vous commanderez sera exécuté aussitôt, et pas un ne boudera à la besogne.

— C'est bien, dit le capitaine.

Puis, passant la main sur son front comme pour en chasser la terrible préoccupation qui assiégeait son esprit, il ajouta, s'adressant au second :

— Je vais faire gouverner en plein sur le Nord. Le cyclone vient du Sud-Sud-Est ; nous avons la chance qu'il trouve le vent d'Ouest pour l'arrêter en chemin et le rejeter au loin.

— Du reste, il ne nous reste pas le choix ! répondit le second, qui, vieux marin, avait fait longtemps la traversée du Pacifique et de l'Atlantique.

— Mais faut parer au plus pressé ! dit le Malouin, jetant ainsi son mot dans la conversation . . .

« Et le plus pressé, capitaine Kérouet, c'est de canonner ces deux colonnes qui s'avancent à tribord et à bâbord ! . . . »

« Oui, continua le vieux matelot, il n'y a plus que ce moyen de les mettre en déroute, ces maudites trombes, et d'avoir la place libre pour nous diriger vers le Nord . . . »

Puis, regardant alternativement le capitaine et le second :

— Vous avez, chacun de vous, à vous occuper d'autre chose, l'un de vous tenir ici pour commander, l'autre pour aller là-bas veiller à ce que les commandements soient exécutés ; je puis donc, si vous le voulez, capitaine, me charger de l'artillerie . . .

— Va, mon vieux Malouin ! consentit le capitaine. Charge-toi de faire monter sur le pont les deux pièces qui se trouvent dans la cale, et nous allons essayer de crever ces trombes !

A ce moment, un éclair déchirant la nue jeta un rayon de lumière sur le groupe des passagers pressés les uns contre les autres.

Le capitaine s'élança vers eux, en s'écriant :

— Retirez-vous dans vos cabines, messieurs ; votre présence sur le pont gênerait nos matelots, et notre salut dépend de la rapidité avec laquelle ils exécuteront les manœuvres . . .

Comme si ces paroles eussent ranimé, chez les passagers terrifiés, le courage défaillant, plusieurs d'entre eux se proposèrent pour aider l'équipage.

— Je vous remercie, messieurs, répondit le capitaine ; pour le moment, ce serait inutile ; réservez cette bonne volonté pour le cas, — qui peut se présenter — où j'aurais besoin de vos bras, de votre aide et de votre énergie !

— Puisque ces messieurs vont déblayer le pont, dit le Malouin, je demande des hommes de bonne volonté pour descendre avec moi dans la cale, monter ici les deux caronades et les mettre en batterie, l'une à bâbord, l'autre à tribord.

Puis élevant la voix :

— Qui veut me suivre ? s'écria-t-il du ton d'un chef qui demande des soldats dévoués pour enlever une position.

Aussitôt tous les passagers se présentèrent, le bras droit levé en manière d'acquiescement.

Robert Maurel, quittant la place qu'il occupait à côté du capitaine et du timonier, s'était élancé un des premiers pour accompagner le Malouin.

— Ah ! je vous attendais, monsieur Maurel. Vous vous occuperez d'une des pièces, pendant que je m'occuperai de l'autre . . .

Et s'adressant aux passagers qui tous se tenaient prêts à l'accompagner :

— Suivez-moi, messieurs ! commanda-t-il.

Déjà la petite troupe s'ébranlait pour se jeter sur les pas du vieux matelot, quand tout à coup une voix partant du bas de l'escalier d'entrepont lança ces mots :

— Attendez-moi ! . . . attendez-moi ! . . .

Et l'on vit une forme bizarre apparaître sur le pont.

A la lueur des deux fanaux qui projetaient du haut de la vergue du grand hunier une clarté douteuse sur cette partie du navire, on reconnut sir William Mildowe.

L'Anglais, on le sait, avait, dès l'annonce du danger, disparu du milieu des autres passagers.

Dans le désarroi général, on ne s'était pas occupé de la disparition du bizarre personnage, qui était loin d'avoir inspiré la sympathie.

C'était lui qui revenait revêtu de son « costume de naufragé ».

En toute autre circonstance, on se fût esclaffé à la vue de cet accoutrement burlesque, mais la situation semblait s'aggraver à chaque seconde et nul ne songeait à rire du bizarre accoutrement de l'Anglais.

— Aux canons, pas une minute à perdre ! s'écria le Malouin.

Un formidable coup de tonnerre couvrit la voix du vieux matelot.

Et le roulement se continua alimenté par d'effroyables détonations qui se succédaient, comme si un ennemi demeuré caché et silencieux jusque-là eût, tout à coup, démasqué des batteries et ouvert un feu roulant . . .

— Mille millions de tonnerres du diable ! . . . cria le Malouin, nous voilà pris de tous les côtés.



En effet, la *Diana*, recevant un coup de vent par le travers de bâbord, était jetée sur une lame du fond et un gros paquet de mer tombait sur le pont avec la violence d'un torrent.

Dominant l'inférieur tapage, le porte-voix du capitaine lançait des commandements dans l'espace, tandis que, perçant le tumulte des voix, le bruit de la mer et les sourds roulements de la foudre, les coups de sifflet se succédaient apportant aux matelots des signaux à exécuter.

Le Malouin, entraînant ses "volontaires" ballottés et trébuchant à chaque coup de roulis ou de tangage, était arrivé avec eux devant la grande écoutille par laquelle on descendait dans la cale.

Il avait disposé les cordages et le treuil qui, d'habitude, servent pour le déchargement de la cargaison, et n'emmena avec lui dans la cale que Robert Maurel et trois autres passagers qui l'aideraient à amarrer solidement les pièces d'artillerie, il laissa, autour de l'écoutille béante, le reste des passagers chargés de hisser les deux canons et de les recevoir quand ils seraient arrivés à niveau du pont.

Besogne difficile assurément pour des hommes peu ou point habitués aux travaux de ce genre. Mais la vue du danger donnait de l'énergie à tous ces malheureux en même temps que la perspective du salut décuplait les forces de chacun d'eux.

Sir William Wildowe s'était résolument attelé à l'une des cordes et se montrait disposé à faire sa part de besogne.

Même il cherchait à remonter, à sa manière, le courage de ceux qui se trouvaient avec lui.

L'anxiété était à son comble parmi ces hommes qui avaient été arrachés si brusquement aux douces impressions d'un voyage jusque-là si calme, pour passer par les plus redoutables épreuves, les plus terrifiantes situations.

Chacun d'eux gardait le silence, absorbé dans le recueillement, pendant lequel leur pensée s'envolait sans doute vers ceux dont ils s'étaient séparés en partant et qui, peut-être, les attendraient vainement au port.

Tout ce que nous venons de dire s'était passé en l'espace de quelques minutes.

La tempête, poussée par le vent déchaîné, avait marché avec une effrayante rapidité.

À la clarté du soleil couchant avait succédé sans transition l'obscurité des nuits sans étoiles.

Les nuages avaient envahi, comme une armée qui se développe, les vastes champs du ciel si pur un instant auparavant.

Le point noir aperçu à l'horizon avait grandi effroyablement et envahissait, à présent, la mer et le firmament, mettant en rage les flots soulevés et battus par les vents, zébrant de mille feux électriques la voûte céleste plongée dans les ténèbres.

Il avait suffi de quelques minutes pour que ce terrifiant changement à vue s'accomplît et vint jeter l'épouvante dans l'esprit de tous ceux qui se trouvaient à bord de la *Diana*.

Et, se rappelant que l'on avait aperçu le malheureux navire à moitié désarmé qui, au dire du capitaine, semblait ne plus vouloir gouverner, on se demandait quel avait été son sort pendant la marche vertigineuse de la tempête.

Menacé soi-même d'une épouvantable mort on se représentait l'agonie sans nom des malheureux naufragés poussant vers le ciel, au milieu des mugissements de la tempête, leur appel à la Providence et leurs cris de détresse !

Penché sur le bord de l'écoutille, l'Anglais attendait que, du fond de la cale, on envoyât le signal de tirer à soi.

Et, se faisant l'interprète des angoisses de tous ceux qui se trouvaient avec lui, il excitait les travailleurs en criant :

— Allons ! ... allons ! ... Nous sommes prêts ! ... Envoyez ! ...

Tout à coup la voix du Malouin, lui coupant la parole, s'éleva du fond de la cale.

Aussitôt tous les bras se tendirent, et dans un premier effort on parvint à déplacer et à enlever le canon.

Il avait fallu se diviser en deux groupes de travailleurs afin de pouvoir se remplacer les uns et les autres pour la rude besogne à accomplir.

Le premier groupe avait amené la pièce jusqu'à moitié de la distance qui la séparait du pont ; c'est aux hommes composant le second groupe que revint le soin de recevoir cette première.

Une même exclamation de soulagement alla annoncer au Malouin le succès de cette partie de l'opération, qui n'eût été que médiocrement difficile pour les matelots, mais qui fut pénible à exécuter pour de hommes qui, pour la première fois de leur vie, se trouvaient attelés à semblable besogne.

Si grande avait été la force de volonté de tous, que les deux pièces furent hissées et mises en batterie sur le pont en quelques instants.

Aussi le Malouin, enthousiasmé, ne songea-t-il plus qu'à canonner le plus tôt possible les deux colonnes qui allaient servir d'objectif à ses pièces.

Il ne s'agissait plus que de les charger.

Au bout d'un instant, les deux caronades recevaient leurs gargoules et leurs boulets.

Puis le Malouin prépara la mèche en la fixant solidement et en s'assurant qu'elle était en état.

Après l'avoir allumée à la lanterne dont on s'était servi pour descendre dans la cale, et dit à Robert Maurel :

— C'est vous que je charge de mettre le feu aux deux pièces quand je vous en donnerai le commandement.

« Moi, ajouta-t-il, je vais pointer !

Il s'agenouilla derrière l'affût et chercha de l'œil le point de mire. Bientôt on l'entendit crier :

— Attention !

— Prêt ! répondit Robert Maurel.

Le Malouin avait redressé la tête.

— Amis, s'écria-t-il, nous avons fait notre devoir pour le salut de tous ! ... A la grâce de Dieu !

Puis il commanda : « Feu ! »

La détonation eut lieu. Une violente secousse ébranla le navire.

#### CHAPITRE IV — L'ABORDAGE

— Amis, à l'autre ! s'était écrié le vieux marin, en entraînant à sa suite tout son monde, pour servir la seconde pièce.

Et un deuxième coup de feu ne tarda pas à retentir.

Du haut de la dunette, le capitaine avait pu juger de l'effet produit par le canon sur les deux colonnes d'eau et de vapeur qui menaçaient le navire.

Embouchant son porte-voix, il envoya l'ordre au Malouin de continuer le feu.

À partir de ce moment, les détonations se succédèrent, se confondant avec le grondement du tonnerre et les rugissements de la tempête.

Les passagers attendaient, secoués par les plus mortelles angoisses, qu'un mot du Malouin leur apprît si l'on avait, oui, ou non, obtenu le résultat espéré.

L'artillerie improvisée de la *Diana* avait-elle eu raison des deux trombes, ou bien l'expérience avait-elle été faite en pure perte ?

La voix du capitaine vint, tout à coup, mettre fin à cette terrible incertitude en commandant de cesser le feu.

Alors de toutes ces poitrines oppressées sortit un même cri d'espérance, qui monta vers le ciel.

Tous les bras se tendirent vers le vieux matelot auquel on devait, ces malheureux le croyaient du moins, le salut. On l'acclamait, on le remerciait, on le bénissait.

Mais le Malouin répondit tristement :

— Nous avons surmonté le premier danger, mais il en reste un second, plus redoutable encore.

En effet, si les boulets portant en plein dans les deux colonnes menaçantes, avaient crevé les trombes ; si l'on n'avait plus à craindre de voir la *Diana* s'engloutir comme dans un vaste entonnoir, il restait le cyclone, contre lequel le canon ne pouvait rien et qui arrivait sur le navire, avec la rapidité de la foudre.

Au cri d'espérance avait succédé des exclamations de terreur, et les bras qui tout à l'heure se tendaient vers celui que l'on considérait comme un sauveur, se levèrent tremblantes vers le ciel, dans un même mouvement d'épouvante.

Parmi ces passagers qui s'abandonnaient ainsi à leurs impressions et donnaient si manifestement des signes de terreur, deux hommes se faisaient remarquer par leur attitude calme, soit que l'un et l'autre fussent demeurés indifférents à cette menace de péril imminent, soit qu'il se fussent, philosophiquement, résignés à leur sort.

Ces deux hommes étaient Robert Maurel et sir William Mildowe.

Mais s'ils paraissaient également calmes, il ne faudrait pas en conclure qu'il y eût entre eux, à ce moment, une similitude d'impressions et surtout de sentiments.

Avec cette froideur qui est le propre de la nature de ses compatriotes, si peu portée aux enthousiasmes spontanés et aux découragements irréflectifs, l'Anglais attendait simplement la réalisation prochaine de l'irrésistible désir qu'il caressait depuis longtemps.

Son attitude, qu'on aurait pu attribuer à un stoïcisme digne d'admiration, n'était, en réalité, que celle d'un original qui, ayant fait un pari monstrueux, tiendrait à le gagner quand même.

Robert Maurel, lui, avait l'attitude ferme de l'homme sûr de sa conscience, et qui regarde sans effroi le danger ; cette attitude calme du désespéré d'ici-bas, qui voit venir la mort comme une délivrance.

Ni l'un ni l'autre de ces deux hommes ne devait se démentir, lorsque la tempête eut atteint le navire, l'enveloppant comme d'un immense voile de ténèbres, laissant transparaître, au feu sillonnant des éclairs, les jaillissements des lames entrecroisées, qui s'écrasent dans une lutte de géants pour se reformer plus gigantesques encore et se combattre de nouveau, avec une fureur croissante.

Il semblait que rien ne pût les faire trembler en ce moment où



les plus braves, officiers et matelots, recommandaient leur âme à Dieu, chaque fois qu'un nouvel assaut ébranlait le navire perdu au milieu du chaos.

Rien, ni les bondissements de la coque soulevée et rejetée, ni le craquement sinistre des mâts près de se rompre, ni le sifflement aigu des gros cordages coupés et cinglant les voiles...

Rien, ni les paquets de mer retombant en avalanches et emportant par-dessus bord tout ce qui leur fait obstacle sur le pont, ni la foudre éclatant dans les ténèbres et embrasant pendant une seconde l'immensité au milieu de laquelle on se trouvait...

Et cependant la tempête qui marche emporte la *Diana* dans sa course vertigineuse, l'emporte, Dieu sait où, car le gouvernail n'a plus de prise dans ces eaux furibondes; les voiles ne servent pas les sautes de vent qui se succèdent, et la boussole est devenue inutile avec son aiguille affolée.

En prévision d'une catastrophe malheureusement trop probable et dont l'imminence ne saurait faire de doute pour les marins expérimentés, le capitaine a déjà commandé de prendre toutes les dispositions afin de sauver les passagers et l'équipage.

Le grand canot est armé, tout prêt, et le second, qui doit en prendre le commandement si l'on est obligé d'abandonner le navire, s'assure par lui-même que les ordres du chef ont été exécutés.

D'autre part, le Malouin, sans attendre d'ordre, s'occupe de mettre la chaloupe en état de prendre la mer au premier signal.

Sur le pont, tout le monde est à son poste, comme si, dans un jour de bataille, l'on eût attendu le branle-bas de combat.

Mais, hélas! l'ennemi qui attaque la *Diana* n'est pas de ceux, qu'on réduit à l'impuissance, même en faisant des prodiges de valeur: il est de ceux contre lesquels le courage et la science demeurent également impuissants, et dont il faut subir l'acharnement jusqu'à ce qu'il ait épuisé sa fureur.

Toutefois il n'est pas un de ces matelots qui songe à désertir son devoir pour ne s'occuper que d'assurer, s'il est possible, son propre sauvetage; pas un seul qui ne soit résolu à lutter jusqu'au dernier moment et ne soit prêt à se sacrifier au besoin pour le salut de tous.

Tout à coup, le désarroi qui s'était produit à l'approche de la tempête a pris fin. Un lugubre silence règne sur le pont, comme une sublime protestation contre les exaspérations, la rage et les fureurs de tous ces éléments alliés pour le plus effroyable cataclysme qui se puisse imaginer.

La tempête est arrivée à présent à un degré de violence qu'elle n'avait pas encore atteint.

Le vent fait rage dans la mâture qu'il menace d'emporter à chaque nouvelle rafale.

Les coups de tonnerre qui se succèdent maintenant sans discontinuer jettent l'épouvante parmi les passagers qui, de même que les troupeaux surpris par l'orage, cherchent à se grouper instinctivement.

Seuls, Robert Maurel et l'Anglais n'ont pas quitté le Malouin et semblent servir d'escorte au vieux marin, qui, sombre et le front penché, se dirige vers le capitaine.

Désormais il restera là, auprès du fils du capitaine Baptiste, pour se sauver ou périr ensemble.

Robert Maurel a compris la pensée qui a fait agir le vieux brave, et lui aussi va prendre une place à côté de ces deux hommes qui, dans l'immense et saisissant décor où se déroule cette horrible féerie du cyclone, lui apparaissent comme des personnages fantastiques.

Il se rappelait alors le récit du Malouin et, par l'imagination, il se transportait sur cette côte d'Islande où, quarante ans auparavant, le petit mousse de Cotanches, saisi et emporté par le capitaine Baptiste, était lancé aux matelots haletants d'émotion qui, les bras tendus, criaient:

—Envoyez! Passez-nous le petit!

Il se représentait le marin, que son devoir de chef avait retenu à bord du navire, coupant à coups de hache l'amarre qui retenait la chaloupe attachée au brigantin coulant à pic.

Il lui semblait entendre les clameurs, les cris de désespoir de ces hommes qui avaient vainement appelé leur capitaine et se reprochaient de l'avoir abandonné.

Et il semblait à Robert Maurel retrouver dans le capitaine de la *Diana* le marin mort dans la mer d'Islande...

Et, comme pour compléter l'illusion, à ce moment le capitaine prononçait ce nom de "Jean", dans un cri, comme autrefois le capitaine Baptiste avait appelé le petit mousse qu'on avait oublié à bord, en abandonnant le brigantin de Saint-Malo.

Mais presque aussitôt Robert Maurel fut rappelé à la réalité en entendant ces mots qui lui arrivaient criés par le Malouin, afin qu'ils pussent être entendus au milieu des bruits de la mer, du vent et des roulements du tonnerre.

Le vieux marin s'écriait, répondant à une question que venait de lui adresser le capitaine:

—Oui, Kérouët, tu peux être tranquille, tout est prêt en cas d'accident...

—Nous n'avons donc plus qu'à nous résigner, mon pauvre Jean...

—Et à espérer encore, Kérouët!...

Puis il ajouta avec force:

—En tout cas, où tu seras, je serai; où tu passeras, je passerai... Mais, devant Dieu qui m'entend, je jure bien qu'il n'y aura pas, cette fois, de capitaine qui tienne, pas de devoir qui t'oblige à quitter le bord le dernier; ah! pour ça, il faut t'attendre à ce que le matelot Jean désobéisse, pour la première fois de sa vie, à son chef...

A ce moment, un coup de mer, prenant le navire par le flanc, le coucha sur le côté, de telle façon qu'on put croire qu'il ne se relèverait plus.

Dans la situation où se trouvait le navire que le vent, la mer et la foudre semblaient se disputer avec rage, tout le monde perdait espoir.

Grâce à sa construction solide, la *Diana* avait pu, jusque-là, résister aux violents assauts des éléments, mais à moins d'une accalmie que l'on ne pouvait guère attendre en ce moment, résisterait-elle, longtemps encore?

Cependant le capitaine et le Malouin n'étaient pas hommes à se laisser aller au découragement et tous deux songeaient à lutter contre la tempête.

Deux choses les préoccupaient: faire construire, à la hâte, un gouvernail et remplacer les fanaux que le vent avait brisés et emportés.

Or, pendant que les deux marins se consultaient, Robert Maurel et l'Anglais se tenaient cramponnés tous deux aux gros cordages du mât d'artimon.

Ils ne se parlaient pas toutefois, car le premier ne pouvait parler, en ce moment surtout, à sir William Mildowe, l'odieuse conversation que le bizarre personnage avait tenue à table.

Au surplus, l'un et l'autre étaient vivement impressionnés par ce qu'ils pouvaient saisir des paroles qui s'échangeaient entre le capitaine et le vieux matelot.

Cette conversation n'avait rien qui pût les rassurer, à en juger par ces mots:

—Mon brave Malouin, disait le capitaine, tant que le navire sera à peu près entier et tant que nous serons debout, il ne s'agit pas de savoir lequel de nous deux passera avant l'autre pour quitter le bâtiment. Nous n'en sommes pas, Dieu merci, à cette extrémité, et, jus-qu'à ce qu'il nous soit bien prouvé que nous ne pouvons plus rester ici, il ne nous faut songer qu'à tâcher de sauver notre pauvre *Diana*.

—Et nous la sauverons bien, parbleu, Kérouët, si cette maudite tempête se fatiguait à la fin de la tourmenter et s'en retournait au diable d'où elle est venue!...

—Ça peut arriver d'un moment à l'autre, Malouin; tu le sais aussi bien que moi...

—Si ça avait dû être, ça serait fait déjà! répliqua le vieux marin en arrachant de sa poitrine un gros soupir qui ressemblait à un gémissement.

"Quand un cyclone doit passer, c'est qu'il suit un courant qui l'emporte.

—C'est vrai!

—Eh bien! pour l'instant, Kérouët, il n'y a pas à en douter, nous sommes dans le même courant que ce maudit cyclone; et, comme il marche avec une vitesse du diable, il nous emportera avec lui, sans que nous puissions rien faire pour lui résister.

Le capitaine gardait le silence.

—Encore, si notre gouvernail n'avait pas été brisé, nous aurions peut-être pu nous tirer de ce courant maudit, mais le moyen de naviguer sans gouvernail, surtout avec les voiles qui ne peuvent nous être utiles, par ce vent qui les crève.

—Va me chercher le charpentier! interrompit le capitaine du ton d'un homme qui vient de prendre une résolution énergique.

Puis il ajouta:

—Pendant que le charpentier du bord se mettra à l'ouvrage pour nous confectionner un gouvernail, il faut s'arranger, Malouin, — et c'est encore le plus pressé, — pour remplacer nos fanaux; nous ne pouvons pas rester sans feux.

(A suivre.)

## FEUILLETON INCOMPLET

Les personnes de la partie est de Montréal qui auraient perdu quelque partie du feuilleton en cours de publication ici ou des numéros entiers du SAMÉDI pourront se les procurer en s'adressant à la librairie française de M. Pony, 1632 rue Sainte-Catherine. Les personnes du dehors devront envoyer un timbre pour la réponse.



## L'ENNUI

Je vis hier une femme bien à plaindre. Belle, jeune, les épaules couvertes d'une magnifique zibeline, sur la tête un délicieux chapeau garni de filigranes d'or, à la main un calepin de peau blanche deux chevaux dont le valet de pied venait de lui ouvrir la portière. D'un pas pressé, elle traversa le trottoir et pénétra dans une maison où je me rendais moi-même. Elle prit place dans l'ascenseur, je montai par l'escalier, et nous retrouvâmes sur le palier du second étage. Comme le hasard nous amenait chez la même personne, j'entrai à sa suite dans l'appartement.

Il y avait déjà beaucoup de monde. On causait de choses et d'autres, et la conversation était fort animée. Après quelques phrases de bienvenue, quelques paroles sur le temps, sur la santé de son mari et de ses enfants, l'élégante inconnue se renferma dans un silence à peu près absolue ; un mot par ici, un monosyble par là, un geste vague, et ce fut tout. Un quart d'heure ne s'était pas écoulé qu'elle se levait, prenait congé et disparaissait dans un léger froufrou de soie.

Dès qu'elle fut sortie : « Voilà une dame, fit quelqu'un, qui n'est pas précisément bavarde ! »

— Que voulez-vous ? répondit la maîtresse de maison. Elle est si à plaindre !

— Vraiment ? Elle n'a pourtant pas l'air d'être malheureuse. Quelle toilette ! Quelle bijoux ! Quelle élégance !

— Oui, sans doute, elle est parmi les privilégiés de la fortune. Elle possède un somptueux hôtel, elle a chevaux et voitures, elle porte aux oreilles des perles de dix mille francs, et la moindre de ses toilettes vaut cinquante louis. L'hiver, quand elle n'est pas à Cannes, ses journées se passent en visites, ses soirées en spectacles et en fêtes. L'été, elle alterne entre Deauville et Aix-les Bains, et l'automne la ramène en son château du Berry.

— Et vous la dites à plaindre ! A-t-elle des chagrins intimes ? Son mari...

— Son mari est un fort galant homme, plein d'attentions pour elle. Ses deux enfants sont deux amours, dont les joues roses et les yeux vifs font sourire les promeneurs qui les croisent aux Champs-Élysées.

— Alors, qu'y a-t-il ?...

— Il y a que malgré ce luxe, malgré cette existence dorée, elle s'ennuie, elle s'ennuie horriblement !

— Je le conçois sans peine, fit une vieille dame à l'air grave. Cette vie factice, toute en surface, elle est si vide, si inutile, si dénuée de tout intérêt.

— Mais elle pourrait y en mettre un, reprit une jeune femme avec feu. Ses enfants, par exemple, pourquoi ne s'en occupe-t-elle pas elle-même au lieu de les confier à quelques gouvernantes étrangères ?

— Y pensez-vous ? Et ses devoirs mondains : les visites qu'elle doit rendre, les expositions qu'elle ne saurait manquer, les essayages chez le couturier, les séances chez la modiste, le tour obligatoire au Bois ! Quand trouverait-elle du temps à consacrer à ses enfants ? Et d'ailleurs, vous ne la voyez pas les gardant elle-même, assise sur une chaise, tandis qu'ils jouent au cerceau ou à la toupie. Que diraient « ses amis » si elle se livrait à une pareille besogne ?

— Elle trouverait une distraction dans la lecture, assura un vieillard à lunettes d'or.

— Hélas ! quels livres pourraient l'intéresser ? Les poètes la font bailler, les historiens l'endorment, et les critiques lui parlent de choses qu'elle n'a pas lues. Tout ce qu'elle peut faire, c'est de parcourir quelque roman en vogue, afin de « se tenir au courant ». Et encore l'a-t-elle oublié au bout de quinze jours, dès qu'il n'est plus d'actualité.

Un ecclésiastique, qui jusque-là n'avait rien dit, prit alors la parole. Il déclara que cette dame avait un moyen infaillible de chasser l'ennui, et que c'était de pratiquer la charité, de visiter les pauvres, de secourir les malades. Mais on lui répondit que, si elle n'avait pas même le loisir de veiller sur ses enfants, à plus forte raison ne pouvait-elle pas courir les faubourgs, grimper dans les galetas et s'asseoir au chevet des indigents.

— Eh quoi ! dit le prêtre sévèrement, ne fait-elle jamais l'aumône ?

— Si, monsieur l'abbé, reprit la maîtresse de maison, mais comme la font la plupart des gens de son monde. Elle envoie chaque année des sommes déterminées à certaines œuvres, elle adresse une offrande en réponse aux lettres de quête de ses amies, elle tient un comptoir dans un vente de charité, et elle souscrit en bonne place aux listes que publient les journaux.

— En somme, conclut la vieille dame à l'air grave, ce qui fait le malheur de cette élégante personne, c'est précisément ce que les autres lui envient : c'est sa richesse. Si elle était obligée de gagner sa vie, s'il lui fallait, pour subvenir à ses besoins, se livrer à un travail de chaque jour, elle serait beaucoup moins à plaindre. Oui, en vérité, l'oisiveté n'est pas seulement la mère de tous les vices, elle est aussi la source de notre plus grande misère morale, de ce senti-

ment de vide, de découragement, de dégoût de tout, dont sont parfois saisies certaines âmes, et qui s'appelle l'ennui.

\* \* \*

Est-ce à dire pourtant que les riches seuls connaissent l'ennui ? Hélas ! non. Les gens de condition moyenne y sont sujets à l'occasion. Il est des heures grises où, sans savoir pourquoi, nous nous sentons pris d'une complète indifférence pour toutes choses ; nos meilleurs amis nous paraissent comme des étrangers, nos occupations habituelles nous semblent fastidieuses, les plaisirs que nous goûtons d'ordinaire nous inspirent un insurmontable mépris. En ces moments-là notre esprit est si déprimé que nous en venons à nous demander si vraiment la vie vaut la peine d'être vécue. Rien ne peut nous tirer de la torpeur où nous sommes plongés, et nous demeurons inactifs et inutiles comme une machine dont le ressort s'est brisé.

A quelle cause attribuer cette sorte de mort momentanée de notre âme ? Est-ce fatigue intellectuelle, après les longs efforts qu'exige l'accomplissement d'un travail difficile ? Ou déception profonde, quand nous voyons s'effondrer un projet amoureux caressé ? Ou bien les gens qui s'ennuient sont-ils simplement des malades qui souffrent du foie ou de l'estomac ?

Rien de tout cela. Le labeur, même le pénible, n'a jamais pour suites l'ennui, mais bien au contraire une intime satisfaction, la conscience d'avoir agi, d'avoir produit, créé quelque chose, et cette idée accroit à nos yeux notre propre dignité, nous donne plus de courage encore pour l'avenir. — Une déception provoquera chez nous la colère et nous inspirera le désir de nous venger ou de nous dédommager par ailleurs : loin de nous abattre, elle stimulera notre énergie. Ou, si notre âme est faible et incapable de résister à un échec, c'est la tristesse, l'amertume, le désespoir peut-être, dont elle sera pénétrée, ce n'est pas l'ennui. — les maux physiques enfin, ne suffisent pas non plus à expliquer le vide du cœur : ils aigrissent le caractère, ils rendent maussade ou agressif, à moins que, chez les nobles natures, ils soient au contraire une école de courage et de renoncement.

La vraie, la seule cause de l'ennui, nous la portons en nous-même, et c'est pourquoi rien de ce qui nous entoure ne peut être un remède contre le fléau. L'Anglais atteint du spleen a beau courir le monde à la recherche d'émotions nouvelles, interroger les ruines mystérieuses de l'Égypte, s'enfoncer dans les jungles de l'Inde à la poursuite des tigres ou escalader les pentes solitaires des Andes, tel il est parti, tel il revient, aussi las des autres et de lui-même. Si nous trouvons la vie mauvaise si nous gémissons sur la destinée, c'est que nous n'avons pas la sagesse de subordonner nos désirs et nos ambitions à nos aptitudes et à nos ressources. Nous sommes hantés de je ne sais quel rêve irréalisable, comme nous le sentons tel, comme nous savons que nous ne parviendrons jamais à cette condition si ardemment souhaitée, nous faisons un retour sur notre condition réelle, et elle nous paraît, par comparaison, plus mesquine et plus misérable. Nous voudrions nous élancer vers la richesse, vers la puissance, vers la gloire, et nous constatons qu'il nous faut continuer à vivre pauvres, humbles et obscurs. Alors, le découragement nous saisit, nous comprenons l'inutilité de nos efforts, et, ne voyant plus à notre vie aucun but, nous traînons nos journées dans un morne et incurable ennui.

Le remède, il est en nous, comme le mal lui-même. Nous devons nous persuader que tout être humain, si modeste que soit sa place en ce monde, a un rôle à y jouer, une tâche à y remplir. Faisons donc notre devoir avec courage et avec joie ; travaillons selon nos forces, et dans l'étroite sphère où nous sommes placés, à augmenter ici-bas la somme de vérité, de beauté et de vertu qui existe déjà : nous trouverons dans cet effort conscient et volontaire le meilleur des préservatifs contre l'ennui, car nous nous rendrons compte que nous sommes utiles à nous-même et aux autres. Travail, pour occuper notre esprit et lui éviter les vaines rêveries ; modération dans nos désirs, pour chasser de notre cœur les jalousies, les amertumes et les découragements ; voilà les deux talismans qui nous permettront de résister aux tentations déprimantes et d'accepter avec vaillance la vie que la destinée nous impose.

MARSILE.

## ECHO PARISIEN

Un ami de Cham se mariait.

Il l'avait accompagné à la mairie en qualité de témoin.

Après la cérémonie, Cham, présenté au maire, tire son chapeau, et à la stupeur de la jeune mariée :

— Tous mes compliments, monsieur le maire, vous mariez très bien. Aussi mon ami est très content. Il reviendra.

## PEUT-ÊTRE CELA

Madame.—Je me fends la tête à chercher pourquoi les Damien ne nous ont pas invités aux noces de leur fille...

Monsieur.—Qui sait ? C'est peut-être parce qu'ils ne voulaient pas de nous.



LA SORCIÈRE

On avait déjà installé, dans un certain nombre de bureaux de postes de Paris, des distributeurs automatiques de timbres-poste. L'inventeur de cet ingénieux système vient encore d'enrichir l'Administration d'un appareil simple et commode pour peser et affranchir les papiers d'affaires et échantillons.

Voici comment on opère : on place sur le plateau de la balance le paquet que l'on veut peser, et aussitôt sur un tableau apparaissent le poids et le prix correspondants de l'affranchissement.

La balance donne des indications jusqu'à 6 livres, poids maximum pour les papiers d'affaires. Mais le maximum des échantillons étant de 4 onces seulement, quand un échantillon d'un poids plus lourd est mis sur le plateau, l'indicateur répond : *trop lourd*.

C'est sur ce point surtout que la balance est mystérieuse ; aussi l'a-t-on dénommée : la *Sorcière*.

\*\*

Fragment d'une lettre de Béthisy à un parent de province qu'il n'a pas vu depuis très longtemps et à qui il écrit rarement :

" Vous avez peut-être appris par les journaux qu'il y a eu, l'année dernière à Paris, une Exposition universelle... "

\*\*

De pauvres hères qui se sont réfugiés pour la nuit sur le pont de pierre, constatent, au réveil, qu'il pleut à verse.

— Quel temps ! se désolent-ils.

— C'est bien désagréable, dit l'un d'eux ; justement, il faut que je sorte !



**GRATIS** Nous donnerons une belle montre, boîtier en nickel poli, bordonné avec aiguilles marquant les heures, les minutes et les secondes, à remontoir et pourvus de vrai mouvement levier Américain, aux personnes qui vendront seulement que 2 doz. de jolis Épingles finies en or et en argent, en forme de Fer à Cheval, à 10c. chaque. Envoyez-nous cette annonce et nous vous expédierons les Épingles. Vendez-les, remettez-nous l'argent et votre montre vous sera envoyée franco.  
**La Cie. Dix, Boîte 1007 Toronto, Canada.**



**GRATIS** Chaîne de Dame en Gold Alloy Pur, de 48 pouces, patron fashionable queue de renard, égal en apparence et en durée à une chaîne, en or pur, adonnée aux personnes qui vendront seulement qu'une doz. de Magnifiques Photographies de la Reine, grandeur Cabinet, bien finies, à 10c. chaque. Tout le monde désire un bon Portrait de Sa Majesté. Écrivez pour les Photos. Vendez-les, remettez-nous l'argent et nous vous expédierons tout à fait gratuitement cette belle chaîne.  
**Cie. Art Supply, Boîte 1010 Toronto, Canada.**



**GRATIS.** Nous donnerons une magnifique montre, à face découverte avec boîtier en nickel poli, bord orné, les aiguilles marquant les heures, les minutes et les secondes, à remontoir et avec véritable mouvement Américain, aux personnes qui vendront seulement que 2 douzaines de Médallions en Parfum, à 10c. chaque. Ce Parfum est quelque chose de tout à fait nouveau. Il est solide, nous forme de jolis Médallions colorés, attachés avec une corde en soie. Son odeur est délicieuse et le Parfum étant solide peut durer des années. Tout le monde en est enchanté et nos agents en vendent dans presque toutes les maisons. Envoyez-nous cette annonce et nous vous expédierons la montre gratuitement. Vendez-le, remettez-nous l'argent et nous vous enverrons la montre gratuitement.  
**La Cie. Parfumé, Boîte 1009 Toronto.**



**GRATIS.** Nous donnerons cette magnifique Bague finie en Or, ornée de 3 beaux brillants, aux personnes qui vendront seulement que 10 Médallions en Parfum à 10c. chaque. Ce Parfum est quelque chose de tout à fait nouveau. Il est solide, nous forme de jolis Médallions colorés, attachés avec une corde en soie. Son odeur est délicieuse et le Parfum étant solide peut durer des années. Tout le monde en est enchanté et nos agents en vendent dans presque toutes les maisons. Envoyez-nous cette annonce et nous vous expédierons la Bague. Vendez-le, remettez-nous l'argent et nous vous enverrons cette magnifique Bague soigneusement emballée dans une caisse doublée en velours.  
**La Cie. Parfumé, Boîte 1008 Toronto, Can.**

CE SONT ENCORE LES

# Pilules de Longue Vie

(BONARD)

Qui ont guéri

## Delle BLANCHE LAPERLE

Encouragée par les nombreux témoignages de guérisons opérées par les Pilules de Longue Vie (Bonard) publiés dans les journaux, Delle Laperle employa ce merveilleux remède pendant deux mois et fut guérie de maladies particulières à son sexe ainsi que de l'Anémie et la Nervosité.

Nous recevons d'elle la lettre suivante qu'elle nous prie de bien vouloir publier pour que d'autres personnes faibles et malades puissent connaître le seul moyen de recouvrer la force et la santé.



DELLE BLANCHE LAPERLE.

La Cie Médicale Franco-Coloniale.

MESSIEURS.—J'étais pâle, faible, nerveuse, j'avais des maux de tête continus, des douleurs dans le dos les côtés et les reins; mes époques éaient douloureuses et irrégulières et j'étais rendue à un tel point qu'il m'était impossible de faire aucun ouvrage. En lisant les journaux, je vis les nombreuses guérisons opérées par les Pilules de Longue Vie (Bonard). Je commençai à en prendre et après deux mois de traitement tous mes maux sont disparus comme par enchantement.

Je vous suis donc infiniment reconnaissante et je désire que ma guérison soit publiée sur tous les journaux, afin que les jeunes filles qui souffrent comme moi ne doutent plus de leur guérison.


BLANCHE LAPERLE, 22 rue Brébœuf.

Les PILULES DE LONGUE VIE (Bonard) prises régulièrement et consciencieusement ne manquent jamais de guérir l'Anémie, la Faiblesse, la Dyspepsie, ainsi que toutes les maladies provenant de l'insuffisance ou de l'impureté du sang. Elles agissent directement sur le sang et sur les nerfs, elles rendent le sang pur, riche et abondant, renforcent les muscles et les nerfs et régularisent les fonctions de l'Estomac du Foie et des Rognons.

Elles guérissent les Hommes, les Femmes et les Enfants.

Afin de vous convaincre de leur efficacité nous vous enverrons sur réception du coupon ci-joint accompagné d'un timbre de 2 cents une boîte-échantillon de ce merveilleux remède ainsi qu'un livre de recettes utiles.

LA GIE MEDICALE FRANCO-COLONIALE, 202 rue St-Denis, Montreal.

<p>10,000 Boites .. DE .. <b>PILULES DE LONGUE VIE</b> (BONARD) <b>GRATIS.</b></p>	<p>DETACHEZ CE COUPON.</p> <p>Nous enverrons une boîte échantillon des Pilules de Longue Vie (Bonard) à toute personne qui nous enverra ce coupon avec leur adresse, ainsi qu'un timbre de 2 cents. Comme nous n'enverrons que 10,000 boîtes échantillon gratis, faites application aujourd'hui si vous désirez prendre avantage de cette offre libérale.</p> <p>Nom et Adresse .....</p> <p style="text-align: right;">  No. 20                 </p>
--	--

Bébé a laissé échapper de sa main la ficelle qui retenait son ballon rouge, et celui-ci, que nulle entrave ne retient plus, s'élève dans les airs et disparaît bientôt.

— Oh ! petite mère, s'écrie alors Bébé, en larmes, mon ballon qui est tombé dans le ciel !

**PRIX GRATIS**

Unique Prix qui vous fera certainement bien plaisir

425, Toronto Premium, Boîte 1008 Toronto.

La maladie est le noviciat du ciel.

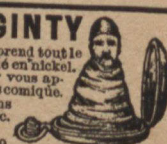
Les lettres à droite épellent les noms de 3 grandes villes. Fouvez-vous les trouver ? Alors écrivez votre nom lisiblement et envoyez-le nous avec 3 timbres de 2 cents, pour frais d'envoi, etc., et vous recevrez, gratuitement Magnifique

L	P	A
R	O	I
S	K	N
D	O	R
O	N	N
V	E	W

Rêver, c'est le bonheur ; attendre, c'est la vie.

**MONTRE MCGINTY**

Donne beaucoup de plaisir. Surprend tout le monde. Boîtier de Chasse plaqué en nickel. Pressez le couvercle et McGinty vous apparaît, grimacant. Rien de plus comique. C'est une des dernières inventions et elle est fameuse. Par la poste 10c. en argent ou 3 pour 25c.



McFarlane et Cie., Toronto.